1938

ATHĀR-É ĪRĀN

ANNALES DU SERVICE ARCHÉOLOGIQUE DE L'ĪRĀN



PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
12, RUE VAVIN, VIe

TOME III

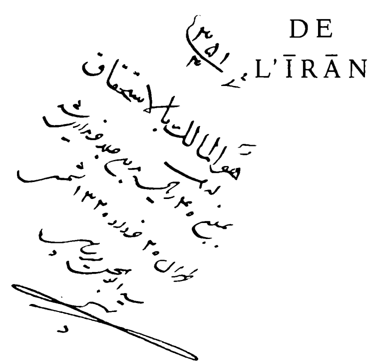
FASCICULE I

TABLE DES MATIÈRES

1938

ATHĀR-É ĪRĀN

ANNALES
DU
SERVICE ARCHÉOLOGIQUE
DE
L'ĪRĀN



TOME III

JOH. ENSCHEDÉ EN ZONEN, HAARLEM

IMPRIMÉ AUX PAYS-BAS PAR JOH. ENSCHEDÉ EN ZONEN / HAARLEM

LES MONUMENTS DU FEU

Le dais monumental assyrien sous lequel le roi donnait ses audiences, le "kiosque" que nous voyons représenté sur les bas-reliefs de Khorsābād et de Ḳoyundjiḳ,[1]) passa tout naturellement en Perse lorsque se constitua l'architecture achéménide. Il y devint l'apadāna, la salle d'apparat du Roi des Rois, qui n'est pas autre chose qu'un immense kiosque.

Cette observation n'est pas nouvelle. On la trouve déjà, en 1890, incluse en cette phrase de Perrot et Chipiez: "Ce qui a toujours eu le plus d'importance dans l'ensemble des constructions royales (de la Perse), c'est le kiosque, pavillon isolé dont les éléments très simples peuvent, à volonté, s'agrandir aux proportions d'un édifice colossal, ou se réduire à celles d'un élégant édicule".[2]) On la trouve aussi, formulée, dans l'*Histoire de l'architecture* de Choisy: Les kiosques à colonnes de l'Assyrie "sont des dépendances presque obligées des palais et les principaux ornements des parcs royaux . . . Les bas-reliefs montrent le roi donnant ses audiences ou recevant les hommages dans ces pavillons dont la tradition s'est conservée chez les sultans. Selon toute apparence, la salle du trône de Khorsabad était un kiosque sur colonnes; telles seront les gigantesques salles d'audience des rois de Perse".[3]) Comme son prototype assyrien, l'apadāna employa la colonne, de plus en plus haute, et les poutres de bois, de plus en plus longues, que l'on alla chercher, ainsi que l'avaient d'ailleurs fait les Assyriens, jusque dans les montagnes du Liban et de l'Alburz. "La salle du trône en Perse," poursuit Choisy, "est un kiosque assyrien, mais mis à l'échelle des salles hypostyles de l'Egypte: un kiosque grandi au point de ne pouvoir échapper à la lourdeur égyptienne que par une structure à poutres énormes. Et le bois fait défaut. Il faudra se procurer à grands frais des cèdres dans le Liban, leur faire franchir des chaines de montagnes: l'im-

1. A. Khorsābād, au bord d'une rivière (Botta. *Monuments de Ninive.* T. II. pl. 114), sur un îlot, au milieu d'un lac, et, à Ḳoyundjiḳ, parmi les arbres d'un parc royal (Layard. *The Monuments of Nineveh,* pl. 40).

2. G. Perrot et Ch. Chipiez. *Histoire de l'art dans l'antiquité.* T. V. La Perse. p. 663.

3. A. Choisy. *Histoire de l'architecture.* T. I. p. 109.

possible semble avoir tenté les grands rois; par un défi aux lois ordinaires, ils ont décrété la construction des pays boisés sur un sol où tout s'y refusait".[1]) "Fantaisie royale", dit Darmesteter, "caprice d'un dilettante tout puissant et qui a le goût du grandiose".[2]) Cette immense architecture de charpente régna du VIème au IVème siècle avant l'ère chrétienne puis disparut en même temps que la dynastie achéménide.

Dans l'architecture voûtée qui est donc, faute de bois, la véritable architecture de l'Īrān, le kiosque, désormais lié à la tradition architecturale du pays par l'importance considérable que lui avaient donnée les souverains achéménides, devint un édifice dont les éléments furent aussi très simples et qui pouvait, tout comme le kiosque assyrien et comme l'achéménide, "s'agrandir aux proportions d'un édifice colossal ou se réduire à celles d'un élégant édicule" (fig. 1).

Quatre piliers et une voûte, c'est assurément, dans le principe, l'une des plus simples bâtisses du monde et il serait bien inutile d'en aller chercher l'origine au loin. Elle fut inventée partout où le problème de sa construction se posa. Dans les pays où ne manquait pas le bois, des voûtes d'arêtes ou en arcs de cloître la couvrirent. L'Orient construisit des coupoles, c'est à dire, de toutes les voûtes, celles qui s'exécutent le plus aisément sans cintres, et sut de très bonne heure, bien avant l'Occident, en couvrir des salles carrées. On trouve cette astucieuse combinaison réalisée déjà en Egypte vers le XVème siècle avant l'ère chrétienne, dans un tombeau en briques crues de la nécropole de Drah Abu'l Neggah.[3]) En Assyrie, un bas-relief bien connu de Ḳoyund̲jiḳ représente une ville où des édifices rectangulaires sont surmontés de coupoles, hémisphériques ou surhaussées, dont la construction nécessitait évidemment l'emploi d'éléments intermédiaires chargés d'assurer le passage du plan carré des salles intérieures au plan circulaire de leur couverture.[4]) Mais ces primitives coupoles égyptiennes et assyriennes étaient, comme dit Choisy, réduites aux

1. A. Choisy. idem. p. 120.

2. J. Darmesteter. *Coup d'oeil sur l'histoire de la Perse.* p. 18.

3. Henri Pieron. Un tombeau égyptien à coupole sur pendentifs, dans *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale* du Caire. T. VI. fasc. 2. p. 173–177.

4. A. Layard. *Monuments.* 2ème série. p. 17. Reproduit par Perrot et Chipiez dans *Histoire de l'art dans l'antiquité.* T. II. L'Assyrie. Fig. 43. Ce bas-relief "appartient à la curieuse série de tableaux où Sennachérib fait représenter les travaux entrepris pour l'érection de son palais de Ninive".

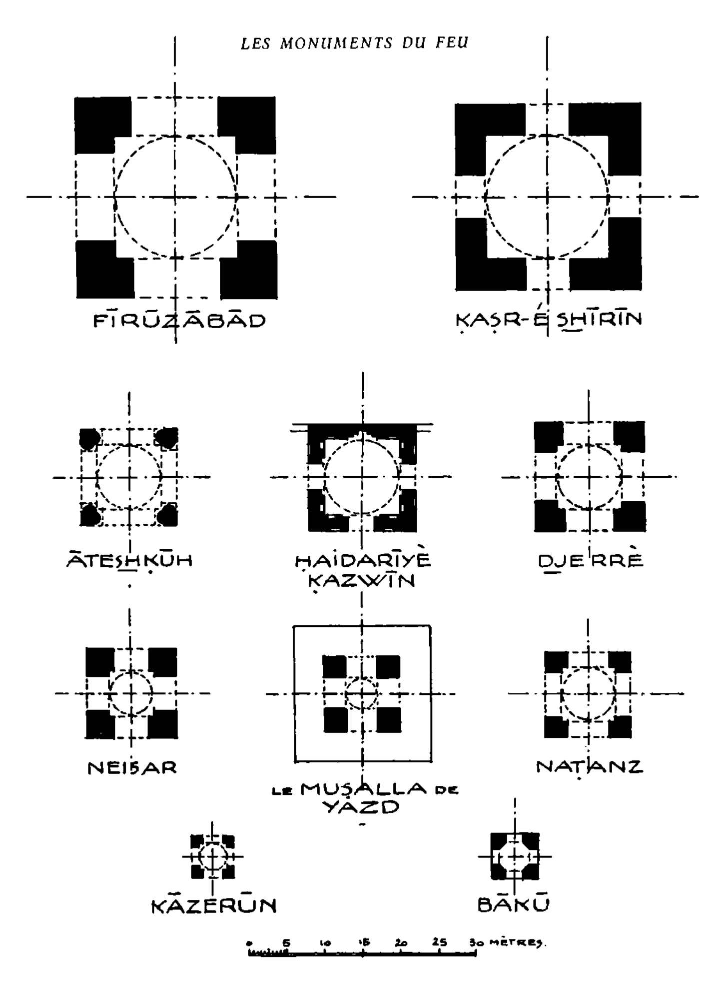


FIG. 1. ČAHĀR-ṬĀḲS

étroites dimensions et aux dispositions simples que comporte une exécution en briques crues. Grâce à l'emploi de la brique cuite et surtout du mortier de chaux, les Perses inaugurèrent la coupole à large ouverture[1]) et jamais ne reculèrent devant la difficulté de raccorder la coupole avec un plan rectangulaire.[2]) A l'aide de quatre trompes d'angles ils transformèrent un plan carré en un plan octogonal, très voisin du cercle, et sur ce plan octogonal construisirent facilement la voûte. La coupole sur trompes d'angles, encore couramment employée par l'architecture iranienne, lui appartient en propre.

Le kiosque assyrien, iranisé de cette façon, devint l'énorme Čahār-Kapu, "les Quatre portes" du palais de Khosraw II à Ḳaṣr-é Shīrīn,[3]) le petit pavillon à quatre colonnes de Ṭāḳ-é Bostān,[4]) mais servit surtout de dais, plus encore que d'abri, au feu sacré, symbole de Ahura Mazda, le plus grand des dieux. Le plus souvent isolé, au centre du vaste temenos des temples, il fut, en Īrān, généralement désigné sous le nom de čahār-ṭāḳ, "les quatre arcs", mais aussi sous ceux de čahār-kapu, comme à Ḳaṣr-é Shīrīn, ou čahār-darwāzè, "les quatre portes". On le trouve ainsi, c'est à dire isolé, à Fīrūzābād, l'ancienne Gūr, à Bākū, Farashbend, Djerré, Naṭanz, Kāzerūn, Āteshḳūh, Neisar, etc. . . . Quant au Čahār-Kapu de Ḳaṣr-é Shīrīn, les uns, dont G. L. Bell[5]) et E. Herzfeld,[6]) le considèrent comme étant un temple du feu alors que d'autres, dont je suis, pensent reconnaître en cet édifice, relativement très fermé et à peu près collé à l'un des murs d'une cour, l'une des salles d'audiences du palais (fig. 1).

Des čahār-ṭāḳs qui furent certainement des āteshgāhs, les uns sont connus et d'autres ne le sont pas encore, mais avant que d'en parler je crois utile de remarquer qu'ils ne furent généralement que parties de compositions plus vastes

1. Les coupoles du palais d'Ardashīr à Fīrūzābād ont un diamètre de 13,30 m et s'élèvent à 22 mètres au dessus du sol. La grande salle de Sarwistān mesure 12,80 m en largeur.

2. A. Choisy. *Histoire de l'architecture.* T. I. p. 120.

3. Son plan est, intérieurement, un carré de 16,15 m de côté.

4. Trois des quatre chapiteaux des colonnes de ce petit édifice ont été retrouvées, deux sur place et le troisième dans le village de Bīsutūn. Celui que j'ai mesuré a 0,88 m en hauteur et 0,90 m en largeur. Celui que Flandin et Coste ont représenté et coté dans leur *Voyage en Perse* (Perse ancienne. pl. 17bis) mesure 0,90 m en largeur et 0 m 917 en hauteur. Les deux chapitaux analogues d'Iṣfahān, dont la hauteur n'est que de 0 m 605 et la largeur 0,76 m, appartiennent à une construction du même genre.

5. G. L. Bell. *Palace and Mosque at Ukhaidir.* p. 51—54 et 90—94. pl. 64.

6. E. Herzfeld. *Archaeological History of Iran.* p. 88.

et qu'il nous faut, en conséquence, examiner tout d'abord ce qu'avaient été autrefois les temples et les sanctuaires du feu. A la vérité on se heurte de suite au passage célèbre d'Hérodote: "Ils n'ont d'images aucunes, temples ne autels, et par leur loi n'est permis d'en faire bâtir, ainçois (mais) tiennent pour fols ceux qui veulent ce faire . . . Ils montent sur hautes montagnes quand ils veulent sacrifier à Jupiter, et appellent toute la rondeur du ciel Jupiter. Ils sacrifient davantage au soleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'eau et aux vents, et de toute antiquité le font ainsi".[1]) Strabon dit la même chose[2]) et Xénophon également. Mais Darius I, dans l'inscription de Bīsutūn, écrit, d'après L. W. King et R. C. Thompson: "The temples which Gaumâta, the Magian, had destroyed I restored . . .".[3]) Comment imaginer que Darius ait pu reconstruire des édifices qui n'avaient jamais existé? Il y a là un malentendu que M. Dieulafoy s'est attaché à dissiper dans un très beau chapitre de son ouvrage intitulé *L'acropole de Suse*.[4]) Les Perses, en effet, ne possédaient pas de temples, au sens grec du mot, c'est à dire qu'ils ne possédaient pas de "constructions durables élevées à l'image matérielle de la divinité, comportant au dedans la statue divine et au dehors, vis à vis de la statue, l'autel où s'accomplissaient les sacrifices". Ils n'avaient rien de semblable. Ils s'assemblaient "sur les lieux hauts et purs" où les mages chantaient les hymnes sacrés et immolaient aux dieux des bœufs et des chevaux.

D'autre part on connaît les pyrées qui sont représentés sur les bas-reliefs achéménides; l'un d'eux surmonte le tombeau de Darius I. "C'est au feu et à l'eau que les Perses offrent leurs sacrifices les plus solennels", dit encore Strabon. Or ce feu divin, qui devait être conservé dans toute sa pureté, fut nécessairement abrité dès l'époque où on l'alluma, c'est à dire dès avant le règne de Darius. Il y avait donc à cette époque des édifices affectés au culte perse mazdéen, et ce sont précisément les "āyadanā" dont parle Darius à Bīsutūn, qui avaient été détruits par Gaumata et qu'il rebâtit. Ces āyadanās, dont les traducteurs ont fait des temples, étaient, littéralement, des "lieux

1. Hérodote. I. 131. D'après une jolie traduction du XVème siècle.
2. Strabon. XV. Ch. III. 13. "Nous dirons donc que les Perses n'élèvent à leurs dieux ni statues ni autels, qu'ils sacrifient sur les hauts lieux, à ciel ouvert, le ciel étant pour eux ce qu'est pour nous Jupiter . . ."
3. *The Sculptures and Inscriptions of Darius the Great on the Rock of Behistûn in Persia*. p. 13.
4. M. Dieulafoy. *L'acropole de Suse*. T. IV. p. 390—419.

d'adoration", des sanctuaires du feu où seuls les plus purs des prêtres pénétraient, une fois par jour et pendant une heure, pieds nus, sans manteaux et le bas de la figure couvert. "L'âyadana était la demeure secrète du feu divin, l'oratoire inviolable où les prêtres l'entretenaient et le priaient".

En somme il n'y avait pas de temples dans la Perse d'Hérodote, mais des lieux d'assemblée en plein air, sur les hauts lieux, et des āyadanās, qui ne sont pas des temples.[1]) M. Dieulafoy a découvert les restes d'un de ces édifices dans la plaine de Suse, à quelques kilomètres à l'est de l'ancienne cité (fig. 2).

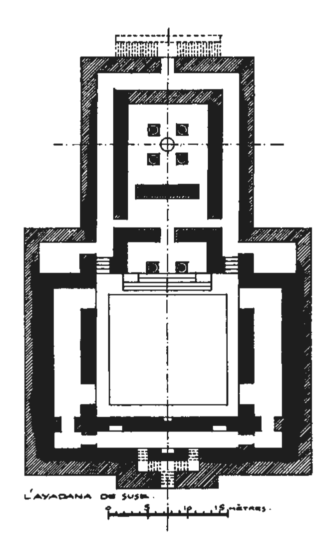


FIG. 2. PLAN DE L'ĀYADANĀ DE SUSE, D'APRÈS M. DIEULAFOY
L'ACROPOLE DE SUSE. T. IV. FIG. 264.

1. Selon Littré le temple est un "édifice public consacré à la divinité chez les peuples qui ont un culte". Chez les Romains c'était un "lieu découvert consacré par les augures". L'āyadanā, qui n'est pas un édifice public, ne serait donc pas correctement désigné par le mot "temple". Le mot "sanctuaire" qui, également selon Littré, signifie "lieu fermé et consacré par la religion" lui convient davantage.

J'appelerai donc "sanctuaires du feu" les édifices du type āyadanā, et "temples du feu" les édifices publics où les cérémonies du feu avaient lieu en plein air, ceux de Fīrūzābād, Takht-é Sulaimān, Bākū, etc. . . .

C'est un beau monument, dont la composition, d'une franchise admirable, accuse nettement l'endroit essentiel, le saint des saints, qu'une double enceinte protège contre toute profanation, l'āteshgāh proprement dit, "le lieu du feu", au centre duquel brûlait le feu divin et éternel. Des salles et des galeries réparties autour d'une cour servaient de porche au vestibule de la chambre du feu, de magasins divers, pour le bois, l'eau, l'huile, les parfums, ainsi que de locaux d'habitation pour les prêtres. Le porche, avec ses deux autels et son emmarchement, était sans doute l'oratoire du sanctuaire, les officiants occupant le haut du perron, car les cérémonies du feu devaient avoir lieu en plein air, et les assistants se tenant dans la cour. Il semble que l'on doive rapprocher de ce monument, attribué par Dieulafoy au règne d'Artaxerxès II, un certain nombre d'édifices qui furent appelés temples du feu pour la même raison que l'on a traduit "āyadanā" par "temple", mais qui, strictement interdits au commun des fidèles, sont nettement les lieux de conservation et d'adoration du feu d'une catégorie élevée, les sanctuaires où les feux plus modestes de la région venaient, à certains jours, se purifier. Aucune cérémonie publique n'y avait lieu.

Le temple du feu, c'est à dire le lieu des cérémonies publiques du feu, est mentionné pour la première fois par Pausanias, durant le IIème siècle de l'ère chrétienne. Un siècle et demi auparavant, Strabon écrivait qu'il y avait alors en Cappadoce, son pays, une infinité d'édifices consacrés aux divinités de la Perse, servis par la nombreuse tribu des mages et que, l'usage du couteau étant interdit dans les sacrifices, les victimes y étaient abattues au moyen d'énormes bâtons en forme de pilons. On y voyait en outre des pyroethées dont certains étaient très importants. Au milieu de la chambre du feu se trouvait un autel où le feu éternel, entretenu par les mages, brûlait sur un monceau de cendres.[1]) Des édifices religieux qui étaient de véritables temples existaient donc en Perse à l'époque de la domination parthe. L'un d'eux nous est connu, celui de Kengāwar. Ils durèrent, à part des monuments du feu, jusqu'environ la fin de la dynastie arsacide. C'est en effet Pausanias qui parle le premier d'un temple "dans lequel existe une petite chambre spéciale, close et couverte, où le feu éternel brûle sans flammes sur un autel chargé de cendres."[2]) Dans ces

1. Livre XV. III. 14. 15. 16.
2. Elide. V. 27.

monuments nouveaux, qui contenaient la demeure du feu divin et où les fidèles assistaient aux cérémonies du culte, le feu habita un local sombre et bien clos, dissimulé parmi les salles écartées des dépendances. Par contre, l'autel en plein air, autel des manifestations publiques d'un culte officiel et sans rival, se développa en importance comme en dimensions. Il quitta terre, se hissa sur un haut soubassement qui permit à la foule assemblée de l'apercevoir de loin et s'avantagea d'un dais presque uniquement décoratif, le čahār-ṭāḳ.

Des siècles passèrent, pendant lesquels la formule architecturale du temple zoroastrien ne subit pas grands changements. Puis vint l'Islām. Tout "homme du livre" eut le droit de garder et de pratiquer sa religion moyennant le paiement de la djizyè et il est bien entendu que la doctrine de Muḥammad dut ses succès à la conquête des âmes plus qu'à celle des corps, mais en fait, et sans tant de manières, l'autoritaire Islām prit à la gorge les fidèles de Zoroastre, convertit par la force ceux d'entre eux qui ne s'exilèrent pas et détruisit leurs temples. Or chaque groupement humain avait son āteshgāh, au moins un. Djamkarān, l'un des "quarante villages" de Ḳumm, en possédait sept.[1]) A regarder la carte de l'Alburz on remarque au bas des pentes, là où apparaissent les sources, tant d'Āteshgāh, d'Āteshḳūh, d'Āteshgird et d'Āteshkadè que l'on imagine un Īrān d'autrefois tout illuminé et brillant des innombrables feux de ses pyrées. L'Islām les jeta bas. Ceux qui furent oubliés, ou épargnés, d'ailleurs moins nombreux qu'on ne le croit, les quelques temples du feu qui, "trois siècles après la conquète arabe, existaient encore dans presque chaque province de la Perse",[2]) périclitèrent, sans emploi, ou, comme le racontait Browne il y a une cinquantaine d'années, tombant de plus en plus dans une "very ruinous condition, the Muhammadans not suffering it to be repaired".[3]) De plus en plus "il a fallu que l'atech-gah se rapetissât et redescendît presque au niveau du sol, qu'il se cachât dans une cour sévèrement fermée devant les pas et les yeux de quiconque n'est pas un fidèle".[4]) Et c'est bien ainsi, en effet, que l'on trouve le plus important temple du feu de Yazd, après bien des détours et non sans peine, parmi les bâtiments d'une école où l'on vous conduit

1. Houtum Schindler. *Eastern Persian Irak.* p. 76.
2. E. G. Browne. *A literary History of Persia.* T. I. p. 206.
3. E. G. Browne. *A Year amongst the Persians.* p. 408.
4. G. Perrot et Ch. Chipiez. *Histoire de l'art dans l'antiquité.* T. V. p. 651.

sans grâce, car, ainsi que disait déjà Tavernier au XVIIème siècle, "il n'y a jamais eu de peuples plus jaloux de cacher les mystères de leur religion que les Gaures".[1])

Le feu y est traditionnellement conservé dans un grand vase de métal, l'āteshdān, posé sur un socle de pierre très bas qui l'isole du sol, l'indispensable adosht, au centre d'une chambre qui s'éclaire au moyen d'une large baie grillée sur une salle de réunion des fidèles (fig. 3). Deux portes donnent accès

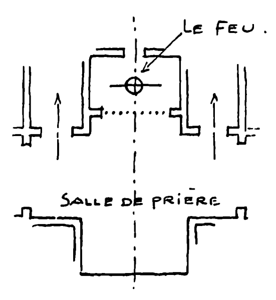


FIG. 3. YAZD. TEMPLE DU FEU

de cette salle à une galerie qui fait le tour de la chambre du feu. C'est donc un temple réduit au strict minimum, où l'āteshgāh proprement dit, autrefois si jalousement caché au public, n'en est plus distant que de l'épaisseur d'une grille. Des trente mètres qui devaient jadis séparer le feu sacré de l'infidèle et du fidèle en état d'impureté, il n'est plus question, comme il n'est plus question de plein air, de feu brillant et clair sous la voûte du ciel, ni d'ailleurs de plusieurs catégories de feux, l'un purifiant l'autre. Les cérémonies rituelles se déroulent maintenant dans la chambre du feu, devant la foule assemblée de l'autre côté de la grille.

Un autre temple de Yazd, dont la construction n'était pas encore terminée quand je l'ai visité mais qui se présentait déjà comme une gaie et banale villa blanche en bordure d'une des nouvelles avenues de la ville, reproduit à peu près les mêmes dispositions. Le feu, qui n'y avait pas encore été apporté,

1. *Les six voyages de J. B. Tavernier* . . . Paris. 1679. p. 480. C'est le commencement du chapitre intitulé: De la religion des Gaures qui sont les descendants des anciens Persiens adorateurs du feu.

devait y être aussi conservé dans une petite salle carrée adjacente à un hall public et doublée d'une galerie sur ses trois autres côtés. L'accès de cette galerie est également commandé par deux portes ouvrant dans le hall.

Ṭeherān, dont la population zoroastrienne est beaucoup moins nombreuse que celle de Yazd,[1]) possède un temple du feu qui est un petit pavillon à

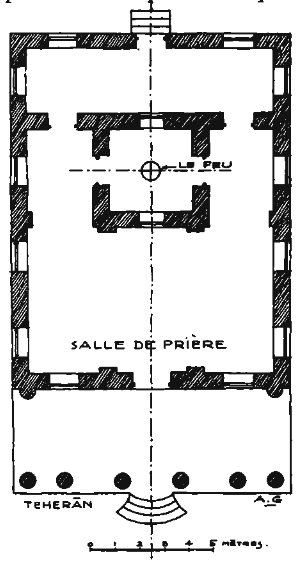


FIG. 4. ṬEHERĀN. PLAN D'UN TEMPLE DU FEU

1. La province de Yazd compte actuellement 10000 Zoroastriens. Il y en a 3100 dans celle de Kermān, 1750 à Ṭeherān et à peu près deux milliers qui sont répartis entre d'autres centres dont les plus importants sont Meshhed, Iṣfahān, Hamadhān et Shirāz. Soit aut total, pour tout l'Īrān, 16800 Zoroastriens environ.

En 1937 (1316 H.) il y avait exactement 1961 enfants zoroastriens dans les écoles de la province de Yazd, 292 dans les écoles de Ṭeherān et 659 dans celles de Kermān. A rapprocher de ce passage de E. G. Browne (*A literary History of Persia*. T. I. p. 206—207): "De nos jours, selon les statistiques soigneusement établies de Houtum Schindler (Die Parsen in Persien, dans *Z.D.M.* 1882. Vol. XXXVI. p. 54, 88), le nombre total des Zoroastriens qui se trouvent en Perse atteint seulement le chiffre de 8500". Dans son *Mémoire sur la partie méridionale de l'Asie centrale* (p. 193) Khanikoff raconte qu'à la fin du XVIIème siècle "Kirman seule contenait 12000 familles zoroastriennes", puis ajoute qu'en 1858, lors de son passage dans cette ville, il n'en restait plus que "70 à Kirman et 2 à 300 dans les villages voisins".

colonnes situé dans un jardin de la ville (fig. 4 et 5). Il se compose, comme ceux de Yazd dont je viens de parler, d'une chambre du feu carrée, adjacente à une salle de prière et dont les trois autres côtés sont entourés d'une galerie. La salle de prière mesure environ 10 mètres de longueur et un peu moins de six mètres de largeur.

Voici maintenant les exemples assez différents de deux autres temples du feu modernes qui ont été visité en 1937 par Maxime Siroux, architecte du Gouvernement iranien. On en trouvera plus loin la description complète.[1])



FIG. 5. ṬEHERĀN. TEMPLE DU FEU

CLICHÉ A. G.

1. Voir p. 83 et suivantes.

L'un, à Sharīfābād, petit village voisin d'Ardakān, est le résultat du remaniement d'un bâtiment à coupole qui ne date probablement que de l'époque islamique (fig. 50). L'autre, situé à Taft, à 36 kilomètres à l'ouest de Yazd, s'apparente assez curieusement au temple du feu des Parsis de l'Inde, le dādgāh décrit ci-après. Il possède en effet, comme le dādgāh, une salle des cérémonies du culte qui ouvre par de larges baies sur la cour de l'édifice. Cependant, craintif et resserré comme l'étaient tous les temples du feu modernes de l'Īrān jusqu'aux années dernières, il n'a pas, comme le temple indien, un corps de bâtiment spécialement affecté à la conservation du feu, mais un simple réduit adjacent à la salle de prière (fig. 51). Ce temple n'est d'ailleurs, ainsi que le spécifie bien M. Siroux, qu'un édifice très modeste. J'ajoute, pour expliquer l'analogie que je viens de signaler, que le charmant petit pays de Taft est, paraît-il, très fréquenté par les Parsis de l'Inde en mal de la mère patrie.

De nos jours encore le dādgāh se compose de deux parties bien distinctes, "la maison de prière", où sont admis les fidèles exempts de souillure, et "l'endroit du feu". La maison de prière, généralement séparée de l'āteshgāh par une cour, est un édifice percé de larges portes tenues grandes ouvertes pendant la durée des offices. Cependant la lecture des livres saints et le sacrifice symbolique ont lieu le plus souvent en plein air, dans la cour protégée, ou non, par un velum. L'endroit du feu est, au contraire, rigoureusement clos. "Seuls les prêtres qui viennent d'accomplir les rites purifiants peuvent y pénétrer aux heures des prières. Encore doivent-ils être nu-pieds, sans manteau, la bouche et les mains couvertes, pour éviter au bois et au feu lui-même toute souillure sacrilège". Au centre brûle le feu dans une cuve ou un bassin de pierre ou de métal isolé du sol au moyen de l'adosht. C'est encore, dans le principe, le temple du feu du temps des Sāsānides.[1])

En somme, au temps de Darius le Grand, et même un peu plus tôt, lorsque se construisaient ces āyadanās que détruisit Gaumata le mage et que Darius rebâtit, la religion mazdéenne comportait l'adoration du feu divin en des

1. M. Dieulafoy. *L'acropole de Suse.* T. IV. p. 395—398 et fig. 238. Voir aussi J. Dieulafoy. *Le tour du monde.* 1382ème livraison. p. 12: "Une enceinte dressée avec soin entoure un emplacement rectangulaire aux extrémités duquel s'élèvent deux maisons blanches. L'une est le temple du feu, où les mobeds entrent seuls; l'autre comprend un salon ajouré par des portes-fenêtres se dégageant sur une galerie extérieure. On nous introduit dans cette pièce, réservée aux fidèles . . ." Il s'agit du dādgāh d'Aden.

édifices soigneusement clos, secrets, fermés, où ne pénétraient que les prêtres et qui n'étaient pas des temples. Elle comportait aussi le culte public des dieux et des sacrifices sanglants célébrés en des emplacements consacrés, sur les hauts lieux. Pas de temples, par conséquent, mais des sanctuaires du feu et des lieux d'assemblée en plein air.

Dans une seconde période, qui correspond en gros à l'époque de la domination parthe, le feu continue d'être gardé et entretenu au fond des sanctuaires, les pyroethées des Grecs. Mais une sorte de temple apparaît, d'aspect hellénistique et tel qu'il existe encore à Kengāwar, où les mages immolent des animaux et célèbrent les dieux. Ces deux types d'édifices étaient encore totalement distincts l'un de l'autre à l'époque où écrivaient Strabon et Isidore de Charax, c'est à dire dans les premières années de l'ère chrétienne.

Dans une troisième période, qui est surtout sāsānide, le sanctuaire, réservé au feu le plus pur, continue d'exister et d'être inaccessible au commun, mais dans le temple, devenu temple du feu, les fidèles, réunis autour d'un autel en plein air et généralement surmonté d'un čahār-ṭāḳ, assistent maintenant aux cérémonies officielles du feu ainsi qu'aux sacrifices symboliques substitués aux sacrifices sanglants. C'est sous le règne des derniers souverains parthes que la demeure du feu et le lieu des sacrifices furent réunis dans une enceinte unique.

L'un des plus intéressants temples du feu dont il reste quelque chose de plus qu'un čahār-ṭāḳ isolé est celui que le premier souverain sāsānide, Ardas̲h̲īr, fit construire à D̲j̲ūr, ou Gūr (actuellement Fīrūzābād), dans le Fārs.[1])

1. Ce monument a été inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 20 Décembre 1937 (29 Ād̲h̲ar 1316). Bibliographie: Firdawsī. *Le livre des rois.* Traduction J. Mohl. T. V. p. 242 — Ibn-al-Balk̲h̲ī. *Fārsnāma.* Edition G. le Strange et R. A. Nicholson. (Gibb Memorial. New series. Vol. I) p. 138 — Ibn al-Faḳīh. *Kitāb al-Buldān,* dans De Goeje. Bibliotheca geographorum arabicorum. V. p. 198 — Al-Iṣṭakhrī. *Masālik al-mamālik,* dans De Goeje. Bibliotheca geographorum arabicorum. I. p. 123 — *Karnamak.* Traduction Th. Nöldeke. p. 48 — Al-Mas'ūdī. *Les prairies d'or.* Traduction C. Barbier de Meynard. T. IV. p 78. — Al.-Ṭabarī. Traduction française de H. Zotenberg. T. II. p. 71 — Al-Ṭabari. Traduction allemande de Th. Nöldeke. p. II — C. Barbier de Meynard. *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse.* p. 174—176 — J. Dieulafoy. *La Perse, la Chaldée et la Susiane,* dans Le tour du monde. 1886. 2ème semestre. p. 81 — M. Dieulafoy. *L'art antique de la Perse.* T. IV p. 79—84. pl. XIX—XX. — E. Flandin et P. Coste. *Voyage en Perse.* Perse ancienne. p. 36—39. Perse moderne. pl. LXXXVII. — E. Flandin. *Relation du voyage en Perse.* T. II. p. 339—344. — E. Herzfeld. *Archaeological History of Iran.* p. 90. — Cl. Huart. Art: Fīrūz-ābād, dans *Encyclopédie de l'Islām.* — Ugo Monneret de Villard; The Fire Temples, dans *Bulletin of the American Institute for Persian Art and Archaeology.* Vol. V. no. 4 (Décembre 1936) p. 176. — G. Perrot et Ch. Chipiez. *Histoire de l'art dans l'antiquité.* T. V. La Perse. p. 645 et suivantes. — Sir Aurel Stein. *An archaeological Tour in the ancient Persis.* (Reprinted from *Iraq.* Vol. III. no. 2) p. 119—120. — G. le Strange. *The Lands of the Eastern Caliphate.* p. 255.

"Djūr, dit Abū Isḥāḳ al-Iṣṭakhrī,[1]) a été bâtie par Ardashīr sur un terrain couvert d'eau stagnante. Ce roi avait fait le vœu de construire une ville et un pyrée à l'endroit où il triompherait d'un ennemi auquel il faisait la guerre et ce fut précisément à Djūr qu'il remporta la victoire. Il dessécha d'abord le sol en facilitant l'écoulement des eaux, puis bâtit la ville qu'il nomma Djūr. Elle a presque l'étendue d'Iṣṭakhr, de Shāpūr et de Dārābgird; elle est entourée d'un rempart de terre bien conservé et d'un fossé. Elle a quatre portes: à l'est Bāb Mihr, à l'ouest Bāb Bahrām, au nord Bāb Hormuz et au sud Bāb Ardashīr. Au centre de la ville est un édifice semblable à une plateforme, appelé Ṭirbāl par les Arabes et connu par les Persans sous les noms d'Īwān et de Kiyā Khurrè. Il a été construit par Ardashīr et l'on dit qu'il était si haut que du faîte on pouvait voir la ville entière et ses environs. Le roi édifia un aqueduc qui amenait l'eau de la montagne opposée jusqu'à l'autel du feu construit sur le sommet de la plateforme. Le Ṭirbāl est un édifice bâti en pierres et mortier. La plus grande partie en a été utilisée par les habitants pour leur propre usage; une petite partie seulement a survécu".[2])

Un peu plus tard, au début du VIème (XIIème) siècle, Ibn al-Balkhī, dans sa description de Fīrūzābād, parle aussi de son temple du feu: Ardashīr "fonda la ville de Fīrūzābād qui existe actuellement et dont la forme est ronde comme celle du cercle tracé au compas. Au milieu de la cité, là où serait la pointe du compas, le roi a établi une terrasse dont le nom est Īwān-é Gerdè et que les Arabes appellent Ṭirbāl. Sur cette plateforme il a créé des ombrages (sayèhā) et au milieu construisit un grand édifice à coupole appelé Gunbad-é Kīrmān.[3]) La hauteur des quatre murs de ce bâtiment jusqu'à la naissance de la coupole, mesure soixante-quinze gez. Ces murs sont en blocs de pierre. La grandiose coupole qui se trouve au dessus a été construite en briques cuites. L'eau de la montagne, que l'on a fait venir d'une distance d'un farsakh, montait jusqu'à ce bâtiment en jaillissant. Il y a là deux étangs, l'un dit: Būm-é pīr (le vieux hibou) et l'autre Būm-é djawān (le jeune hibou). Un pyrée a été bâti auprès de chacun d'eux".[4])

1. Al-Iṣṭakhrī vécut dans la première moitié du IVème (Xème) siècle.
2. Al-Iṣṭakhrī. Edition De Goeje. p. 123. C. Barbier de Meynard. *Dictionnaire* . . . p. 175.
3. Que l'on ne doit pas traduire par "Coupole de Kirmān". L'i est long.
4. Ibn al-Balkhī. *Fārsnāma*. Edition Gibb Memorial. p. 138.

Voilà les plus anciennes et, en même temps, les meilleures descriptions que nous possédions du temple du feu de Gūr. A la vérité nous serions heureux d'en avoir d'analogues de bien des monuments de l'Īrān dont nous ne connaissons que d'informes restes épars sur le sol, mais, ceci dit, on peut bien avouer que c'est un assez joli galimatias et qu'il y a quelque difficulté à s'y retrouver. Il est hors de doute qu'al-Iṣṭakhrī et Ibn al-Balkhī ont confondu deux édifices voisins l'un de l'autre, la haute tour, connue actuellement sous le nom de "minār", qui se trouve au centre même, géométrique, de la ville (fig. 6 et 7) et la ruine aujourd'hui appelée "Takht-é Nishīn" mais autrefois, comme nous venons de le voir, Ṭirbāl, Īwān-é Gerdè, Kiyā Khurrè ou Gunbad-é Kīrmān. Que voir en cette plateforme qui a un sommet, alors que le fait d'une plateforme est précisément de n'en pas avoir, et que penser de ce sommet d'une plateforme qui est un édifice, ṭirbāl, īwān et gunbad? Comme, de plus, Dieulafoy n'a pas vu Takht-é Nishīn, et, trompé par le mot "ṭirbāl" traduit par "tour", applique au minār tout ce qui a été dit de l'autre monument,[1] comme, à Fīrūzābād, toute ancienne bâtisse est appelée āteshgāh, le palais d'Ardashīr aussi bien que le minār, Takht-é Nishīn, Ḳal'è Dukhtar et la ruine qui se trouve en face, de l'autre côté de la rivière, on pouvait se demander, il y a peu de temps encore, si l'on arriverait jamais à décrire d'une manière plausible ce monument devenu quasi-légendaire. Mais, outre que l'on peut généralement se fier à sincérité des dessins de Coste, E. Herzfeld a ingénieusement reconnu en "ṭirbāl" le mot grec "tetrapylon" et, tout récemment, Sir Aurel Stein nous a donné, dans son *Ancient Persis*, de précieux renseignements complémentaires, de telle façon qu'il semble à présent possible de reconstituer avec quelques chances d'exactitude le parti général et même certains détails particuliers de l'édifice.

Si l'on pense, en effet, qu'un tetrapylon ne peut être ni une plateforme ni une tour et qu'au lieu de "sommet de la plateforme" il faut lire "plateforme supérieure", les choses vont déjà mieux. Si l'on se souvient aussi de ce qu'est

1. "Si l'on s'en rapporte aux traditions locales conservées par l'Istakhari, voyageur persan du dixième siècle, la tour de Firouz-Abâd ne serait autre que l'Atech-Ga, élevé à Djour par Ardéchir Babégan, le fondateur de la dynastie sassanide". J. Dieulafoy. *La Perse, la Chaldée et la Susiane*, dans Le Tour du monde. 1257ème livraison. p. 81.



FIG. 6. VUE AÉRIENNE DE FĪRŪZĀBĀD
CLICHÉ ERICH SCHMIDT

un temple du feu tel qu'il vient d'être défini, le reste s'arrangera tout seul en suivant Coste sur le terrain.[1])

Il y a reconnu d'abord une vaste plateforme dallée et rectangulaire, de 82,10 m sur 66,10 m de côtés, au centre de laquelle "s'élevait carrément" jusqu'à 8,86 m de hauteur un massif de maçonnerie dont chaque face mesurait 26,10 m de longueur. "Nous avons donc cherché, sur ce second plateau (qui est le sommet de la plateforme d'al-Iṣṭakhrī), s'il n'aurait pas servi lui-même de soubassement ou de socle à un monument qui l'aurait surmonté. A la vérité rien, en fait de murs ou de débris d'architecture encore scellé, n'est venu confirmer cette idée. Mais à cinq mètres des quatre faces du massif nous avons remarqué que les assises du sol se terminaient et se croisaient à angles droits de manière à former, au moyen de ces angles rentrants, un carré de 16,10 m de côtés" qui se trouve donc nous fournir le plan de la salle à coupole ainsi que l'épaisseur des points du tetrapylon. Le dessin de ces piliers nous est

1. E. Flandin et P. Coste. *Voyage en Perse.* Perse ancienne. p. 36–39. Perse moderne. pl. LXXXVII.

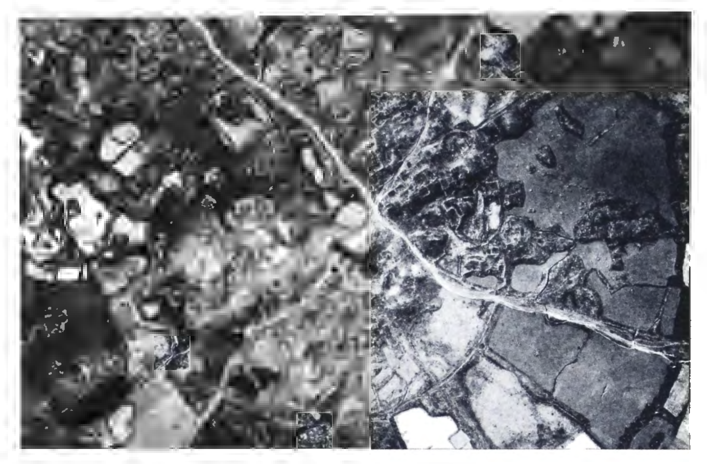


FIG. 7. VUE AÉRIENNE DE FĪRŪZĀBĀD
CLICHÉ ERICH SCHMIDT

donné par une observation de Sir Aurel Stein: "Au centre de chaque face du soubassement il y a, sur une longueur d'au moins 36 pieds, une frappante absence de solide maçonnerie permettant de supposer qu'il y avait des ouvertures dans les murs".[1]) Ces 36 pieds approximatifs, soit environ 11 mètres, correspondant à l'ouverture des baies du tetrapylon, nous pouvons nous représenter le plan du ṭirbāl qui couvrait l'autel des cérémonies publiques du temple de Fīrūzābād comme l'indique la figure 8.

A quelques pas de là, continue Coste,[2]) se trouve un autre monument "bien plus considérable par ses proportions. Sa base carrée avait 9 mètres de côté; sa hauteur était de 33 mètres environ". C'est le minār. "Au milieu des fissures, des trous et autres accidents produits ça et là par la vétusté, on distingue des traces dont la direction continue, partant du bas et s'élevant progressivement suivant la même obliquité et contournant les quatre faces, paraît

1. *Ancient Persis.* p. 120.
2. A une centaine de yards, dit Aurel Stein.

indiquer celle d'un plan incliné ou d'un escalier qui aurait autrefois conduit au sommet. Les habitants donnent encore à cette ruine le nom d'atech-gah. Sa forme et son élévation n'ont d'ailleurs rien qui doive surprendre si l'on s'arrête à l'idée que c'est un pyrée".

Voilà qui est très clair. De plus, Ardashīr, comme le dit al-Iṣṭakhrī, avait construit un aqueduc qui amenait l'eau de la montagne jusqu'à l'autel du feu installé sur la terrasse supérieure, sous le tetrapylon, et cette eau "tombait ensuite dans un grand réservoir en pierre et en ciment"[1]) dont Sir Aurel Stein mentionne, à l'est et à environ 50 yards de Takht-é Nishīn, la dépression bien marquée et les "lines of cemented coarse masonry along parts of the edges".[2]) Ce vaste bassin, que l'on voit assez bien sur la photographie aérienne du site (fig. 7), était peut-être ce "tank Bārīn of Gūr, which Iṣṭakhrī mentions as being situated alongside one of the most famous fire-temples of Īrān".[3]) Ibn al-Balkhī parle d'ailleurs de deux bassins, Būm-é pīr et Būm-é djawān, et dit qu'un pyrée avait été construit auprès de chacun d'eux. Une seconde dépression étant nettement visible près du minār, sur place[4]) et même sur la photographie aérienne (fig. 7), il se peut que ces deux restes de bassins marquent bien les emplacements du jeune et du vieux hibou et qu'Ibn al-Balkhī confirme ainsi l'hypothèse, d'ailleurs fort raisonnable, de Coste et de Dieulafoy, à savoir que le minār était un pyrée.

Si l'on ajoute à tout cela qu'il y avait, d'après le même auteur, des ombrages sur la plateforme et que, selon Firdawsī, Ardashīr fonda à Gūr un temple du feu autour duquel "s'étendaient des jardins, une place et des édifices qui formaient un établissement énorme",[5]) nous pouvons nous représenter le monument de Fīrūzābād comme une vaste composition qui comprenait, au centre d'une plateforme rectangulaire élevée de deux mètres au dessus du sol extérieur, un haut soubassement surmonté d'un čahār-ṭāḳ abritant un autel du feu. Autour de cette plateforme se trouvaient les édifices dont parle Firdawsī, c'est à dire les dépendances du temple, la demeure du feu, les dépôts divers, de bois, d'huile, etc. . . . et les locaux d'habitation des prêtres. A l'est

1. *Lib. clim.* p. 63.
2. *Ancient Persis.* p. 120.
3. Idem. p. 120.
4. Idem. p. 120
5. *Le livre des rois.* Traduction J. Mohl. T. V. p. 243.

il y avait un vaste bassin où s'écoulaient les eaux amenées de la montagne au moyen d'un aqueduc et "à quelques pas" de là, au sud du čahār-ṭāḳ, se dressait une haute tour, sorte de zigurat, le second pyrée dont parle Ibn al-Balkhī. Cette tour, au sommet de laquelle, aux heures de la prière, apparaissaît le feu sacré, n'est pas une dépendance surprenante d'un temple du feu. Nous verrons tout à l'heure plusieurs autres de ces sortes de phares, l'un en haut d'un col, entre Maḥallāt et Robāṭ-é Turk, un autre sur une avancée de la montagne de Ḳumm, un troisième au dessus de Kāshān, un quatrième à l'entrée d'une gorge qui conduit dans la plaine de Fāsā, un cinquième au dessus de Shahrestānek, dans l'Alburz, à plus de 3000 mètres d'altitude, trois autres dans la vallée de Djerrè dans le Fārs, deux autres encore dans la plaine de Shahriyār, non loin de Ṭeherān, etc. . . .

Quant au ṭirbāl, il est bien, d'après les auteurs anciens, le čahār-ṭāḳ tel que nous le connaissons: quatre piliers et une coupole. On nous dit la hauteur des piliers, que la voûte était construite en briques cuites au four et que l'édifice était appelé Gunbad-é Kīrmān. Comme, de plus, nous connaissons son plan à peu près certainement (fig. 8), il semble bien qu'il n'y ait pas doute à son

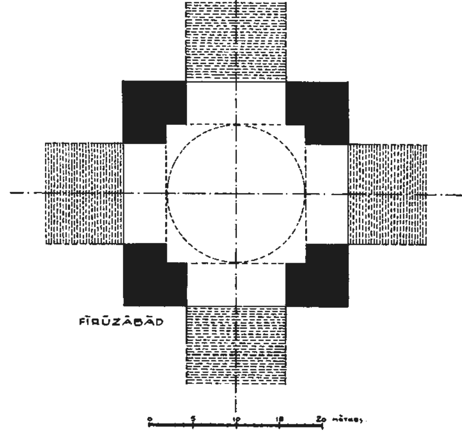


FIG. 8. FĪRŪZĀBĀD. PLAN DU ČAHĀR-ṬĀḲ DU TEMPLE DU FEU

sujet. Cependant il s'agit ici d'une voûte de 16,10 m de diamètre alors que celles du palais royal voisin ne mesurent que 13,30 m et celle de Sarwistān 12,80 m. La question peut donc se poser de savoir si les constructeurs de coupoles du temps d'Ardashīr avaient pu maçonner dans le vide, à une hauteur aussi considérable, une coupole aussi gigantesque que celle dont il est question. Coste n'a pu se résoudre à l'admettre. Ayant remarqué un fût de colonne encastré dans le mur d'un Imāmzādè voisin, il en prit l'idée d'une restauration qu'il n'a pas publiée mais qui figure dans le recueil de ses dessins originaux.[1]) Il imagina une salle à quatre colonnes couverte en charpente et, sur chaque face de l'édifice, un portique à deux colonnes qui, en raison de la grande épaisseur des murs, devaient être doublées en profondeur. Soit donc 20 colonnes. Il attribuait d'ailleurs le monument à l'époque achéménide, mais surtout à cause de sa construction en pierres appareillées et parce qu'il avait découvert, sur les dernières assises en place, des "refouillements en queue d'aronde". Or, disait-il, "on ne paraît pas s'être servi de ce procédé dans la construction des Sassanides". Ce qui est parfaitement exact. Cependant, sous Ardashīr, on n'était pas encore bien loin de l'époque parthe qui, en Perse même, avait couramment bâti en pierres d'appareil ancrées et l'on avait fort bien pu construire encore de pareille façon sous le premier Sāsānide. A un changement de régime politique ne correspond pas nécessairement un changement immédiat et radical des procédés de construction en usage. L'architecture islamique de l'Īrān en est une preuve excellente. De plus, tant de colonnes en un espace en somme restreint n'est guère admissible, et, tout compte fait, en dépit des cotes intérieures du bâtiment, il semble que le ṭirbāl ait bien été, comme le dit Ibn al-Bālkhī, un édifice à coupole, un čahār-ṭāḳ semblable aux nombreux čahr-ṭāḳas qui abritèrent jadis le feu sacré sur la terre d'Īrān.

Alors que le ṭirbāl de Fīrūzābād, peu à peu démonté par les habitants du voisinage, ne nous est connu que par les récits des voyageurs et les traces qu'il a laissées sur les ruines de son soubassement, c'est presque uniquement sous la forme de čahār-ṭāḳs isolés que nous sont parvenus quelques anciens temples du feu. Rien en eux-mêmes, ou dans leurs environs, ne nous fait connaître les monuments dont ils sont les derniers vestiges, si ce n'est, peut-être, qu'un

1. Elle a été reproduite par Perrot et Chipiez dans leur *Histoire de l'art dans l'antiquité*. T. V. fig. 406.

čahār-ṭāḳ n'est en somme que le dais d'un autel qui dépend nécessairement d'une chambre du feu, laquelle implique l'existence d'un local destiné à l'habitation du ou des prêtres en charge, de dépôts et de dépendances diverses. Le feu, en effet, brûle en plein air, et c'est ainsi que nous le voyons représenté sur les bas-reliefs qui surmontent les tombeaux royaux achéménides, sur les dariques et sur les monnaies de Sāsānides. C'est en plein air aussi qu'il brûlait sur les autels de Naḳsh-é Rustam, Pasargade, Harsīn, Tang-é Karam, ainsi que sous les coupoles des čahār-ṭāḳs, mais il n'y flambait pas sans cesse et, dans l'intervalle des cérémonies du culte, devait être conservé et purifié à nouveau dans un local bien clos et obscur, à tout le moins à l'abri des rayons du soleil. La chambre du feu était inséparable de l'autel des cérémonies et lorsqu'on ne la retrouve pas auprès des čahār-ṭāḳs subsistants, ce n'est aucunement parce qu'il n'y en avait pas autrefois, mais parce qu'il n'y en a plus. C'est parce que l'autel et son dais étaient en général les éléments décoratifs des monuments du feu, partant les plus soigneusement construits, et qu'ils ont mieux résisté que le reste aux épreuves du temps et à la malice des hommes.

Mais, alors que les temples nous sont le plus souvent parvenus sous la forme de čahār-ṭāḳs isolés, il faut prendre garde que les čahār-ṭāḳs isolés, même quand ils sont d'authentiques āteshgāhs, ne sont pas tous des restes de temples. Certains d'entre eux ont été ce que, faute d'un meilleur mot, j'appellerai des signaux. Généralement placés sur des hauteurs, en vue d'agglomérations humaines importantes ou marquant des cols, ils sont, pour cette raison, assez facilement reconnaissables. Il n'y a d'ailleurs, pratiquement, que des différences de proportions et de dispositions entre ces deux sortes de monuments. L'un, le temple, dans sa ville ou son village, possédait une clientèle de fidèles à laquelle l'autre, souvent à peu près inaccessible, ne pouvait prétendre, et avait, en conséquence, des dépendances et un personnel plus nombreux. Il était clos de murs alors que l'espace infini s'étendait autour ou devant le feu des montagnes. De plus le čahār-ṭāḳ était, dans le temple, l'ornement d'une cour régulière entourée de dépendances bien rangées tandis que le signal logeait tant bien que mal les siennes à l'abri des intempéries, voire en un creux de rocher.

A la vérité nous ne connaissons qu'un petit nombre de čahār-ṭāḳs ayant appartenu à des temples, c'est à dire à des organisations urbaines, car les

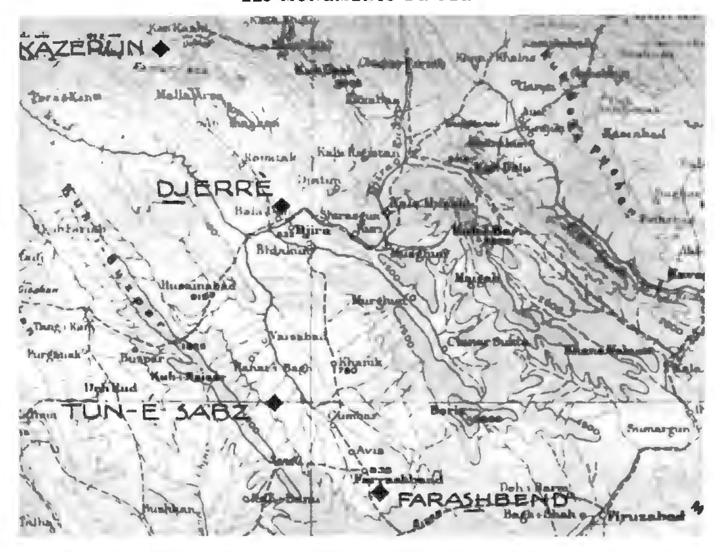


FIG. 9. CARTE DE LA VALLÉE DE DJERRÈ (FĀRS)

monuments ont toujours eu à souffrir des hommes plus que des siècles. Tout au plus ceux de Fīrūzābād, Naṭanz, Kāzerūn et celui de Bākū, qui est relativement moderne, appartiennent-ils à cette catégorie. D'autres, les édifices de Farashbend, Āteshkūh, Djerrè, Ḳumm, Neisar, furent des signaux. Il en est d'ailleurs, tel celui de Djerrè, qui furent certainement des signaux et, sans doute, en même temps des temples.

Des čahār-ṭāḳs de Naṭanz[1]) et de Farashbend[2]) je n'ai rien de plus à dire

1. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 9 juillet 1932 (18 Tīr 1311). Bibliographie: A. Godard. *Athār-é Īrān*. 1936. p. 79—82.

2. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 6 Janvier 1932 (15 Deh 1310). Bibliographie: J. Dieulafoy. La Perse, la Chaldée et la Susiane, dans *Le tour du monde*. 1886. 2ème semestre. p. 94. — M. Dieulafoy. *L'art antique de la Perse*. T. IV. p. 77—78. Fig. 56—57. pl. XVIII. — E. Flandin. *Relation du voyage en Perse*. T. II. p. 333. E. Herzfeld. Reisebericht, dans Z.D.M.G. 1926. p. 256. — E. Herzfeld. *Archaeological History of Iran*. p. 92. — Cl. Huart. *La Perse antique et la civilisation iranienne*. p. 270. fig. 15—16. — G. Perrot et Ch. Chipiez. *Histoire de l'art dans l'antiquité*, T. V. La Perse. p. 568 et 588.



FIG. 10. LE ČAHĀR-ṬĀḲ DE KĀZERŪN
CLICHÉ A. G.

qu'on ne l'a déjà fait. Le premier, situé dans un fond et sur un haut soubassement, est bien le reste d'un temple; l'autre, au sommet d'une longue pente et dont le feu, pour les habitants de la vallée qu'il domine, devait paraître briller dans le ciel, est un signal.

Les cinq autres monuments, de Kazerun, Djerrè, Āteshḳūh, Ḳumm et Neisar, auxquels il convient d'ajouter celui de Sharestānek, sont encore inconnus. Celui de Kāzerūn a été découvert l'an dernier par M. Siroux, à qui nous devons la note, les photographies et les dessins ci-joints.[1])

C'est un petit čahār-ṭāḳ en ruines (fig. 10) qui n'est pas situé à Kāzerūn même mais à une dizaine de kilomètres avant d'y arriver, à gauche de la route de Shīrāz au Golfe persique. Il se trouve à l'entrée de la plaine qui conduit de Kāzerūn à Farashbend par Djerrè et où nous savons que Mihrnarsè, ministre

1. Voir p. 135 et suivantes.

de Bahrām V Gūr, construisit quatre āteshgāhs (fig. 9).[1] E. Herzfeld dit qu'il les a retrouvés,[2] que deux d'entre eux sont grands et les deux autres petits. L'un des petits serait le čahār-ṭāḳ de Farashbend, bien connu, mais du second il ne nous est rien dit. Or la construction du čahār-ṭāḳ de Kāzerūn est en tous points identique à celle du palais de Sarwistān, dont on peut attribuer la construction au ministre de Bahrām V. On y remarque la même perfection dans l'emploi du moellon retaillé et les deux édifices donnent la même curieuse impression d'une architecture plutôt modelée que bâtie pièce à pièce. Sans doute le čahār-ṭāḳ de Kāzerūn est-il le second des deux petits āteshgāhs construits par Mihrnarsè dans la vallèe de Djerrè. Bâti sur le fond de la plaine et entouré de petites collines en demi-cercle, il n'est pas visible de loin et n'est donc pas un signal. Ainsi que le propose M. Siroux,[3] il doit être considéré comme le čahār-ṭāḳ d'un temple du feu de village. J'ai d'ailleurs retrouvé une partie de son mur d'enceinte à l'intérieur duquel on voit encore un vaste puits en belle maçonnerie de pierre et, tout auprès, une dépression dans le sol qui correspond sans doute à l'emplacement d'un bassin détruit (fig. 11).

L'un des deux grands čahār-ṭāḳs se trouve à Djerrè. Isolé, haut placé et visible des deux branches de la vallée, il est évidemment un signal, mais, tout

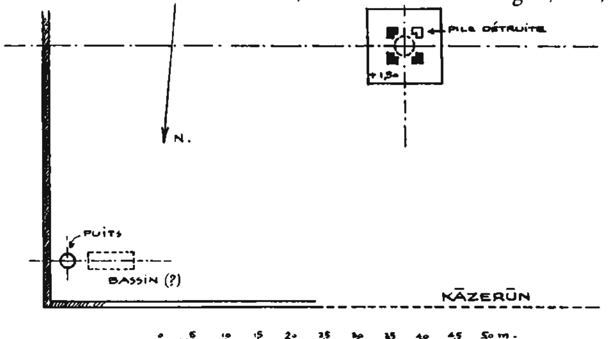


FIG. 11. LE ČAHĀR-ṬĀḲ DE KĀZERŪN

1. Au sujet des monuments construits par Mihrnarsè, voir Ṭabarī. *Annales*. B.G. A. p. 870.
2. E. Herzfeld. *Archaeological History of Iran*. p. 91.
3. P. 138.



FIG. 12. LE ČAHĀR-ṬĀḲ DE DJERRÈ
CLICHÉ A. G.



FIG. 13. LE ČAHĀR-ṬĀḲ DE DJERRÈ
CLICHÉ A. G.

proche de l'ancienne ville de Djerrè, dont on voit encore les restes sur les pentes voisines, il a sans doute aussi servi de temple (fig. 12 et 13).

L'autre édifice, le quatrième des āteshgāhs de Mihrnarsè, se trouve à quelques farsakhs au S.O. de celui de Djerrè, en un endroit appelé Tūn-é Sabz, et paraît lui ressembler absolument.

J'ai consacré à la question des quatre čahār-ṭāķs de la vallée de Djerrè une petite étude que l'on trouvera plus loin.[1])

L'édifice d'Āteshķūh, que le ***Nuzhat al-Ķulūb*** place à Namīswar, "dont les produits agricoles ressemblent à ceux de Naṭanz" et que j'ai longtemps cherché aux environs de cette petite ville, s'en trouve en réalité distant d'environ 125 kilomètres à vol d'oiseau et du double de ce compte par la route.

"Le roi Djamshīd, le Pīshdādian", dit Ḥamd Allāh Mustawfī al-Ķazwīnī, "fonda Namīswar et s'y construisit un grand palais dont on peut encore voir les ruines. Plus tard le roi Gushtāsp y édifia un āteshgāh".[2]) Namīswar est aujourd'hui devenu Nimwar,[3]) le premier village que l'on rencontre sur la route qui conduit de Delīdjān à Khomain. De là part un ancien chemin de caravanes qui se dirige, par la montagne, vers la grand'route de Ķumm à Iṣfahān qu'elle rejoint un peu avant Robāṭ-é Turk. Elle traverse, un farsakh environ après Nimwar, un petit coin de verdure et son village, que l'on appelle Āteshķūh. On y trouve bien les ruines d'un āteshgāh et d'un ancien château. "Un couple de miles à l'est de Nimevar", dit, de son côté, Houtum-Schindler, "dans un vallon écarté, à droite de la grande route d'Isfahan, se trouve le petit village d'Ateshkuh avec, dit-on, les ruines d'un temple du feu construit par la reine Homai".[4])

De l'ancien château, cent fois reconstruit, il ne subsiste sans doute rien d'original. L'āteshgāh se trouve un peu plus haut, au flanc de la montagne, au bord d'un ravin sans eau. Ce qui en reste, sauf quelques parties des arcs qui sont en briques cuites (fig. 14), est entièrement en pierres, blocage de moellons et de mortier de chaux recouvert de dalles de pierre plates (fig. 15 et 16), mais il devait y avoir aussi des murs de terre, qui ont disparu. Sa com-

1. P. 169 et suivantes.
2. Ḥamd Allāh Mustawfī al-Ķazwīnī, *Nuzhat al-Ķulūb*. Edition Gibb Memorial. T. XXIII. II. p. 73.
3. Selon Houtum-Schindler, "Nimevar, or Namivar and Nimehvar". *Eastern Persian Irak*. p. 95.
4. idem.



FIG. 14. ĀTESH̲ḲŪH. UNE PILE DU ČAHĀR-ṬĀḲ
CLICHÉ A. G.



FIG. 15. ĀTESHKŪH. DÉTAIL DE L'AVANT-CORPS
CLICHÉ A. G.



FIG. 16. ĀTESHKŪH. LE MUR DE L'ĪWĀN
CLICHÉ A. G.

position est assez curieuse (fig. 17). Il y a, et sans doute n'y eut-il d'abord que cela, une grande salle voûtée très ouverte et dont la coupole était portée par des piles à colonnes engagées (fig. 18). Puis en avant, au nord de la salle, se trouve un large passage, sorte d'īwān voûté en berceau continu et vraisemblablement flanqué, d'un côté et de l'autre, de chambres dont les murs de pierre, ceux de la façade et de l'īwān, ont subsisté mais non les autres, qui devaient être de terre crue. L'aile gauche de cette sorte d'avant-corps est, à cause du ravin, moins longue que la droite, preuve que l'avant-corps en question ne fut construit qu'après l'édifice à coupole.

Le plan se compose donc de deux ḅâtiments voisins mais indépendants l'un de l'autre. Cependant on est tout d'abord tenté d'imaginer, autour du čahārṭāḳ, une galerie qui l'envelopperait et dont les murs, qui ne porteraient qu'une légère toiture en terrasse, auraient pu n'être que de terre. Il est certain que la figure 19 nous représente assez bien un sanctuaire du feu du type āyadanā, mais l'arrière du monument est si proche de rochers saillant au dessus du sol et non arasés que ladite galerie n'aurait pu être construite. D'autre part on ne

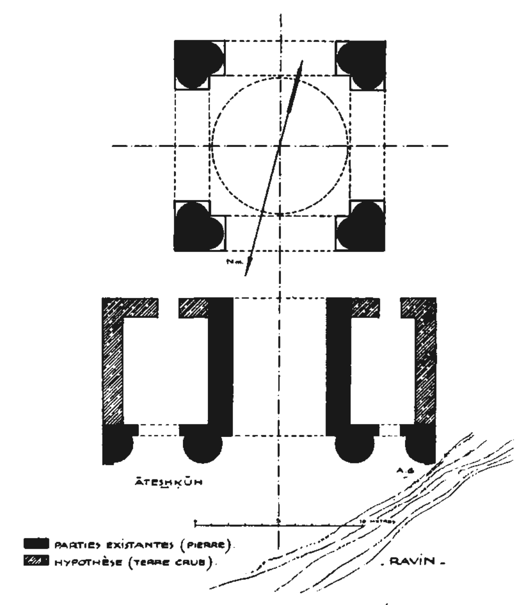


FIG. 17. ĀTESHKŪH. PLAN DE L'ÉDIFICE

voit, dans la maçonnerie de l'édifice, extérieurement, aucun des trous d'encastrement de solives qu'aurait nécessités la couverture d'une galerie. De plus on imagine mal les vastes baies du monument ouvrant sur un couloir de trois mètres de largeur. Il nous faut donc abandonner l'hypothèse que traduit la figure 19 et nous représenter l'édifice d'Āteshkūh comme un čahārṭāḳ isolé, situé en arrière et à quelques mètres d'un corps de bâtiment sans doute construit postérieurement et comprenant un large īwān d'entrée flanqué de deux petites salles, dont l'une devait être le réduit du feu. Si nous pouvions admettre que cet ensemble pût être considéré comme clôturé par le ravin qui le borde d'un côté et les rochers qui l'enserrent d'autre part, nous pourrions peut-être y voir une variante un peu bizarre du type normal des temples



FIG. 18. ĀTESHKŪH. LE ČAHĀR-ṬĀḲ
CLICHÉ A. G.

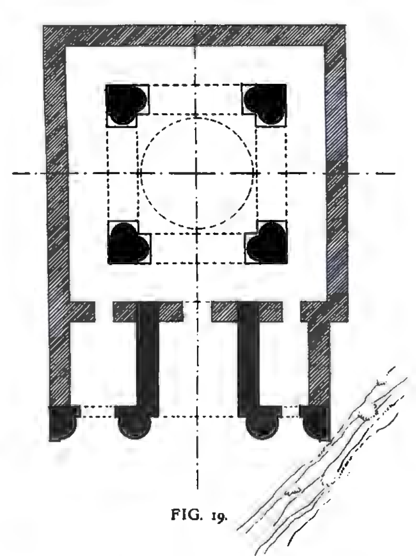


FIG. 19.



FIG. 20. ĀTESHKŪH. LE SITE DU MONUMENT
CLICHÉ A. G.

du feu. Mais pourquoi cet étrange emplacement, au milieu de rochers, loin du village et sur un terrain en pente qui ne convenait aucunement à l'installation d'un temple? Pourquoi, si ce n'est parce que cet endroit est, par une échancrure de la montagne, parfaitement visible de la plaine, comme le montre la figure 20, et que nous avons affaire non à un temple mais à un signal.

Il arriva qu'on installa un feu sur la route de Nimwar à Robāṭ-é Turk, en un point qui fut uniquement choisi en raison de sa visibilité, en dépit de la nature du terrain, des rochers, de la déclivité du sol et du voisinage trop immédiat d'un ravin. Il n'y eut là, tout d'abord, qu'un autel, sous le traditionnel čahār-ṭāḳ. L'indispensable chambre du feu et le local d'habitation du ou des prêtres se trouvaient ailleurs, nous ne savons où, peut-être dans le village d'Āteshkūh mais en tout cas assez loin du feu, car c'est vraisemblablement en cet éloignement que se trouve l'origine du bâtiment ajouté, de cet avant-corps atrophié du côté gauche pour s'être heurté au ravin (fig. 21). Au centre, sur l'axe nord-sud du čahār-ṭāḳ, on ménagea la vaste ouverture de l'īwān, qui

n'empêchait pas le feu d'être vu de la plaine mais lui communiquait un caractère en quelque sorte plus monumental (fig. 22), et l'on construisit une petite chambre de chaque côté, pour le feu et pour le prêtre.

L'āte<u>sh</u>gāh de Ḳumm est un petit édifice sāsānide dont on voit les ruines à l'ouest de la ville, sur une avancée de la montagne. Il est situé à 35 mètres au dessus de la rivière, en face de l'immense plaine de Ḳumm et en des conditions de visibilité qui sont évidemment sa raison d'être en ce lieu. L'endroit où il est perché est si exigu, qu'une partie de l'édifice s'est écroulée dans la rivière avec un pan de la falaise argileuse qui le porte. Il n'y avait donc là aucune



FIG. 21. ĀTE<u>SH</u>ḲŪH. L'AVANT-CORPS
CLICHÉ A. G.

possibilité d'y construire un monument important. A dire vrai, il n'y avait même, raisonnablement, pas moyen d'y construire, et les éboulements qui se sont produits l'ont prouvé, mais on voulait en ce point précis un signal visible au loin et l'on y bâtit, au minimum, un autel sous une coupole et le réduit du feu (fig. 72). Rien d'autre, ni pour l'habitation du prêtre, ni même pour le dépôt du combustible. Le bois précieux du foyer devait être empilé dans un coin de la chambre du feu ou du couloir qui y conduit. Quant au prêtre, il avait peut-être une maisonnette auprès de la rivière.



FIG. 22. ĀTESẖḴŪH. L'ĪWĀN
CLICHÉ A. G.

Le plan de cet édifice a été relevé par M. Siroux.[1]) On y remarque que les deux faces de la salle à coupole qui sont tournées vers la montagne sont pleines, percées seulement, l'une de la porte d'entrée du monument et l'autre de celle qui conduit, au moyen d'un couloir en chicane, vers le réduit du feu. Les deux autres faces, tournées vers la plaine, sont largement ouvertes, le point d'appui qui a disparu dans la rivière ayant été un pilier carré ou une colonne. L'autel, la lampe du phare, était, bien entendu, sous la coupole.

Il existe dans l'Alburz, au dessus de S͟hahrestānek et à plus de 3000 mètres d'altitude, un petit édifice du feu qui fut aussi étudié par M. Siroux[2]) et que je mentionne en cette place parce qu'il rappelle curieusement les dispositions du précédent. Il est moins typiquement un signal que celui de Ḳumm, puisque sa composition ne comporte ni autel du feu ni čahār-ṭāḳ, mais sa destination était la même et il possède des dépendances disposées de la même façon sur un couloir à entrée déviée. Comme le dit fort bien M. Siroux, peut-être le feu sacré, soigneusement entretenu dans une des deux cellules, était-il, à la tombée de la nuit, exposé devant ou sur l'édifice, en vue des villages montagnards et des pâtres isolés sur les sommets.

Le čahār-ṭāḳ de Neisar[3]) a été signalé par Houtum-Schindler dans son *Eastern Persian Irak* (p. 117). Il y est dit que, selon le *Ḳummnamè*, "Niasar était aussi appelé Niansar, que c'était une des fondations d'Ardas͟hīr Bābegān et qu'il y avait là un temple du feu". Il ajoute que "des vestiges de ce temple (ou château) sont encore visibles sur une colline située à l'extrémité sud-ouest du village, qu'un riche marchand de Kās͟hān possède une maison d'été sur cette colline et que quelques uns des murs du temple du feu ont été utilisés dans cette construction". Ce qui est inexact, d'abord parce qu'il ne s'agit pas là d'un "fire-temple" et ensuite parce qu'aucune maison ne s'appuie aux murs de l'ancien édifice, comme on peut s'en assurer au moyen des photographies ci-jointes (fig. 23, 103, 104). Houtum-Schindler dit d'ailleurs un peu plus loin (p. 118) qu'il regrette de n'avoir pu explorer convenablement la colline.

Le monument en question a été dessiné et photographié à la fin de l'année 1937 par André P. Hardy, architecte de la mission archéologique du Musée

1. Voir plus loin p. 114 et suivantes.
2. Voir plus loin, p. 123 et suivantes.
3. Ou, comme on dit actuellement, Niasar ou Neiasar.



FIG. 23. LE ČAHĀR-ṬĀḲ DE NEISAR
CLICHÉ A. P. HARDY

du Louvre qui travaillait alors au Tépé Sialk, entre la ville actuelle de Kās͟hān et le jardin de Fīn. Je lui suis très reconnaissant d'avoir bien voulu m'autoriser à publier ici l'étude qu'il en a faite.[1]) Il s'agit là, encore une fois, d'un signal (fig. 23). Il est situé sur un chemin muletier qui conduit de Delīd͟jān à Kās͟hān, en un endroit visible de cette dernière ville, c'est à dire d'au moins une trentaine de kilomètres à vol d'oiseau. Rien d'autre n'y subsiste, sauf, à une centaine de mètres de là, une petite coupole en grande partie ruinée, construite comme la grande et datant du même temps. Elle couvrait une source, marquant ainsi une autre des raisons de l'emplacement de l'ātes͟hgāh. Il est en effet remarquable, et nous en avons déjà pu faire l'observation, que l'eau se trouve généralement, à proximité des monuments du feu. Ardas͟hīr conduisit celle d'une source de la montagne au temple de Gūr au moyen d'un aqueduc de sept à huit kilomètres de longueur. Le čahār-ṭāḳ d'Ātes͟hḳūh se trouve au bord d'un ravin torrentueux. Le petit édifice de Ḳumm est tout proche d'une

1. Voir plus loin, p. 163 et suivantes.

rivière, comme aussi le čahār-ṭāḳ de Djerrè. Nous verrons tout à l'heure que les bâtiments du célèbre temple de Shīz sont disposés autour d'un lac mystérieux et qu'un bassin en pierres appareillées se trouve dans les dépendances de l'āteshgāh de Shāpūr. Il est d'ailleurs possible qu'il ne faille voir en ce voisinage de l'eau, pour lequel les monuments du feu manifestaient un intérêt si marqué, qu'un effet du désir de s'en procurer la commodité et non une exigeance, ou même une préférence, du culte, mais tout de même, comme disait Strabon, "c'est au feu et à l'eau que les Perses offrent leurs sacrifices les plus solennels".[1])

Le dernier čahār-ṭāḳ isolé que je connaisse, pour le moment, appartient à un édifice qui existe de nos jours en entier, intact, le temple du feu de Bākū.-Il est d'ailleurs relativement récent, le feu n'ayant été "apporté de ce côté qu'au XVIIIème siècle, par des Indiens et des Parsis indiens".[2]) Il fut, selon le colonel Stewart, "dedicated to the God Siva, as shown by Siva's iron trident, which was fastened on the roof".[3]) Peu intéressant par son aspect et par sa construction, il l'est davantage par le fait que son parti architectural est encore parfaitement identique à celui du temple du feu dont le type se constitua en Īrān sous le règne des derniers souverains arsacides (fig. 24). Au centre d'une vaste cour, le temenos du temple grécisant, lieu de prière réservé à l'assemblée des fidèles, se trouve en plein air, sous son dais monumental, le lieu des cérémonies publiques du feu. Autour du temenos sont les dépendances, magasins et locaux d'habitation des prêtres, moins luxueusement construites que le čahār-ṭāḳ.[4])

Ainsi donc les temples du feu que nous venons de reconnaître, depuis leur

1. Strabon. XV. III. 14.
2. W. Barthold. Article: Bākū, dans *Encyclopédie de l'Islām.*
3. Cité par W. Jackson dans *From Constantinople to the Home of Omar Khayyam*, p. 55.
4. "The sacred precinct consists of a walled enclosure that forms nearly a parallelogram, following the points of the compass. Its length is about thirty-four yards from north to south, or forty on its longer side; the breadth is about twenty-eight yards from east to west. The central shrine stands nearly in the middle of the court. A square-towered building, approached by a high flight of steps, rises toward the northeast corner. The walls of the precinct are very thick, as they consist of separate cells or cloistered chambers, running all the way around, and entered by arched doors. The whole is solidly built and covered with plaster.

The structure in the middle is a square fabric of brick, stone, and mortar, about twenty-five feet in height, twenty feet in length, and the same in width, with arched entrances on each side facing the points of the compass. These entrances are approached by three steps each on the north and east sides, and by two steps on the south and west sides, where the ground is slightly higher." W. Jackson, *loc. cit.* p. 42.



FIG. 24. BĀKŪ. LE ČAHĀR-ṬĀḲ DU TEMPLE DU FEU
CLICHÉ A. G.

prototype, qui est le temple décrit par Pausanias, jusqu'au temple de Bākū, qui est encore l'édifice décrit par Pausanias, sont bien tels que Perrot et Chipiez les décrivaient déjà sans en connaître d'exemples: "Ce que l'on peut espérer retrouver, c'est les restes de ces sanctuaires où, au centre d'une enceinte qui limitait l'espace consacré, la flamme radieuse et pure, symbole d'Ahura Mazda, brillait sur les autels; c'est les autels eux-mêmes qui, en raison du rôle capital qu'ils jouaient dans le culte, ont dû devenir de véritables monuments, assez hauts pour permettre à la foule d'assister de loin aux cérémonies du culte".[1]) On n'aurait pu mieux dire.

Il y a cependant au type reconnu des temples du feu iraniens des exceptions, les nécessaires exceptions, dont Takht-é Rustam, situé dans le district de Shahriyār, non loin de Ṭeherān, dont aussi le temple du feu de Shīz (Takht-é Sulaimān), dans l'Ādharbaidjān, et celui de Masdjid-é Sulaimān, dans le Khūzistān.

1. *Loc. cit.* p. 641.

Ta<u>kh</u>t-é Rustam et son voisin, Ta<u>kh</u>t-é Kaikā'ūs, ont été récemment étudiés par M. Siroux.[1] Le premier, Ta<u>kh</u>t-é Rustam,[2] se compose essentiellement de deux plateformes situées l'une au premier tiers de la hauteur et l'autre au sommet d'un piton rocheux isolé dans la vaste plaine de <u>Sh</u>ahriyār. Celle du sommet était l'emplacement d'un feu en plein air, sorte de phare visible de Ṭeherān même, soit de plus d'une quarantaine de kilomètres, et de plus loin encore. L'autre, celle du premier tiers, était l'endroit des cérémonies du feu qui, à en déduire des dimensions assez considérables de la terrasse où elles avaient lieu, devaient être publiques. La terrasse, ainsi que l'explique M. Siroux, a été construite par lits bien réglés de pierres liaisonnées au moyen d'un bon mortier de plâtre sāsānide et dont le parement extérieur est encore en partie recouvert d'un enduit de même matière (fig. 57). Le réduit du feu se trouvait tout auprès, dans un petit édifice à coupole qui est, très nettement aussi, une construction sāsānide (fig. 58–60). C'est lui qui fournissait le feu nécessaire aux cérémonies de la terrasse inférieure et alimentait le signal du sommet.

Ta<u>kh</u>t-é Kaikā'ūs[3] se trouve à une dizaine de kilomètres et au N.O. de Ta<u>kh</u>t-é Rustam. Il y avait là aussi un pyrée à l'époque sāsānide, mais dont il ne subsiste aujourd'hui que la plateforme au sommet d'un cône rocheux. En bas, un petit édifice ruiné marque probablement l'emplacement de l'ancien réduit du feu.

Ta<u>kh</u>t-é Sulaimān et Mas<u>dj</u>id-é Sulaimān, entièrement différents de Ta<u>kh</u>t-é Rustam, ont été, l'un et l'autre, construits sur le lieu de miracles, miracle de l'eau et miracle du feu. Le premier est le célèbre temple du feu de Gan<u>dj</u>ak (textes pahlawis), ou de Gazaca (auteurs classiques), de Shīz (géographes arabes), ou encore de Satūrīḳ (Ḥamd Allāh Mustawfī), mais que l'on connaît maintenant sous le nom de Ta<u>kh</u>t-é Sulaimān.[4] Il y a là un lac magique, d'une

1. Voir plus loin, p. 93 et suivantes.

2. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 20 Décembre 1937 (29 A<u>dh</u>ar 1316). Bibliographie: E. Herzfeld. Reisebericht, dans *Z.D.M.G.* 1926. p. 232–3. E. Herzfeld. *Archaeological History of Iran.* p. 88–9. U. Monneret de Villard. The Fire Ṭemples, dans *Bulletin of the American Institute for Iranian Art and Archaeology.* Décembre 1936. p. 175–6.

3. Voir plus loin, p. 105 et suivantes.

4. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 20 Décembre 1937 (29 A<u>dh</u>ar 1316). Bibliographie: Al-Hama<u>dh</u>ānī. *Kitāb al-Buldān.* B.G.A. p. 286.—Al-Ḳazwīnī. *'Adjā'ib al-Ma<u>kh</u>lūḳāt.* Edition Wüstenfeld. II. p. 267 — Ibn <u>Kh</u>ordā<u>dh</u>beh. *B.G.A.* Vol. VI. p. 119. Al-Mas'ūdī. *Murū<u>dj</u>.* T. VI. p. 74 et suiv. Ḥamd Allāh Mustawfī. *Nuzhat al-Ḳulūb.* Edition Gibb Memorial. Traduction G. le Strange. p. 69. — Yāḳūt *Mu'<u>dj</u>am.* T. III. p. 353 et



FIG. 25. VUE AÉRIENNE DE TAKHT-É SULAIMĀN
CLICHÉ ERICH SCHMIDT

profondeur "insondable" et dont le niveau est toujours égal, durant l'été comme en hiver, bien que l'eau s'en échappe continuellement par sept ruisseaux qui font tourner sept moulins.[1]) Auprès de lui fut fondé un sanctuaire du feu qui s'augmenta par la suite de nombreux édifices et s'entoura d'une muraille

suiv. — Barbier de Meynard. *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse.* p. 367. — A. Christensen. *L'Iran sous les Sassanides.* p. 159 et 161. — W. Jackson. *Persia Past and Present.* p. 125—143. — W. Jackson. *Zoroaster.* p. 195 et suiv. — Per Korter. *Travels* . . . T. II. p. 557—561. — Marquart. *Erānšahr.* p. 109. — Th. Nöldeke. *Ṭabarī.* p. 102.—G. Rawlinson. *The five great Monarchies.* T. II. p. 271. — G. Rawlinson. *J.R.G.S.* 1840. p. 65 — J. Ruska. Article: Shīz, dans *Encyclopédie de l'Islām.* — G. le Strange. *The Lands of the Eastern Caliphate.* p. 223—224.

1. "Les murs de cette ville entourent un lac situé au centre et dont on ne connaît pas la profondeur. J'ai voulu m'en assurer par moi-même, je l'ai sondé à une profondeur de plus de 1400 brasses, sans que le plomb s'arrêtât. Le contour de ce lac est d'environ un arpent hashemi. La terre trempée dans ses eaux se pétrifie à l'instant. De ce lac sortent sept cours d'eau qui, après avoir fait tourner chacun un moulin, s'éloignent de l'enceinte des murs". Yāḳūt, dans Barbier de Meynard. *Dictionnaire*, p. 368.

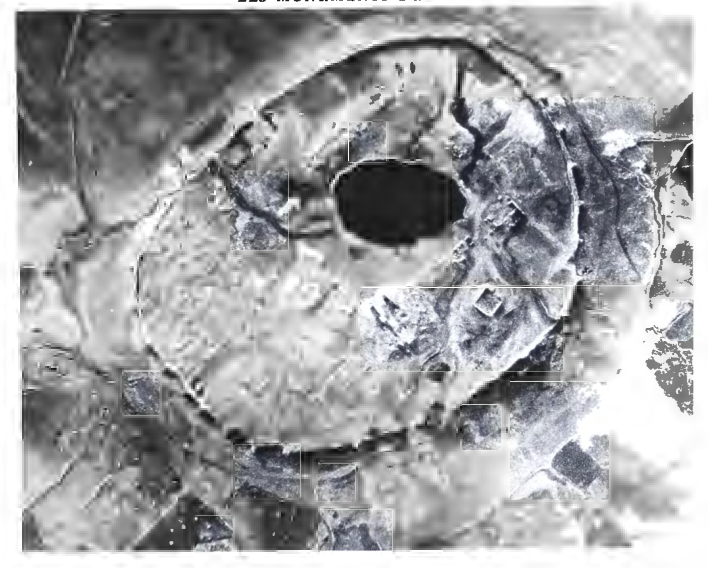


FIG. 26. VUE AÉRIENNE DE TAKHT-É SULAIMĀN
CLICHÉ ERICH SCHMIDT

que montrent parfaitement les excellentes photographies aériennes (fig. 25 et 26) que je dois à l'obligeance d'Erich Schmidt. On connaît, par sa nombreuse littérature, le célèbre "feu des guerriers" ou "feu royal" de Gandjak, Ādhur Gushnāsp.[1]) "Il alimente tous les foyers des Guèbres, de l'Orient à l'Occident".[2]) Selon Ibn Muhalhal, qui écrivait en 331 (943), il brûlait alors depuis 700 ans.[3]) Chaque souverain sāsānide devait, immédiatement après son accession au

1. En Perse "il y avait un feu de maison, c'est à dire dans chaque maison, un feu de clan ou de village (adhuran) et un feu pour chaque canton, que l'on appelait feu de Bahram ... Au dessus de ces feux, et les dépassant de beaucoup dans l'estime de leurs adeptes, étaient les trois feux vénérés tout particulièrement sur le territoire de l'empire", Adhur-Farrbagh, le feu des prêtres, Adhur-Gushnasp, le feu royal, et Adhur-Burzin-Mihr, le feu des agriculteurs. (Cl. Huart. *La Perse antique et la civilisation iranienne*. p. 188.)

2. Barbier de Meynard. Dictionnaire. p. 368.

3. G. le Strange. *Lands* ... p. 224.



FIG. 27. TAKHT-É SULAIMĀN, D'APRÈS UNE ANCIENNE PHOTOGRAPHIE

trône, s'y rendre à pied depuis Ctésiphon.[1]) Bahrām Gūr lui envoya "les pierres précieuses qui ornaient la couronne prise au Khâgân des Turcs, ainsi que l'épouse du potentat vaincu; Khosrau Ier fit preuve d'une libéralité équivalente. Khosrau II, qui avait à lutter contre l'usurpateur Behrâm Tchoubîn, promit à ce même temple des ornements d'or et des dons d'argent" et tint parole.[2]) Etc. . . .

En 628 A.D. l'empereur Heraclius détruisit Shīz, le château et le temple y compris,[3]) puis le château fut reconstruit par Abāḳā Khān, le Mongol, parce qu'il y avait d'excellents pâturages dans son voisinage.[4]) Il en subsistait encore quelque chose il y a peu de temps, comme le montre une vieille photographie reproduite ici (fig. 27), mais aujourd'hui, d'après les vues aériennes, prises récemment, il n'y a plus à sa place qu'un monticule de débris.

1. G. le Strange. *Lands* . . . , p. 224.
2. Cl. Huart. *La Perse antique* . . . p. 188.
3. A. Christensen. *L'Iran sous les Sassanides*. p. 443.
4. Ḥamd Allāh Mustawfi. *Nuzhat al-Ḳulūb*. Edition Gibb Memorial. Traduction G. le Strange. p. 69. Voir aussi G. le Strange. *Lands* . . . p. 224.

Il semble que le premier en date et le principal édifice du lieu ait été celui dont on distingue les ruines immédiatement au dessous du lac, dans la figure 25. C'était un āyadanā semblable à celui de Suse, quant au plan. On en voit parfaitement l'āteshgāh proprement dit et, en avant, comme à Suse mais beaucoup plus importants, les dépendances et les locaux d'habitation des prêtres. A droite du lac (fig. 25), se trouvait l'énorme bâtiment qu'Abāḳā Khān reconstruisit et qui était sans doute, à l'époque sāsānide, un palais destiné au logement des hauts personnages qui visitaient Ādhur-Gushnāsp. Il semble aussi que l'on distingue, sur les photographies aériennes, les ruines de plusieurs petits édifices dont certains pouvaient être, sinon certainement des čahār-ṭāḳṣ, du moins des abris d'autels en plein air. Ils en ont les dimensions ordinaires. On peut donc, en attendant plus ample information, se représenter l'immense temple du feu de Shīz comme une exception au type normal de ce genre d'édifice mais remarquer qu'il n'en diffère cependant que par quelques dispositions spéciales motivées par son origine ancienne, ainsi que par sa grandeur et sa célèbrité mêmes. A l'intérieur d'un espace consacré, clos de murs, les cérémonies du feu avaient lieu en plein air, comme dans les temples ordinaires, mais il s'y trouvait plusieurs autels, au lieu d'un seul, et une seule chambre du feu, qui était un authentique āyadanā, chargée d'alimenter tous les foyers. On y trouvait aussi les dépendances générales de tous ces édifices et un vaste bâtiment à l'usage des hôtes de passage. Quant à son origine même, on peut supposer qu'à l'époque arsacide un āyadanā fut construit auprès d'un lac miraculeux et déjà célèbre, qu'il bénéficia de cette notoriété et vit surgir autour de lui, en proportion du nombre sans cesse croissant de pélerins, des autels de plus en plus nombreux, des dépendances de plus en plus importantes et un grand hotel à voyageurs. N'est-ce pas déjà l'histoire de bien des sanctuaires fameux et, entre autres, celle de Lourdes: la piscine miraculeuse, le sanctuaire voisin et tout l'ensemble des constructions ajoutées, religieuses et hôtelières?

Masdjid-é Sulaimān est situé dans le Khuzistān, au centre des champs de naphte exploités par l'Anglo-Iranian Oil Company. Il se trouve en un endroit où, des gaz s'échappant naturellement du sol, le feu semble brûler miraculeusement. On y construisit, à l'époque arsacide, une terrasse d'environ 120 mètres de largeur et de 150 de profondeur, appuyée d'un côté à la montagne et surélevée de 3 ou 4 mètres au dessus du sol, du côté opposé (fig. 99). "Elle

est construite en blocs de pierre à peine dégrossis, de dimensions très variées, apparemment assemblés sans mortier mais au moyen d'agrafes métalliques".[1]) Un large escalier droit conduit à la partie antérieure de cette terrasse, dont le sol, qui paraît brûlé en plusieurs points, semble indiquer que c'était là que se produisaient les miracles du feu.[2]) En rapport avec eux on voit, sur le côté de la terrasse, le départ d'un petit escalier obstrué qui conduisait vraisemblablement autrefois à une salle inférieure où quelque prêtre réglait, activait ou diminuait, le débit des gaz. Au delà de cette sorte d'esplanade du feu il y a, sur la terrasse, une plateforme surélevée, carrée, d'une trentaine de mètres de côté, et, sur cette plateforme, des vestiges d'une construction également carrée, d'une quinzaine de mètres de côté. Cette construction pouvait être, comme le pense très justement E. Herzfeld, un édifice du feu du type des monuments sāsānides, sans doute un čahār-ṭāḳ abritant un autel.

La terrasse n'était pas entourée de murs, comme étant tout entière, avec son esplanade du feu et son autel, le lieu même des cérémonies du culte, mais il s'y trouvait des tours aux angles avancés et des pavillons de formes variées qui étaient probablement les indispensables dépendances.

Le miracle, repéré et utilisé dès l'époque arsacide, comme je viens de le dire, était, sous les Sāsānides, parfaitement organisé. On imagine, à la nuit tombante, à l'heure sainte, l'impressionnant spectacle de ces feux surgis du sol, frénétiques puis appaisés, bondissant puis s'affaissant, éclairant de leur violent éclat l'autel sous son dais et ses prêtres voilés. Les fidèles étaient massés au bas de la terrasse ou assemblés sur les pentes et les pitons de la montagne voisine. Parfois, en certaines circonstances, il leur était permis d'oser gravir les marches du haut perron et d'interroger les dieux. Les flammes s'élevaient-elles alors, s'immobilisaient-elles ou disparaissaient-elles un instant, chacun de leurs mouvements, chaque oscillation, avaient un sens, une signification cachée que la science des mages savait expliquer.

Certains soirs étaient particulièrement calmes et heureux. Les flammes montaient dans l'air comme les jets d'eau d'un jardin tranquille: "Qu'Ahura Mazda soit loué, lui qui nous protège ainsi que nos familles, nos troupeaux et nos

1. E. Herzfeld. *Archaeologische Mitteilungen aus Iran*. T. I. p. 71.
2. Voir plus loin. p. 157 et suivantes, l'étude de M. Siroux.

champs"! D'autres fois, quand l'orage roulait dans les vallons rocheux, secouant la montagne, et que le feu, bousculé par la tempête, semblait en proie à une fureur surnaturelle, la foule s'abîmait en de longues prières angoissées: "Que la colère du plus grand des dieux épargne cette terre d'Īrān"!

Aujourd'hui les gaz, canalisés, servent à cuisiner la nourriture du personnel de l'A.I.O.C.

Si donc à la suite des temples de Fīrūzābād, Naṭanz, Kāzerūn, Bākū, nous pouvons compter aussi Takht-é Sulaimān et, à la rigueur, Takht-é Rustam et cette espèce de théatre en plein air qu'était Masdjid-é Sulaimān, d'autres édifices sont uniquement, comme l'āyadanā de Suse, des sanctuaires du feu. Entre ces deux catégories de monuments se placent les āteshgāhs de Ḳūh-é Khwādjè et de Shāpūr, dont il paraît assez difficile de dire s'ils sont plutôt des temples ou plutôt des sanctuaires du feu. Tous deux, compris dans les bâtiments de palais, en sont en quelque sorte les chapelles, non publiques assurément mais non plus, sans doute, exclusivement fréquentées par des prêtres. D'autre part leurs plans, avec leurs étroits couloirs d'isolement, semblent être ceux de temples et cependant le feu qui y brûlait ne devait être, normalement, qu'un "feu de maison" dont l'entretien, nous dit Christensen,[1]) était assuré par le maître de la maison en personne.

L'āteshgāh de Shāpūr est un curieux monument, en grande partie souterrain, qui avait déjà attiré l'attention de Flandin et de Coste en 1840 et dont une mission du Musée du Louvre, dirigée par Mrs G. Salles et R. Ghirshman, a

1. "Correspondant aux grades du régime patriarcal des anciens Iraniens, il y avait un feu de maison, un feu de clan ou de village (ādhurān) et un feu pour chaque canton ou province. Ce dernier est appelé le feu de Varhān (Vahrām). Tandis que le feu de maison était entretenu par le mānbadh, le maître de maison, deux prêtres au moins étaient nécessaires pour le service de l'ādhurān, et le feu de Varhān demandait un corps de prêtres plus nombreux sous la direction d'un mobadh". A. Christensen. *L'Iran sous les Sassanides*. p. 157.

"Le feu Bahrâm, proprement le feu de victoire, est le feu dans toute sa pureté et dans toute la puissance attachée à sa pureté, par opposition au feu tombé en déchéance par l'usage domestique et industriel. Dans chaque province, il devait y avoir un feu Bahrâm, qui est pour cela dahyupat, "chef de pays", et le feu commun, après avoir servi à ses usages profanes, remonte à sa pureté en retournant au feu Bahrâm. D'après les Rivâyats, le feu de cuisine qui a servi trois fois devait être porté à un feu dit Adarân ou Adarân châh, "Roi des feux", et dont il y avait un dans chaque ville ou chaque bourg; on y portait les autres feux de la maison tous les sept jours. L'Adarân lui-même était porté tous les ans, ou au moins tous les trois ans, au feu Bahrâm, qui est le résultat de 1001 feux, pris de quinze espèces de feux différents". (Anquetil. II. 531. note 2). — M. Dieulafoy. *L'acropole de Suse*. T. IV. p. 392. note 3.

entrepris le déblaiement en 1935.[1]) Il se compose essentiellement (fig. 28) d'une cour basse, "sorte de fosse dallée", dit Ghirshman, à laquelle on accédait au moyen d'un escalier voûté d'une vingtaine de marches, et de dépendances qui ne sont pas encore entièrement dégagées. La cour, qui n'était aucunement le "réduit sacré", car on ne peut imaginer le réduit sacré du feu en plein air, représente sans doute le lieu des cérémonies publiques, en l'espèce réservées aux habitants du palais. Il s'y trouvait un autel (peut-être celui qui a été retrouvé au niveau du sol, employé dans une construction de l'époque islamique) sur lequel brûlait, aux heures rituelles, le feu que l'on allait chercher et que l'on rapportait ensuite dans son réduit, quelque part le long des couloirs, peut-être dans la chambre encore pleine de terre dont la porte se trouve en A du plan (fig. 28). Ce feu devait être un "feu de maison", mais d'une maison princière, royale, c'est à dire qu'au lieu d'être desservi, selon l'usage commun, par le mānbadh, le maître du lieu, il pouvait l'être par un prêtre attaché au palais, le chapelain de nos anciens châteaux. Il est d'ailleurs possible que ce feu princier ait appartenu à la catégorie plus relevée des "ādhurān", ou feux des clans et des villages, et qu'il ait été, en conséquence, régulièrement desservi par deux prêtres. Les locaux d'habitation de ce ou de ces prêtres ne se trou-

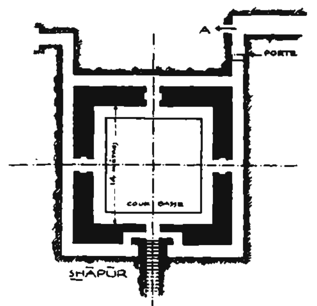


FIG. 28. LE TEMPLE DU FEU DE SHĀPŪR

1. Le site de la ville de Shāpūr a été inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 16 Septembre 1931 (24 Shahriwār 1310). Bibliographie relative au temple du feu: E. Flandin et P. Coste. *Voyage en Perse*. Perse ancienne. p. 49. pl. XLVII. — E. Flandin. *Relation du voyage en Perse*. T. II. p. 280. — G. Perrot et Ch. Chipiez. *Histoire de l'art dans l'antiquité*. T. V. p. 578 et fig. 369—371. — D. Talbot Rice. The City of Shāpūr, dans *Ars islamica*. Vol. II. p. 178. — G. Salles et R. Ghirshman. Chapour. (Rapport préliminaire de la première campagne de fouilles), dans *Revue des Arts asiatiques*. T. X. p. 119—120 et T. XII. p. 14—15.

vaient, bien entendu, pas sous terre mais au dessus du sol, sans doute dans cette partie du plan où l'on a retrouvé un bassin en pierres taillées qui devait servir aux ablutions rituelles. Cérémonies publiques en plein air, réduit du feu dissimulé parmi les dépendances et où ne pénétraient que les prêtres, ce sont bien là les caractéristiques d'un temple.

Si cependant on pensait que le feu d'un palais royal devait être d'une catégorie encore plus distinguée et desservi par un véritable collège de prêtres, que la cour devait être, comme celle de Suse, leur oratoire particulier, qu'eux seuls devaient pouvoir pénétrer dans l'édifice et qu'aux heures de la prière le feu devait être porté par eux de son réduit souterrain aux divers points du palais où devaient avoir lieu les cérémonies publiques, si l'on préférait, en somme, voir en cet édifice une sorte de sanctuaire du feu plutôt qu'un temple, je déclare n'y découvrir aucun inconvénient, ni d'ailleurs, vu le caractère exceptionnel de l'édifice, grand intérêt.

Il en est à peu près de même de l'āteshgāh de Ḳūh-é Khwādjè, dans le Sīstān.[1]) Je pense voir un sanctuaire en ce lieu fermé qui ne se composait, selon E. Herzfeld, que d'une salle à coupole sur quatre piliers et entourée d'un étroit couloir d'isolement, mais si l'on veut y reconnaître une chambre du feu faisant partie d'un ensemble que nous ignorons et qui comprenait un emplacement où les cérémonies du culte avaient lieu en plein air, je n'y trouve également rien à redire. On pourrait cependant objecter à cela que l'édifice de Ḳūh-é Khwādjè nous est donné par Herzfeld comme datant du premier siècle de l'ère chrétienne, qu'à cette époque le temple du feu n'existait pas encore et que la demeure du feu était alors l'āyadanā, c'est à dire le sanctuaire du feu.

Il y a un autre monument, dans lequel on voit généralement un temple et que l'on désigne souvent sous le nom de temple de Bāzè-Hūr[2]) mais que je

1. Le palais de Ḳūh-é Khwādjè a été inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 16 Septembre 1931 (24 Shahriwār 1310). Bibliographie: M. Carré. Une ville morte de la Perse orientale, dans *L'Illustration*. XXVII. 1908. p. 434. — Sir Aurel Stein. Expedition in Central Asia, dans *The Geographical Journal*. XLVII. Mai 1916. p. 362. — Sir Aurel Stein. *Innermost Asia*. II (1928), p. 909—925. pl. 52—54. — C. E. Yate. *Khurasan and Sistan*. p. 85 et suivantes. — E. Herzfeld. Reisebericht, dans *Z.D.M.G.* 1926. p. 270. — E. Herzfeld. *Archaeological History of Iran*. p. 58—74 et 89.

2. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques le 16 Septembre 1931 (24 Shahriwār 1310). Bibliographie: E. Herzfeld. Reisebericht, dans *Z.D.M.G.* 1926. p. 275—6. — E. Herzfeld. *Archaeological History of Iran*. p. 89. — E. Diez. *Encyclopédie de l'Islām*. Supplément. Article: Ḳubba; p. 141. (Robāṭ Sefīd). — Ugo Monneret de Villard. Fire Temples, dans *Bulletin of the American Institute for Persian Art and Archaeology*. Vol. V. no. 4. p. 136.

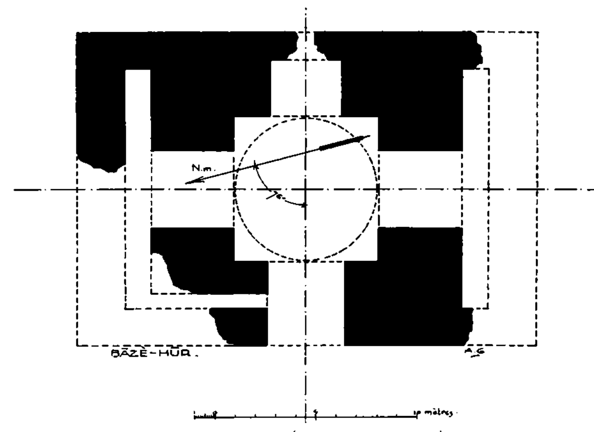


FIG. 29. PLAN DE L'ÉDIFICE DE BĀZÈ-HŪR

ne saurais cependant classer parmi les monuments du feu. E. Herzfeld l'a décrit à plusieurs reprises mais n'a pas donné son plan, que voici (fig. 29), avec quelques photographies (fig. 30–32). Ce bâtiment à coupole n'est pas le čahār-ṭāḳ isolé que nous connaissons, largement ouvert et que l'on trouve au centre du temenos des temples du feu normaux. Il n'est, contrairement à ce qu'on a dit, aucunement entouré d'un couloir d'isolement. Sans doute conviendrait-il mieux de le considérer comme une dépendance, sans caractère religieux, des deux constructions qui le dominent et commandent l'entrée de la gorge voisine, Ḳal'è Dukhtar et Ḳal'è Pessar.[1])

C'est un édifice purement sāsānide, sans doute du IIIème siècle de l'ère chrétienne, qui se trouve, en allant de Meshhed à Turbat-é Ḥaidarī, peu après un groupe de maisons que l'on appelle Robāṭ Sefīd, sur une petite hauteur, à gauche et à une centaine de mètres de la route. Son dôme subsiste (fig. 30) mais n'est pas porté, comme à l'ordinaire, sur des trompes d'angles. Les pièces de bois en mauvais état de conservation que l'on voit encore en travers des angles de la salle et l'enduit intérieur qui monte jusqu'à elles montrent assez

1. On l'appelle dans la région "Ashpāz Khānè", la "cuisine" des deux Ḳal'ès d'en haut.



FIG. 30. L'ÉDIFICE DE BĀZÈ-HŪR
CLICHÉ A. G.

qu'il y avait là non des trompes mais des parties plafonnées (fig. 31). Les secteurs de la coupole qui correspondent à ces plafonds sont montés d'une façon toute normale sur le plancher des poutres, comme s'il était une assise solide et durable.

Dans le plan du monument (fig. 29) les parties encore existantes sont indiquées en noir et les parties restituées le sont en pointillés. Ce dessin montre, de part et d'autre de la grande salle, deux sortes de bas-côtés très étroits dont l'un communique avec l'entrée au moyen d'un étroit passage ménagé dans l'épaisseur d'un des quatre piliers.[1]) Ces deux bas-côtés étaient voûtés en demi-berceaux qui s'appuyaient contre le bâtiment central. Il n'y en avait pas d'autres, ni en façade ni à l'arrière du monument, car on n'y découvre aucun arrachement de maçonnerie et l'angle N.E. de l'édifice est parfaitement net. D'autre part, à mi-hauteur des murs latéraux du bâtiment central, et non sur les autres, on voit les trous d'encastrement des pièces de bois qui avaient soutenu un plancher intermédiaire provisoire destiné à permettre l'exécution facile des demi-voûtes. On remarque, à quelques mètres en arrière de l'édifice, les vestiges,

1. D'où une diminution de la surface portante qui a été fatale à cette partie de l'édifice.



FIG. 31. L'ÉDIFICE DE BĀZĖ-HŪR

CLICHÉ A. G.



FIG. 32. L'ÉDIFICE DE BĀZÈ-HŪR
CLICHÉ A. G.

ou plutôt des traces, d'une construction qui était probablement un mur d'enceinte.

J'en ai fini, pour le moment, avec les temples et les soi-disant temples du feu. Quant aux sanctuaires, en plus de celui de Suse, dont j'ai d'abord parlé, et de celui de Ḳūh-é Khwādjè, nous en connaissons deux, qui ont été découverts par E. Herzfeld, l'un dans la vallée de Djerrè, dans le Fārs, l'autre au bas des murs de la terrasse de Persepolis. Il faut d'ailleurs s'entendre au sujet de l'édifice de la vallée de Djerrè. E. Herzfeld le présente, dans son *Archaeological History of Iran*[1]), comme un temple du feu construit par Mihrnarsè, ministre de Bahrām Gūr (fig. 33).[1]) Cependant, pour des raisons exposées plus loin,[2]) il me paraît plutôt avoir été une église, une église sāsānide, āteshgāh à peine modifié que ses constructeurs ou, plus probablement, ses donateurs chrétiens ornèrent, à contre-sens, de quelques formes architecturales occidentales qui leur étaient familières. J'y vois d'ailleurs, en dépit des quelques arrangements de détail qui marquent sa destination chrétienne, un si juste exemple de sanctuaire du feu qu'il me semble possible de l'introduire à ce titre dans cette étude. Le parti général de son plan, très franc et très net, est

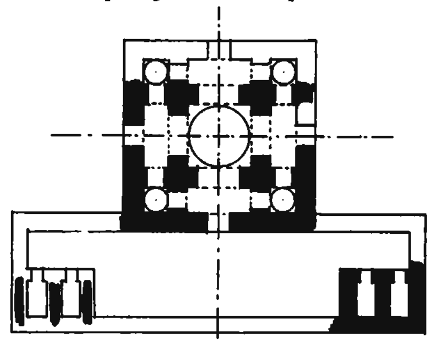


FIG. 33. PLAN D'UN MONUMENT DE LA VALLÉE DE DJERRÉ, D'APRÈS E. HERZFELD
ARCHAEOLOGICAL HISTORY OF IRAN. FIG. 13

1. P. 91—93. fig. 12 et 13.
2. Voir p. 172.

pour ainsi dire identique à celui de l'āyadanā de Suse (Comparer les figures 2 et 33). En haut, bien dégagée et, dans les deux cas, entourée d'un étroit couloir d'isolement, se trouve la demeure du feu, plafonnée à Suse mais, comme il convient, étant donnée la difference des dates de construction des deux édifices, voûtée en coupole sur trompes d'angles à Djerrè. En bas sont les dépendances qui, dans les deux cas également, débordent en largeur sur l'ensemble constitué par la salle principale et le couloir qui l'entoure. Il n'est donc pas besoin d'aller chercher à ce monument, dont l'aspect extérieur est, de plus, à peu près exactement celui du palais bien connu d'Īwān-é Karkha,[1]) une autre origine qu'iranienne. C'est le sanctuaire du feu qui vécut tant que vécut au grand jour la religion zoroastrienne puis disparut quand elle dut se cacher et que le tout, temples et sanctuaires, se réduisit à ces édifices que j'ai décrits à propos de ceux de Yazd et de Ṭeherān.

De l'autre monument, celui de Persepolis, je ne dirai guère que ce qu'en a dit E. Herzfeld lui-même, aucune publication de l'Oriental Institute de Chicago relative à ses travaux en Īrān n'ayant encore paru: "Au pied de la terrasse royale, là où les pierres d'une grande baie, ornées des figures sculptées d'un roi post-achéménide et d'une reine, gisent sur le sol, un important temple du feu a été découvert. On y a trouvé un grand nombre d'inscriptions dédicatoires grecques provenant sans doute d'autels du feu. Dans ces inscriptions apparaissent les plus anciennes identifications de divinités zoroastriennes avec les dieux grecs; l'édifice, en raison du type de l'écriture, du style de la sculpture et de la date de quelques pièces de monnaie trouvées dans les ruines, peut être considéré comme ayant été construit très peu de temps après l'époque d'Alexandre."[2])

Voici un croquis rudimentaire de son plan (fig. 34). Il se compose essentiellement d'une salle à quatre colonnes précédée d'un long vestibule et entourée, des trois autres côtés, de chambres étroites et longues dont l'une, celle de droite, un peu plus large que les autres, était le réduit du feu. On y voit encore, en place, la dalle de pierre qui portait l'āteshdān et, contre le mur, une plinthe de trente

1. M. Dieulafoy. *L'art antique de la Perse.* T. V. fig. 62.

2. E. Herzfeld. Recent discoveries at Persepolis, dans *J.R.A.S.* Janvier 1934. p. 226. — M. I. Rostovtzeff. *Dura and Problem of Parthian Art.* p. 171, en note.

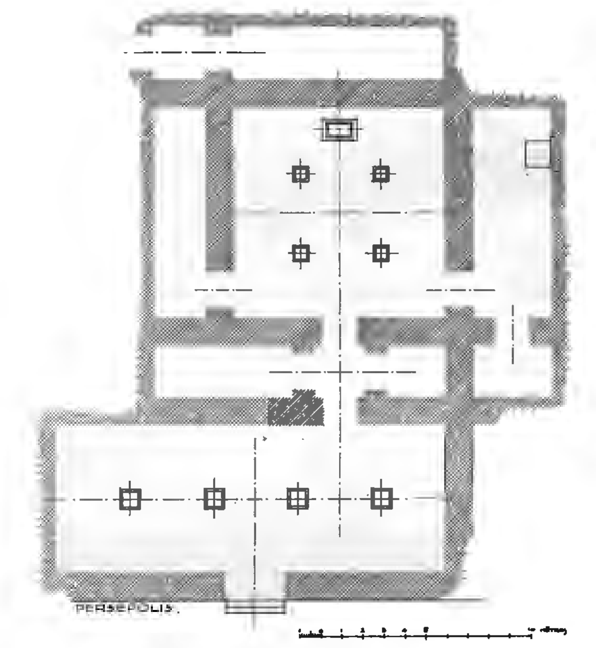


FIG. 34. CROQUIS DU PLAN DU TEMPLE DU FEU DE PERSEPOLIS

centimètres de hauteur. On voit aussi, dans la salle aux quatre colonnes, la partie basse de l'autel des cérémonies.

Peut-être aurait-il convenu de placer aussi le célèbre āteshgāh d'Iṣfahān[1]) parmi les sanctuaires du feu, mais nous en savons vraiment si peu de chose que je n'ai pu m'y résoudre. Sur la colline en forme de cône et curieusement isolée dans la plaine que représente la figure 35, il ne reste en effet qu'un ensemble de murs de soutènement construits en larges briques de terre crue

1. W. Jackson. *Persia Past and Present.* p. 252 et suivantes. — J. Morier. *Second voyage en Perse.* Traduction française. 1818. T. I. p. 301.

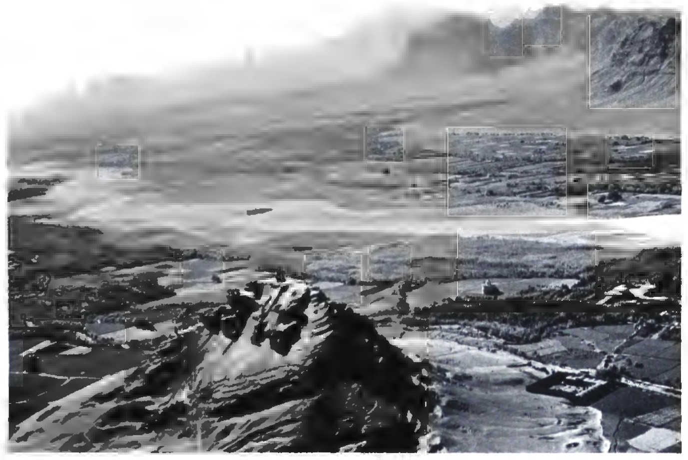


FIG. 35. VUE AÉRIENNE DE L'ĀTESHGĀH D'IṢFAHĀN
CLICHÉ ERICH SCHMIDT

disposées sur des lits de roseaux et que surmonte un petit édicule dont les arcs brisés sont bien musulmans (fig. 36)[1].

Qu'on me permette maintenant de revenir un peu en arrière et, avant que de franchir l'époque de l'invasion arabe, de dire quelques mots des autels du feu en plein air et des estrades à degrés dont je n'ai su jusqu'ici où parler. Ceux que je connais, les deux autels jumelés de Naḳsh-é Rustam, les deux estrades à degrés de Pasargade, l'autel d'Āteshkadè et l'estrade de Harsīn, n'ont sans doute pas appartenu à des temples ni, à plus forte raison, à des sanctuaires du feu, mais il n'est pas nécessaire d'en conclure qu'il en a toujours été ainsi de cette sorte de petits monuments et que les autels des temples furent toujours abrités sous des constructions du genre čahar-ṭāḳ, ou autres. On peut, au

1. Hors catégories, temple du feu d'occasion, l'édifice de Ṣṭakhr dont parle Mas'ūdī dans son *Murudj* (T. IV. p. 76—77) et que rappelle A. Christensen (*L'Iran sous les Sassanides*. p. 155). Il se trouvait à une parasange environ de la ville de Ṣṭakhr. On y voyait "des piliers formés de blocs d'une dimension étonnante et surmontés de figures singulières de chevaux et d'autres animaux" qui m'ont bien l'air d'appartenir au Takht-é Djamshīd. "Autour de l'édifice il y a un vaste retranchement et une muraille en blocs massifs, laquelle est couverte de bas-reliefs d'une exécution très habile" qui ressemblent fort à ceux de la salle aux cent colonnes.



FIG. 36. L'ÉDICULE DU HAUT DE L'ATESHGĀH D'IṢFAHĀN
CLICHÉ A. G.

contraire, parfaitement supposer que les temples n'étaient pas tous riches et qu'ils n'ont pas tous pu s'offrir le luxe de čahār-ṭāḳs au dessus de leurs autels. L'avenir décidera de ce qu'il faut en penser, mais ce qui est certain, dés à présent, c'est qu'il y eut de tout temps des autels du feu isolés, je veux dire non enclos dans les limites, entre les murs, d'un temple ou d'un sanctuaire du feu.

Pour les autels jumelés de Naḳsh-é Rustam (fig. 37)[1]) il semble qu'il n'y ait aucun doute possible, puisqu'ils sont, de l'avis général, antérieurs à l'époque

1. Bibliographie: J. Dieulafoy. La Perse, la Chaldée et la Susiane, dans *Le tour du monde*. 2ème semestre. 1886. p. 208. — M. Dieulafoy. *L'art antique de la Perse*. T. III. p. 8—10. pl. V. — E. Flandin et P. Coste. *Voyage en Perse*. Perse ancienne. p. 150 et pl. CLXXX. — E. Flandin. *Relation du voyage en Perse*. T. II. p. 120. — Cl. Huart. *La Perse antique et la civilisation iranienne*. p. 114—115. — Ker Porter. *Travels* . . . T. I. p. 566 et pl. 26. — G. Perrot et Ch. Chipiez. *Histoire de l'art dans l'antiquité*. T. V. La Perse. p. 642.



FIG. 37. LES AUTELS JUMELÉS DE NAḴSH-É RUSTAM
CLICHÉ A. G.

du temple du feu tel que nous l'avons décrit. Sans doute l'abrupte falaise du Ḥusain Ḳūh, à laquelle ils sont accotés, était-elle autrefois, comme la face du Ḳūh-é Parrō, près de Kermānshāh, un "endroit des dieux", Bāgāstanā. Les deux autels et les tombeaux achéménides furent taillés à la pointe du Ḥusain Ḳūh pour la même raison qui poussa Darius I à faire graver sa fameuse inscription sur le rocher de Bīsutūn. Mille ans plus tôt un bas-relief y avait d'ailleurs été déjà sculpté par les Elamites, en témoignage de leur dévotion aux dieux de l'endroit.[1]) Il est donc probable qu'il y avait là, ou près de là, un āyadanā dont dépendaient les deux autels et d'où était apporté le feu des cérémonies, car, ainsi que le dit Christensen, "le feu éternel exigeait des édifices dans lesquels il fût protégé contre les injures du temps".[2])

1. E. Herzfeld. *Archaeological History of Iran.* p. 5. pl. IV.
2. A. Christensen. *L'Iran sous les Sassanides.* p. 155.



FIG. 38. LES AUTELS DU FEU DE PASARGADE
CLICHÉ A. G.

L'autel taillé dans le roc qui se trouve au lieu dit Āte<u>sh</u>kadè, au débouché du Tang-é Karam, au nord de Fasā, dans le Fārs,[1]) est une grande pierre qui se dresse à dix pieds au dessus du sol actuel et autour de laquelle Sir Aurel Stein n'a remarqué aucune trace d'ancienne construction.[2]) Sans doute pouvons-nous supposer qu'il s'agit encore là d'une sorte de phare. La chambre du feu aurait pu se trouver parmi les bâtiments dépendant de la fortification qui, un peu en arrière, barrait le tang pour protéger Fasā contre des attaques venant de Nīrīz. On peut penser aussi qu'à l'entrée de cet étroit ravin, seule voie d'accès du nord à la plaine de Fasā et qui a toujours joui d'une réputation d'insécurité bien établie,[3]) des voyageurs ont élevé cet autel en souvenir d'une

1. Bibliographie: Sir William Ouseley. *Travels in the East.* T. II. p. 80 et suivantes. — Sir Aurel Stein. *An archaeological tour in the Ancient Persis.* p. 175—178. pl. XVI.

2. "Of structural remains near this monument of Zoroastrian worship no trace could be seen." *Ancient Persis.* p. 178.

3. "... until quite recently a favourite place of banditry"; *Ancient Persis* p. 175.



FIG. 39. HARSIN. LE BAS RELIEF INACHEVÉ
CLICHÉ A. G.

belle peur, en guise de remerciement ou pour se ménager la faveur et la protection des dieux. Cette hypothèse, qui explique en tous pays l'origine de nombreux monuments votifs, n'est pas du tout à rejeter.

Les estrades à degrés de Pasargade, socles d'autels du feu voisins l'un de l'autre (fig. 38),[1]) dépendaient sans doute d'un āyadanā construit sur la colline voisine, où l'on voit encore des restes de constructions. Mais pourquoi deux

1. Bibliographie: E. Flandin et P. Coste. *Voyage en Perse.* Perse ancienne. p. 163. pl. CCIII. — E. Flandin. *Relation du voyage en Perse.* T. II. p. 393—394. — Cl. Huart. *La Perse antique et la civilisation iranienne.* p. 115 — G. Perrot et Ch. Chipiez. *Histoire de l'art dans l'antiquité.* T. V. La Perse. p. 644—645. — E. Herzfeld. *Archaeologische Mitteilungen aus Iran.* T. I. p. 8—10. pl. 1.



FIG. 40. HARSIN. LE BAS-RELIEF INACHEVÉ
CLICHÉ A. G.

estrades? "Ces deux atech-gâh, dit Flandin, placés à côté l'un de l'autre et en quelque sorte jumeaux, comme ceux de Nakch-i-Roustâm, sont le second exemple que nous en avons rencontré. Cette observation me paraît conduire à cette pensée: que les adorations ou les sacrifices des Perses ignicoles avaient lieu simultanément et également en l'honneur de deux divinités. Ne faudrait-il pas en conclure que les Guèbres, considérant que le genre humain est placé entre le bien et le mal, trouvaient utile d'adresser des prières au génie de l'un, représenté par Ormuzd, comme au génie de l'autre, figuré par Ahriman?"[1]) C'est ingénieux, mais peu probable, car l'Īrān n'est jamais allé jusqu'à cette dernière conséquence du dualisme. "La pure lumière, symbole du bien, ne pouvait briller en l'honneur du dieu des ténèbres". Pour moi, je pense que l'expli-

1. *Loc. cit.* p. 393—4.



FIG. 41. HARSĪN. BASSIN TAILLÉ DANS LE ROC, AU PIED DU BAS-RELIEF INACHEVÉ

CLICHÉ A. G.

cation cherchée se trouve peut-être en cette phrase de Strabon que j'ai déjà citée: "C'est au feu et à l'eau que les Perses offrent leurs sacrifices les plus solennels".

Harsīn, petite ville du Lūristān, sur la nouvelle route de Kermān͟shāh à K͟horramābād, pourrait bien être cet autre S͟hāpūr K͟hwās͟ht qui fut longtemps cherché autour de Kermān͟shāh. Située, comme Ṭāḳ-é Bostān et Bīsutūn, auprès de sources particulièrement abondantes qui sortent en bouillonnant du pied de la montagne, elle possède aussi des vestiges antiques, tout un ensemble de monuments sāsānides dont le plus impressionnant est un immense panneau vertical taillé dans le rocher (fig. 39 et 40) et analogue à celui de Bīsutūn. Destiné à porter, lui aussi, un vaste bas-relief ou une longue inscription qui n'a pas été exécutée, sa taille est demeurée inachevée à l'une de ses



FIG. 42. HARSĪN. PORTE MONOLITHE
CLICHÉ A. G.

extrémités. Au bas court un ruisseau d'eau claire, dérivé de la source principale et qui alimente un bassin circulaire creusé dans le roc (fig. 41). La longueur du panneau est d'à peu près 46 mètres. Sa hauteur est variable mais mesure en moyenne de 8 à 9 mètres.

En avant de cet ensemble on voit une porte en arc monolithe (fig. 42 et 43), renversée sur le sol et brisée. Un peu plus loin, à une cinquantaine de mètres de là, se trouve un énorme bloc de pierre mouluré qui a probablement fait partie d'un encadrement de porte ou de fenêtre. Plus loin encore, dans un cimetière et employés dans la construction des maisons de la petite localité de Harsīn, on rencontre d'autres gros blocs de la même pierre, bien taillés et qui appartenaient certainement à l'édifice ou au groupe d'édifices dont la



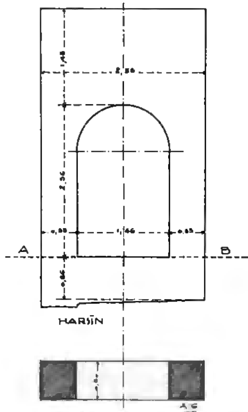


FIG. 43. HARSĪN. PORTE MONOLITHE

porte monolithe est le dernier reste encore en place. Ces constructions se dressaient en avant du panneau inachevé comme se dressait devant les grottes de Ṭāḳ-è Bostān le pavillon à colonnes dont j'ai parlé plus haut.

Dans l'ancien parc de cette installation princière, actuellement plein d'arbres et de broussailles, se trouvait, lorsque j'ai visité Harsīn, une estrade à degrés solitaire que je n'ai pu photographier mais dont je donne ici le dessin (fig. 44). Elle est en pierre, monolithe, assez semblable aux petits monuments analogues de Pasargade mais plus simple qu'eux et plus petite. Elle devait tout juste suffire à l'emplacement d'un autel portatif métallique et de l'officiant. Trois marches, au lieu de huit à Pasargade, à peu près égales et dont la hauteur totale est d'un peu plus d'un mètre, permettent d'accéder à la plateforme supérieure.

Près des sources de Harsīn, un prince sāsānide, peut-être Shāpūr I, construisit donc un palais de plaisance, un de ces "firdaws" dont les Sāsānides semblent avoir été particulièrement amateurs. Il entreprit d'y faire sculpter ou graver l'histoire de l'un des événements de son règne. Un pavillon y était sans doute réservé au logement du feu sacré. Peut-être ce local n'était-il accessible qu'à un public restreint, au souverain et à ses proches, comme cela semble

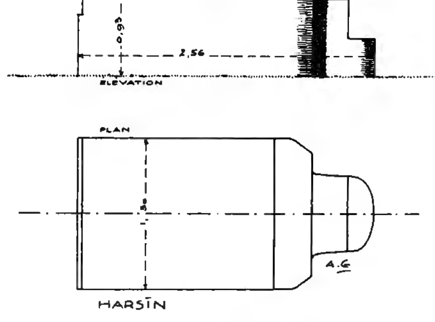


FIG 44. HARSIN. ESTRADE EN PIERRE

avoir été le cas à Shāpūr, ou, proportionné à l'importance d'une installation de plaisance par rapport à celle d'un véritable palais, fut-il, plus simplement et d'ailleurs plus probablement, une chambre du feu desservie et uniquement fréquentée par le chapelain du lieu. Des cérémonies du culte étaient en tout cas célébrées dans le parc, comme l'indique l'estrade à degrés retrouvée, et certainement aussi sous quelque portique du palais, quand le temps l'exigeait. Le feu était alors apporté de sa demeure à l'autel par l'officiant, puis rapporté à son āteshdān après les cérémonies. C'est ce que nous avons reconnu à Shāpūr et à Ḳūh-é Khwādjè, avec cette différence que c'est la demeure du feu qui a été retrouvée dans ces palais tandis qu'à Harsīn c'est l'autel des cérémonies qui subsiste.

Voilà donc connus une trentaine de monuments du feu. Comme on vient de le voir, ils ne sont pas tous des temples et peuvent être à peu près sûrement classés en quatre catégories distinctes l'une de l'autre.

1°. LES TEMPLES DU FEU.

Fīrūzābād. Époque sāsānide.
Kāzerūn. Époque sāsānide.
Naṭanz. Époque sāsānide.

Shāpūr. Époque sāsānide.
Ardakān. Époque moderne.
Bākū. Époque moderne.
Sharīfābād. Époque moderne.
Taft. Époque moderne.
Ṭeherān. Époque moderne.
Yazd. Époque moderne.
Le dādgāh indien. Époque moderne.
Exceptions: Takht-é Sulaimān. Sanctuaire du feu arsacide développé en temple du feu à l'époque sāsānide.
Masdjid-é Sulaimān. Époques arsacide et sāsānide.
Takht-é Rustam(?). Époques arsacide et sāsānide.

2°. LES SIGNAUX.

Āteshkadè. Époque sāsānide.
Āteshḳūh. Époque sāsānide.
Le čahār-ṭāḳ de Djerrè. Époque sāsānide.
Le minār de Fīrūzābād. Epoque sāsānide.
Farashbend. Époque sāsānide.
Ḳumm. Époque sāsānide.
Neisar. Époque sāsānide.
Shahrestānek. Époque sāsānide.
Takht-é Rustam. Époque sāsānide.
Takht-é Kaikā'ūs. Époque sāsānide.

3°. LES SANCTUAIRES DU FEU.

Suse. Époque achéménide.
Persepolis. Époque séleucide.
Ḳūh-é Khwādjè. Époque arsacide.
L'āyadanā incorporé au temple du feu de Shīz. Époque arsacide.
Le type d'édifice que reproduit l'église(?) de la vallée de Djerrè. Époque sāsānide.
Iṣfahān(?).

4°. LES AUTELS ET LES ESTRADES A DEGRÉS ISOLÉS.

Naḳsh-é Rustam. Époque achéménide.
Pasargade. Époque achéménide.
Harsīn. Époque sāsānide.

Quelques indications intéressantes, mais qui devront être contrôlées lors de nouvelles découvertes de monuments du feu, semblent ressortir de cette simple liste:

1°. Le sanctuaire du feu apparaît à l'époque achéménide, dure sous les Séleucides, les Arsacides et les Sāsānides, puis disparaît de l'Īrān lorsque l'Īslām y pénètre.

2°. Le temple du feu, mentionné pour la première fois par Pausanias, dura depuis la fin de l'époque arsacide jusqu'à nos jours, mais, à l'époque islamique, dut se modifier en Īrān et n'y parvint jusqu'à nous que sous une forme atrophiée. Nous savons aussi qu'entre temps il contribua grandement à la formation de la mosquée iranienne.[1])

3°. Les édifices que j'ai appelés "signaux" sont tous et uniquement sāsānides.

4°. Les autels et les estrades à degrés isolés sont les instruments au moyen desquels les sanctuaires du feu purent, à une époque où les temples du feu n'existaient pas encore, atteindre une clientèle plus étendue que celle des prêtres.

On a pu observer aussi, au cours de cette étude, qu'à l'époque sāsānide l'élément décoratif essentiel des monuments du feu, des sanctuaires aussi bien que des temples, fut le čahār-ṭāḳ, isolé ou en composition. Il ne disparut pas lors de la conquête arabe du pays. Sous sa forme originale, quatre piliers reliés par quatre arcs surmontés d'une coupole sur trompes d'angles, "le seul type monumental qui représente l'architecture religieuse de la Perse" ancienne, "le vrai type national, celui qui est né du rite par excellence et en qui s'est toujours résumé le culte des adorateurs d'Ahura Mazda" continua d'exister. Mais au service d'une nouvelle religion. J'ai déjà dit qu'à côté des mosquées construites, durant les premiers temps de l'Īslām, par les Arabes ou à l'instar des mosquées arabes, l'Īrān ne cessa pas d'édifier, et finit par imposer au VIème

1. A. Godard. Les anciennes mosquées de l'Iran, dans *Athār-é Īrān*. 1936. p. 187—210.

siècle de l'Hégire, des bâtiments de son cru qui étaient précisément l'édifice caractéristique des anciens temples, l'āteshgāh en forme de čahār-ṭāḳ, dans lequel le miḥrāb remplaça l'autel du feu, et la salle de réunion par excellence des palais sāsānides, l'īwān, la longue salle voûtée en berceau continu.

Nous avons reconnu l'āteshgāh dans l'embryon de l'actuel Masdjid-é Djum'a d'Iṣfahān, le kiosque de Niẓām al-Mulk, dont les piliers à colonnes s'accordent si curieusement à ceux du čahār-ṭāḳ d'Āteshkūh, dans les kiosques du Masdjid-é Djum'a et de la madrasa Ḥaidarīyè de Ḳazwīn ainsi que dans ceux des Djāmis de Gulpāygān et d'Ardistān. Nous aurions pu le faire aussi pour d'autres édifices dont l'étude fera l'objet d'autres articles.

Le čahār-ṭāḳ sāsānide fut d'abord toute la mosquée, puis, entré en composition avec d'autres motifs iraniens, les quatre īwāns et la cour de la madrasa seldjukide, par exemple, il demeura l'essentiel de la mosquée iranienne, le sanctuaire même.

Mais il y a des exemples de survivance des formes architecturales anciennes plus étonnants encore, sinon plus probants. Outre l'édifice de Bākū, qui date du XVIIIème siècle mais est un temple du feu, quoique non zoroastrien, voici le Muṣallā de Yazd, qui lui ressemble comme un frère et qui est bien musulman (fig. 45–49). Il se compose, comme le temple de Bākū, comme celui de Fīrūzābād, d'un čahar-ṭāḳ sur son socle, au centre d'une vaste cour bordée de bâtiments dépendant du culte. Mosquée en haut, mosquée en bas. Il n'y a aucun doute. La date de sa construction y est inscrite, 958 H., ainsi que le nom du constructeur. Aucune indication ne permet d'attribuer une origine préislamique au monument si ce n'est, peut-être, la présence du mot ma'bad dans les deux inscriptions du portail principal. Voici la transcription et la traduction de ce qui subsiste de ces textes:

1°. Sur les parties droite et gauche du bandeau horizontal, la partie centrale ayant disparu:

قد تمّت عمارة المعبد المعلى و إعدة المسجد المصلى بميامين سلطنت أعدل
الخواقين .... المعمر عبد .... خدمة بابه العالى المشهور بميرک بيک سربند شاهى
فى سنة ٩٥٨ هجرى كتبه عبد الوهاب بن حكم الله

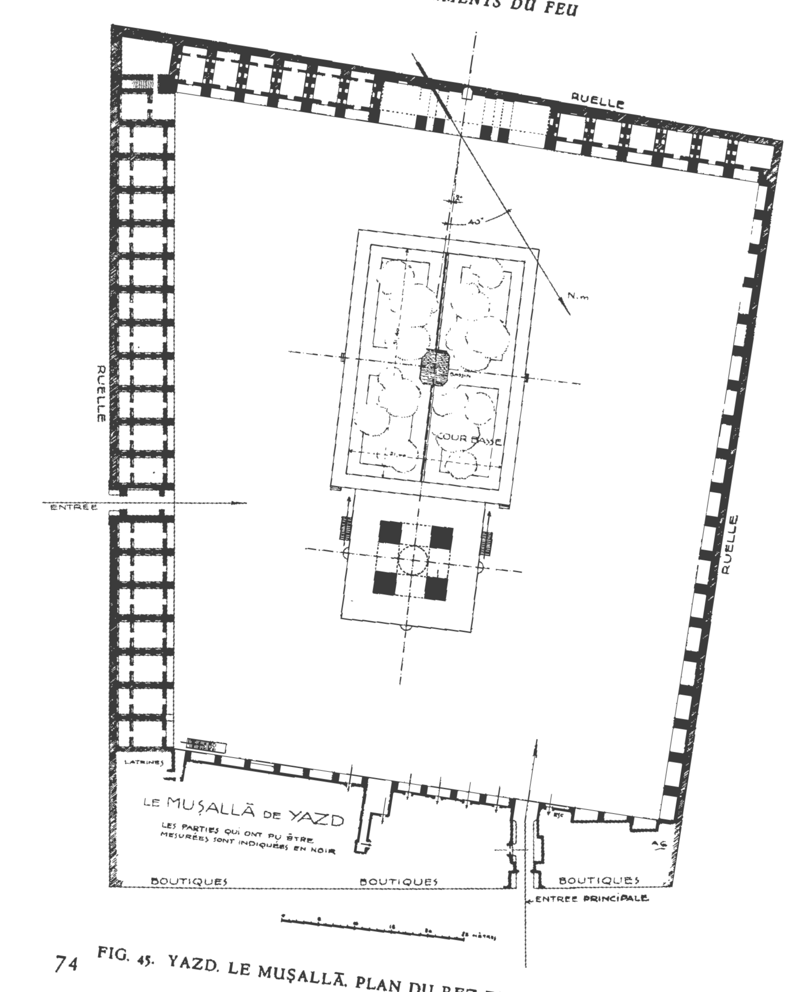


FIG. 45. YAZD. LE MUṢALLĀ. PLAN DU REZ DE CHAUSSÉE

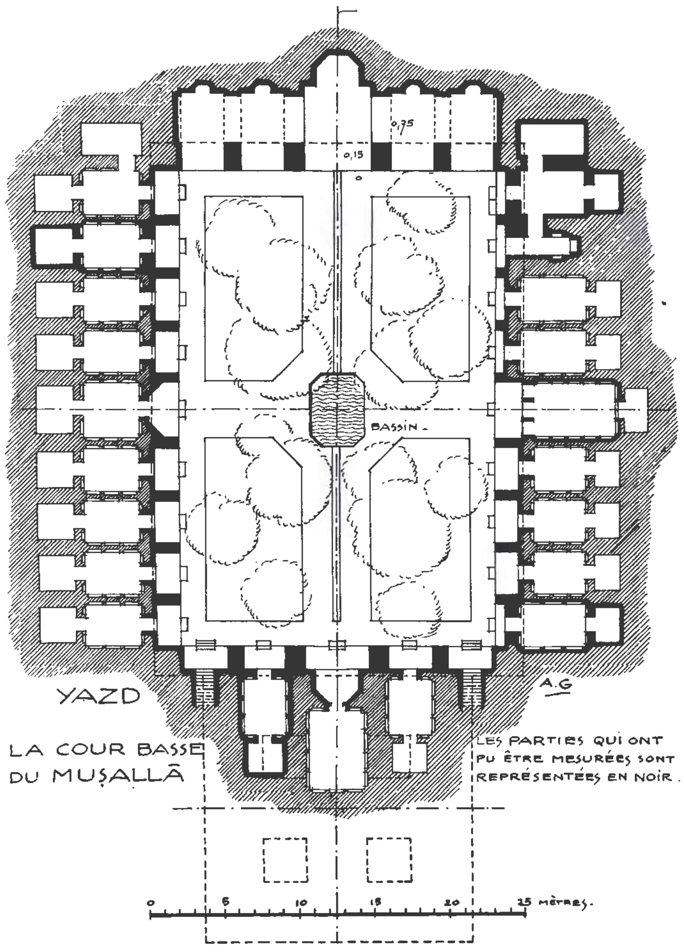


FIG. 46. YAZD. LE MUṢALLĀ. PLAN DE LA COUR BASSE



FIG. 47. YAZD. LE MUṢALLĀ. LE ČAHĀR-ṬĀḲ
CLICHÉ A. G.

"La construction de ce noble temple (ma'bad) et le renouvellement de la mosquée du Muṣallā furent terminés grâce aux bienfaits du Sulṭānat du plus juste des Khāḳāns . . . Le constructeur (Me'mar), l'esclave (de Dieu), est le serviteur de la Porte Haute, connu sous le nom de Mīrak Bīk Sarband Shāhī. Dans l'année 958 de l'Hégire. L'a écrit 'Abd al-Wahhāb, fils de Hakīm Allāh".

2°. A la partie supérieure de la porte en bois, sur un panneau de marbre, en vers persans et datée de l'année 1035 H.:

دو لت عبّاس شاه باد که در عهد او

میکده‌ها شد خراب معبدها شد بناء

همّت اسحق بیک سوی مصلی گذشت

همچو حصار سپهر یافت ثبات و بقاء



FIG. 48. YAZD. LE MUṢALLĀ. LE ČAHĀR-ṬĀḲ
CLICHÉ A. G.

دائرهٔ قبله اش گشته محیط فلک

پایهٔ از منبرش آمده اوج سماء

گوشهٔ ابرو هلال کی بنماید بخلق

قرص مه از خشت او کسب کند گر ضیاء

بود مصلی ز اصل ساختهٔ جدّ او

گشت ز تعمیر وی شادروان نیاء

نسخهٔ تاریخ او خواست خرد از حسن مصلی صفاء

گفت باسحق بیک یافت



FIG. 49. YAZD. LE MUṢALLĀ. LE ČAHĀR-ṬĀḲ
CLICHÉ A. G.

"Que dure le règne de Shāh 'Abbās, sous le gouvernement de qui les tavernes furent détruites et les temples édifiés!

Le zèle d'Isḥāḳ Bīk se tourne vers le Muṣallā qui devint semblable à la citadelle du firmament, solide et durable.

. . . .

Le Muṣallā, qui fut primitivement édifié par son aieul, est devenu, grâce à ses travaux de restauration, le pavillon de la grandeur.

La raison en demanda le chronogramme à Ḥasan. Il dit: Le Muṣallā a trouvé, grâce à Isḥāḳ Bīk, son éclat". (1035 H.).

Le mot "ma'bad", à la vérité, ne signifie pas autre chose que "lieu d'adoration" et ne paraît pas particulièrement déplacé dans un édifice islamique, mais je l'ai rencontré pour la première fois dans le muṣallā de Yazd et il me fut traduit plusieurs fois par "temple", jamais par "mosquée". Peut-être y avait-il là autrefois un temple zoroastrien que l'Īslām s'est approprié et qu'il a reconstruit sur l'ancien plan.[1]) C'est possible, mais il n'en est pas moins curieux de n'avoir à présenter comme exemple existant d'un véritable temple du feu iranien qu'un muṣallā musulman.

Les figures 52 et 53, qui m'ont été communiquées par M. Siroux, représentent un autre témoin de la survivance et de l'utilisation des formes préislamiques à l'époque musulmane. Il s'agit d'un petit édicule imité d'un autel du feu et qui se trouve au centre d'un Ḥusainīyè de Taft, c'est à dire dans un de ces monuments où l'on se réunit chaque année pendant le mois de Muḥarram pour prier et y entendre le récit des malheurs de la famille des Imāms. Il n'est pas seul de son espèce et n'est même pas une rareté. Il y en a un autre sur la grande place de Taft.

D'autre part Sir Aurel Stein raconte que l'autel du feu d'Āteshkadè continua longtemps d'être utilisé comme il l'avait été à l'époque sāsānide par les habitants musulmans de la région: "When the stones placed against the foot of the eastern face for the purpose of giving access to the top were removed, there came to light two small lamps of glazed pottery covered with soot, clear evidence of local worship at the spot having continued to modern times".[2])

1. L'orientation du čahār-ṭāḳ n'est pas plus exactement musulmane que zoroastrienne.
2. *Ancient Persis.* p. 177.'

Aujourd'hui encore les uns et les autres, les authentiques autels du feu et leurs descendants musulmans, couronnés et entourés de flammes, brillent ensemble de tous leurs feux en l'honneur de l'Imām martyr, Ḥusain, fils de 'Alī, et de sa famille.

André Godard

LE TEMPLE ZOROASTRIEN DE SHARĪFĀBĀD[1]

Comme chacun sait, Yazd et ses environs abritent encore quelques communautés zoroastriennes. Celles-ci, qui ont conservé jusqu'à maintenant leurs coutumes et usages, ont comme séjour d'élection une longue et étroite bande de terres arables formée par les dernières pentes de la haute montagne qui s'élève au Sud-Ouest de la ville. En ces endroits, où des eaux vives arrosent des champs fertiles, se groupent les villages zoroastriens, dont les habitants s'adonnent presque exclusivement aux travaux du sol. Chacun de ces villages possède généralement sa "tour du silence" et son sanctuaire. C'est l'un d'eux, Vera Khānè, le temple de Sharīfābād, que nous voulons présenter ici.

La tradition locale situe dans cette petite agglomération plusieurs "āteshgāh", mais seul Vera Khānè reste le temple officiel car à l'emplacement des autres sont construits de petits pavillons utilisés par le culte musulman.

Vera Khānè se compose d'une grande salle couverte en coupole (7,85 m × 7,85 m) et de quatre īwāns dont celui du Nord donne sur le jardin de l'école appartenant à la communauté. On remarque que les angles de la grande salle sont percés d'une niche et d'une porte, sauf l'angle Nord-Ouest qui comprend deux niches. Les deux portes des angles Sud conduisent à d'étroits réduits contournés et obscurs. Quant à l'angle Nord-Est, il donne accès à un vestibule, lieu de transition entre la ruelle publique et le sanctuaire. De ce vestibule on peut aussi entrer dans un local légèrement en contre-bas ou monter à la terrasse qui couvre les īwāns.

On note sur le plan (fig. 50) que ce monument est soigneusement protégé contre toute vue extérieure. Seule l'assistance réunie dans le jardin, non public, peut assister aux cérémonies. Celles-ci se déroulent sur l'autel central, constitué par une dalle octogonale dont les côtés mesurent 0,40 m et qui est supportée par une colonne, également octogonale, dont les faces ont 0,20 m de largeur. L'ensemble s'élève à environ 1,20 m au dessus du sol. La dalle, en-

1. Sharīfābād est un hameau situé à 6,00 km au Sud d'Ardakān, et Ardakān se trouve à 50 km à l'Ouest de Yazd.

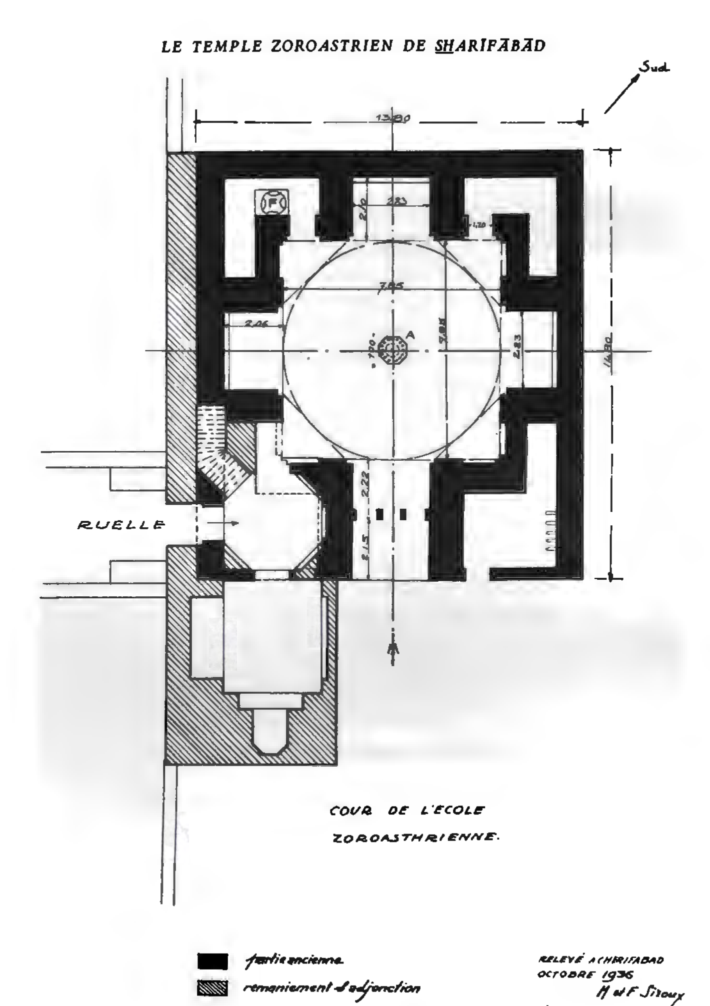


FIG. 50. SHARĪFĀBĀD. PLAN DE VERA KHĀNÈ

gluée d'un mélange d'huile brûlée et de cendres, est creusée en son centre d'une coupelle de 0,20 m de diamètre, entourée de cavités de même forme, mais plus réduites, disposées en couronnes. Devant cet autel on constate la présence d'un dé en pierre dont la face supérieure est évidée. (Récipient pour l'eau lustrale?)

Le feu est soigneusement entretenu dans le réduit voisin. Le dispositif qui l'abrite mérite une description. Sur un cube en maçonnerie d'environ 1,00 m de hauteur est construit un petit dôme en terre, percé latéralement de quatre orifices. L'intérieur, complétement évidé, de ce dôme abrite un amas de cendres sous lequel sommeille le feu sacré qui, ranimé au moment des cérémonies, est alors porté sur l'autel. Le sommet de ce reposoir (ainsi que la coupole de la grande salle) n'est troué d'aucun opercule afin d'obtenir une protection efficace contre toute pollution possible du feu.

Le réduit S.O. comprenait, lors de notre visite, quelques faisceaux de bois rituel, composés de bâtonnets de 0,30 m de longueur liés très soigneusement et, semblait-il, suivant des règles liturgiques. Dans le réduit N.O., outre une certaine quantité de cendres, nous avons noté de petits foyers rudimentaires, formés par des briques sur champ, et une provision de fagots. Ces trois dernières pièces n'ont reçu aucune décoration murale. Par contre les murs et niches de la salle centrale sont revêtus d'images pieuses et d'ornements en perles dont le but est certainement très défini.

La tradition locale assigne à ce temple une date de fondation très reculée et veut même que le feu y ait été conservé de toute antiquité. Or l'étude architecturale du monument montre que la coupole centrale n'est pas antérieure à l'époque safawide. Les pendentifs, notamment, sont édifiés suivant les méthodes particulières à cette époque, ce qui n'empêche aucunement que les piles soient beaucoup plus anciennes, comme nous le croyons. Le vestibule d'entrée est un remaniement. Ce local a été obtenu en aménageant un réduit semblable à celui que nous voyons en symétrie. Cette importante transformation d'un angle pouvant entraîner des troubles funestes pour la stabilité de toute la construction, on y remédia par l'adjonction d'un contre-mur, également nécessité par l'escalier, le long de sa paroi est. L'aménagement de ce vestibule est peut-être safawide mais nous le croyons plus récent. Quant à la pièce voisine, qui est motivée par un grand four, elle est moderne. En

résumé, la fondation initiale du temple doit être fort ancienne mais son état actuel dénote des reconstructions dont la principale est celle de la grande coupole.

L'interêt du monument réside surtout dans son plan et, plus particulièrement, dans la composition des angles. Son ordonnancement est celui d'un "čahar-ṭāḳ", mais dont les arcs ou īwāns ont été obturés pour soustraire les cérémonies du culte aux regards profanes. Pour les angles où sont ménagés les réduits, deux solutions sont également admissibles. C'est une simple idée du constructeur ou une nécessité du programme. Cette dernière explication nous paraît la meilleure. L'usage de conserver le feu dans un local clos était scrupuleusement observé à l'époque sāsānide et l'est encore par les zoroastriens de notre temps. Le temple, très modeste, de Taft (bourg à 36 km au S.O. de Yazd), par exemple, n'est qu'une humble habitation dont une longue pièce est réservée au culte (fig. 51). Les extrémités de cette salle, surélevées d'une marche, forment estrades et sur la bordure de l'une d'elles est posé un vase de cuivre, en forme de cloche renversée, faisant office d'autel et contenant

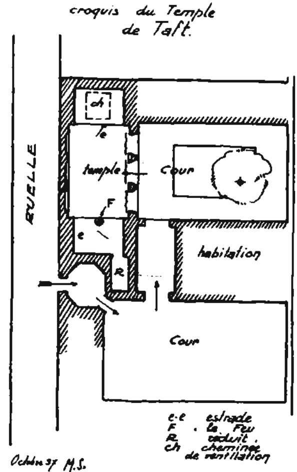


FIG. 51. TAFT. TEMPLE DU FEU

le feu sacré. Au fond de cette même estrade un réduit complètement clos a été pratiqué où l'on entretient le feu et quelques veilleuses à huile. A Sharīfābād comme à Taft les fidèles qui ont assisté à la cérémonie emportent chez eux une parcelle de la flamme ranimée.

Ce qui nous a incité à visiter aux environs de Yazd différents temples modernes était le désir de contrôler certaines remarques faites au cours de relevés de monuments anciens et notamment l'existence de "sacristies" pour l'entretien du feu. Cette hypothèse semble vérifiée, mais ce but de nos investigations a été parfois dépassé et c'est pourquoi nous prenons, dans l'appendice suivant, la liberté de décrire quelques autres monuments de Taft.

APPENDICE

Un des plus agréables sites de la province de Yazd est la vallée de Taft. C'est un immense verger dont les fruits sont à juste titre renommés.[1]) Ce bourg coquet, ombragé, est particulièrement aimé des zoroastriens car certains d'entre eux viennent même de Indes pour y reprendre contact avec le pays natal. Plus que partout ailleurs on peut, en ce nid de verdure, s'imaginer quelle était la vie pieuse des campagnes sāsānides. Sur les pentes arides qui limitent les jardins et non loin de ceux-ci s'élevaient de nombreux oratoires dont deux sont encore fréquentés. Le premier est un petit īwān construit sur une plateforme. Cette pièce étroite est encombrée de force veilleuses, bougies et ornements de perles. L'autre, sur le versant symétrique de la vallée, est une sorte d'échancrure large de 15,00 m environ, pratiquée dans la paroi rocheuse. Fréquenté depuis une époque très reculée, suivant les dires des habitants, ce renfoncement s'achève en une petite grotte en contre-bas. Dans celle-ci les eaux de ruissellement, suintant du rocher, emplissent une vasque naturelle dont, à une époque indéterminée, on a tenté d'amplifier le débit par le forage de drains creusés dans la roche. Source et grotte sont vénérés par les villageois: de nombreuses lampes à huile y brillent dans une demi-obscurité, posées à côté des offrandes. Ces dernières sont surtout composées de pincées de sel, de sucre, de farine, de froment et de pois chiches. Elles sont soigneusement

1. Le mot "taft" signifie en persan "corbeille de fruits".

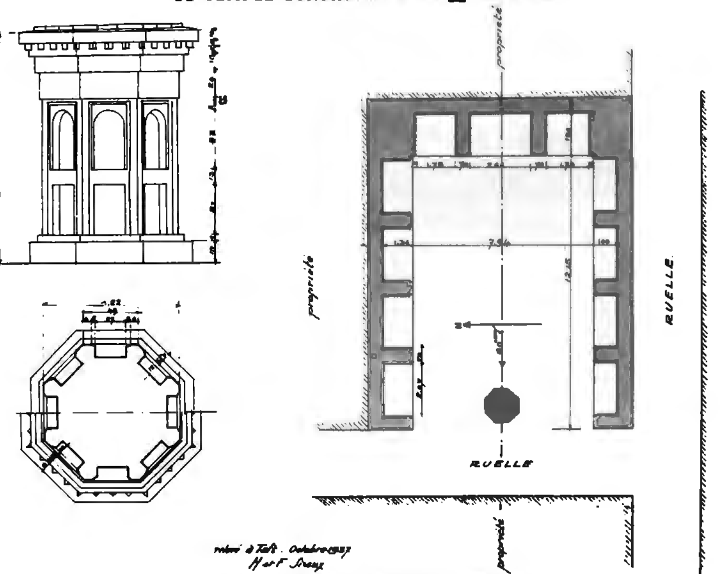


FIG. 52. TAFT. PLAN D'UN ḤUSAINÎYÈ ET DÉTAIL D'UN KALAK

réparties aux quatre angles de briques placées sur un matelas de rameaux verts.[1])

Il est juste de noter qu'un Īmāmzādè est construit à proximité de cette grotte et que le rapprochement entre les pratiques extérieures des deux cultes s'en fait d'autant mieux sentir. Il ne serait donc pas téméraire de croire que parmi les Īmāmzādès jalonnant le pays certains prirent la place de monuments plus anciens. Il y eut adaptation et non rupture de tradition. De cela, dans le même village, nous trouvons deux excellentes confirmations. La première est donnée par une ruine (à mi-chemin entre Yazd et Taft, sur le bord de la piste) que nous datons de la période muzaffaride et où les derviches aimaient à se réunir, bien que cet endroit fût fréquenté par les adeptes de l'autre religion et le soit en-

1. A quelques kilomètres de Taft, dans la montagne, existent d'autres grottes, très étendues, d'accès difficile et que nous n'avons pas eu le loisir de visiter.



FIG. 53. TAFT. KALAK
CLICHÉ M. SIROUX

core. La seconde, plus probante encore, nous est fournie par les Ḥusainīyès.[3]) On a la surprise, à Taft, de trouver en plein centre de ces pieux enclos de réels autels du feu. Nous avons vu quatre de ces édicules, tous presque identiques et que l'on nomme des kalaks (fig. 52 et 53). Hauts de deux mètres environ, ils se composent d'une table supérieure portée par un puissant socle octogonal dont chaque face est creusée d'une niche simple ou divisée en deux sections. Le soir du jour de deuil les fidèles embrasent ces monuments en déposant des tisons dans les coupelles ménagées au milieu du plateau supérieur ainsi que dans les niches et, à cette occasion, extériorisent leur douleur par une ronde sacrée autour de cette torche monumentale.

En fait, si certains tombeaux et Īmāmzādès évoquent parfaitement les čahār-ṭāḳs primitifs, ce qui est peut-être une simple coïncidence car dans un pays de voûtes comme l'Īrān l'idée de construire une coupole sur quatre arcs vient d'elle-même à l'esprit, il est bien plus curieux de constater, comme dans le dernier cas cité, une adaptation aussi indéniable.

Ṭeherān, Février 1938 — Maxime Siroux

3. Les Ḥusainīyès, enceintes théâtrales où l'on commémore, à la fin du Ramaḍān, le meurtre des Alides, existent dans tout l'Īrān mais les plus imposants et les plus vastes se rencontrent dans la province de Yazd.

TAKHT-É RUSTAM ET TAKHT-É KAIKĀ'ŪS

TAKHT-É RUSTAM ET TAKHT-É KAIKĀ'ŪS

La vaste plaine alluviale qui, de Ḳazwīn, s'étend sans interruption jusqu'à Warāmīn, est nettement définie par deux barrières montagneuses. L'une, au nord, la grande chaine de l'Alburz, est le réservoir providentiel qui assure la fertilité de toute la région. L'autre, modeste hérissement rocheux, sépare la plaine des mamelons argileux et stériles qui se prolongent fort loin au Sud. Cette longue bande, dont la largeur moyenne est de 30 km,[1]) copieusement irriguée, a été depuis une haute antiquité très habitée. Nombreuses y sont les agglomérations et apparents les vestiges d'anciens groupements humains. Au nord comme au sud, en lisière des terres arables, couraient les voies de communication. Elles existent encore et c'est en les suivant qu'on a le plus de chance de trouver les traces d'anciens monuments. Fait explicable pour chaque époque d'abord parce que la fréquentation des monuments construits dans les zônes de circulation s'en trouvait facilitée et aussi parce que, dominant la plaine, leur silhouette s'imposait mieux aux populations agricoles.[2])

Takht-é Rustam a déjà été succinctement présenté par Mr le Professeur Herzfeld[3]) mais, l'intérêt de ce site étant de premier ordre, il n'est pas inutile d'en donner une analyse plus détaillée.

Vu de Ṭeherān, l'horizon Sud est borné par la faible chaine que nous avons située plus haut. De ces crêtes molles se détache distinctement un cône très régulier (alt. 1280 m) et distant, à vol d'oiseau, de quelque 50 km de la ville: c'est Takht-é Rustam. Sa forme régulière n'est point démentie si l'on s'approche (fig. 54): on constate seulement que la base, avant de rejoindre le niveau de la plaine (alt. 1080 m), pousse au nord un prolongement en forme de patte

1. Carte des environs de Ṭeherān de A. F. Stahl. Gotha. 1900.

2. Pour la période sāsānide en particulier on relève les noms d'Āteshgird et Āteshgāh au nord, près de Karadj, de Takht-é Rustam et Takht-é Kaikā'ūs au sud, d'Āteshgāh à l'est, près de Khār. Si l'on tient compte de très nombreux lieux-dits, quelquefois signalés par des ruines informes, Ḳal'è Dukhtar et Ḳal'è Gabrī, on doit convenir que les monuments sāsānides ou zoroastriens s'élevaient souvent sur les pourtours de la plaine.

3. *Archaeological History of Iran*. p. 88 et Reisebericht, dans *Z.D.M.G.* 1926. p. 232—3.



FIG. 54. TAKHT-É RUSTAM. VUE GÉNÉRALE

FIG. 55. TAKHT-É RUSTAM. PLAN D'ENSEMBLE

d'oie (alt. 1175 m). Cône et base sont constitués par de forts plissements rocheux recouverts de produits d'altération.[1])

Les aménagements humains sont les suivants: à la base une terrasse et un petit monument, au sommet une double terrasse (fig. 55).

La plateforme, construite exactement à la base du cône proprement dit, domine la plaine de 95,00 m. C'est un plateau de forme trapézoïdale dont les côtés mesurent de 22,00 m à 23,75 m et dont les angles sont orientés suivant les points cardinaux. La face supérieure en est sensiblement horizontale (fig. 56). Cette terrasse est en fait un immense bloc de maçonnerie, entièrement massif et, comme le sol sur lequel il repose présente des déclivités prononcées, les parois latérales s'élèvent à une hauteur appréciable (L'angle nord se trouve à 7,25 m au dessus du sol). Les chercheurs de trésors ayant creusé plusieurs mines, certaines très audacieuses, il est aisé de s'assurer de la parfaite homogénéité des moyens de construction. Ils prouvent que l'on a désiré édifier solidement et pour longtemps.

Le blocage est constitué par couches régulières de 0,80 m de hauteur, comprenant en moyenne 4 assises. Le matériau est formé par des plaques de roches délitées naturellement en moellons à arêtes franches. Le mortier employé est un plâtre très résistant qui semble agglutiné par un liant particulier.[2]) En paroi comme à l'intérieur du massif, la maçonnerie a été exécutée avec le même soin. Il est probable qu'àprès la pose de chaque couche et avant de continuer les travaux on laissait pendant un certain temps la maçonnerie se tasser. Les parois n'étaient pas verticales mais l'égèrement en talus. Elles étaient en outre enduites d'un stuc épais posé par bandes horizontales de 0,80 m de hauteur et de bas en haut, de telle sorte que chaque bande recouvre légèrement celle qui lui est inférieure. Fort heureusement ce revêtement subsiste sur la face N.E. (fig. 57). Le rebord supérieur de la terrasse étant endommagé, on ne peut savoir si une corniche ou un entablement couronnait les parois. On

1. D'après les échantillons rapportés, Mr le Dr Koch, professeur à l'Université de Ṭeherān, a bien voulu nous donner les renseignements suivants. La colline de Takht-é Rustam est formée d'une roche porphyrique dont les fissures et les cavités sont comblées par du jaspe rouge, lequel est traversé de veinules de quartz. On trouve aussi à Takht-é Rustam de la malachite (produit d'altération du cuivre) et des agates de différentes couleurs. La colline de Takht-é Kaikā'ūs est formée d'une roche porphyrique traversée de veines et veinules de jaspe rouge et de quartz.

2. Le gypse a été calciné à proximité immédiate du Takht.

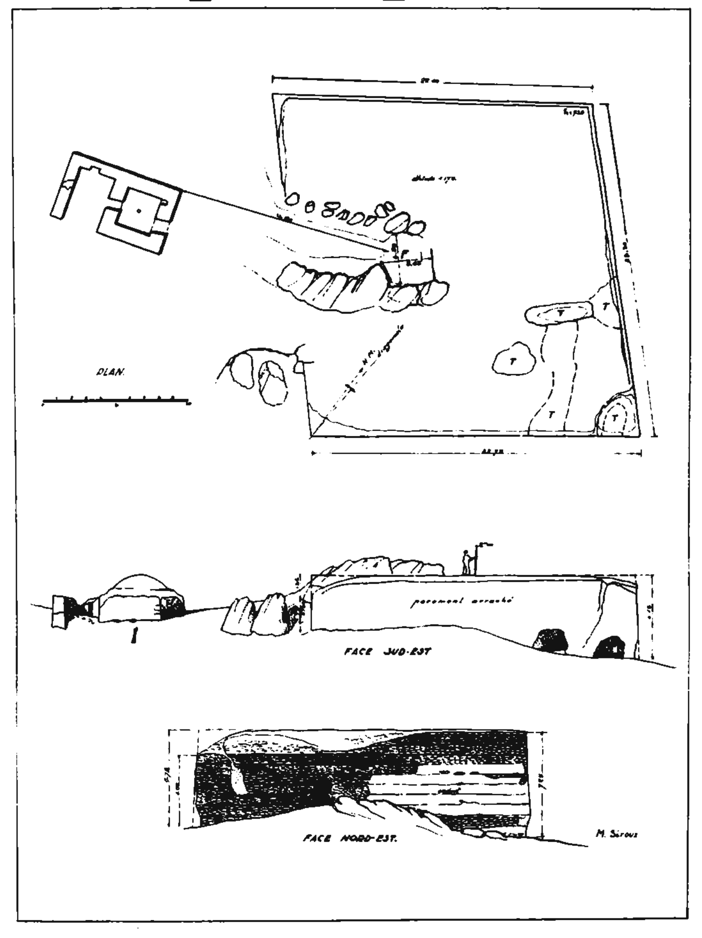


FIG. 56. TAKHT-É RUSTAM. PLAN DE LA PLATEFORME INFÉRIEURE



FIG. 57. TAKHT-É RUSTAM. LE REVÊTEMENT DE LA PAROI N.E. DE LA TERRASSE INFÉRIEURE



FIG. 58. TAKHT-É RUSTAM. LE PETIT MONUMENT VOISIN DE LA TERRASSE INFÉRIEURE
CLICHÉ M. SIROUX

remarque seulement que la dernière assise est formée de moellons plus gros.

La terrasse est hérissée de deux saillies rocheuses (formant crète du promontoir) soigneusement conservées par les constructeurs. L'espace compris entre ces saillies forme un chemin d'accès qui, à son extrémité supérieure, s'évase en un petit cirque limité au N.E. par un muret.

Au droit de cet accès naturel et distant de la terrasse d'une quinzaine de mètres, s'élève, presque intact, un petit monument. Il se compose essentiellement d'une pièce couverte ouvrant sur un espace entouré de deux murs. Les matériaux employés sont les mêmes que pour la terrasse voisine: moellons naturels pris sur place et mortier de plâtre (fig. 56, 58, 59).

La pièce couverte, très basse, car elle ne mesure que 2,38 m au sommet intérieur de la coupole, est percée de deux ouvertures. L'une, porte d'accès, haute de 1,65 m, s'achève par un curieux arc en lance arrondie qui ne rappelle en rien les formes islamiques. Cet arc vient en pénétration dans la couverture. La deuxième baie est une ouverture fort basse, en plein cintre, et dont trois grosses pierres forment les claveaux. Il est peu probable que ce soit une porte (fig. 60). Elle ne se trouve pas dans l'axe du local et, de même que pour la

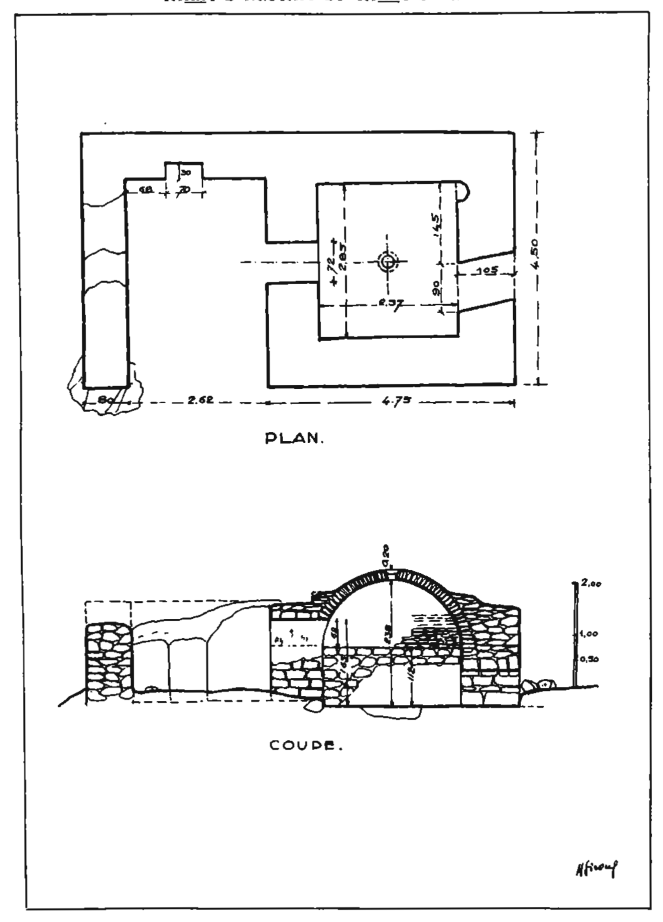


FIG. 59. TAKHT-É RUSTAM. PLAN ET COUPE DU PETIT MONUMENT VOISIN DE LA TERRASSE INFÉRIEURE

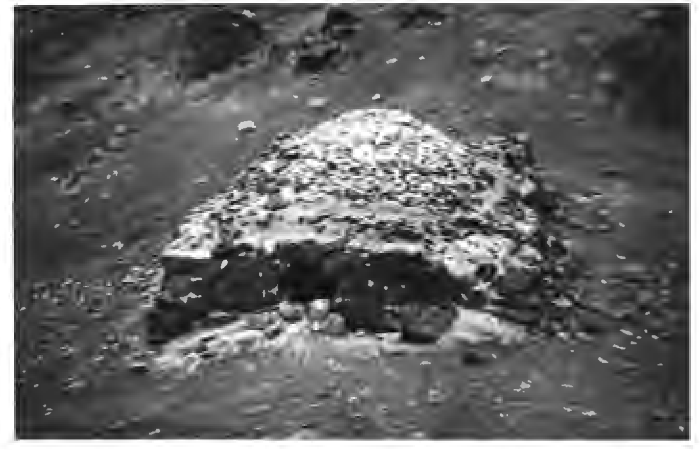


FIG. 60. TAKHT-É RUSTAM. LE PETIT MONUMENT VU DE LA TERRASSE INFÉRIEURE
CLICHÉ M. SIROUX

porte d'entrée, sa direction est biaise. On note enfin une petite cavité dans l'angle nord. Ce peut être une niche ou un arrachement fait par les fouilleurs qui ont creusé quelques trous dans le sol de la pièce.

La couverture, qui repose sur des murs d'environ 1,00 m d'épaisseur, s'apparente à une coupole sphèrique ou à une voûte en arc de cloître sans être ni l'une ni l'autre. En effet la transition entre le plan carré de base et la forme sphèrique se fait insensiblement, sans aucune arête. Les pierres employées sont d'un format beaucoup plus petit que pour les murs et ont été posées comme des briques sur champ. Cette technique a permis une grande légèreté: le sommet de la voûte est percé d'un oculus (diam. 0,20 m) s'évasant vers l'extérieur et en cet endroit l'épaisseur totale de la calotte est de 0,20 m. Les reins de la coupole étaient cependant renforcés (fig. 56 et 60).

La porte d'accès donne sur une aire rectangulaire bordée par deux murs à angles droits et épais de 0,80 m. Leur arase supérieure est plus haute que le départ de la coupole voisine, ce qui laisse supposer que cet endroit n'était pas

voûté mais recevait tout au plus un solivage, peut-être saisonnier. En effet le côté Est n'est pas ruiné. Il n'a jamais existé, car nul arrachement n'est visible dans la maçonnerie et aucun éboulis d'importance ne signale l'existence d'une voûte. C'était donc un simple īwān ou porche destiné à protéger l'entrée de la salle à coupole contre les vents d'Ouest, très violents en ces parages. Signalons enfin que cet īwān comprend une niche (0,70 m) et que son sol était en légère surélévation par rapport à celui de la pièce close. L'ensemble de ce petit édicule était entièrement revêtu d'un enduit dont la sous-couche a été plaquée à la main.

De cet endroit un sentier abrupt et détourné escalade le cône. En maints

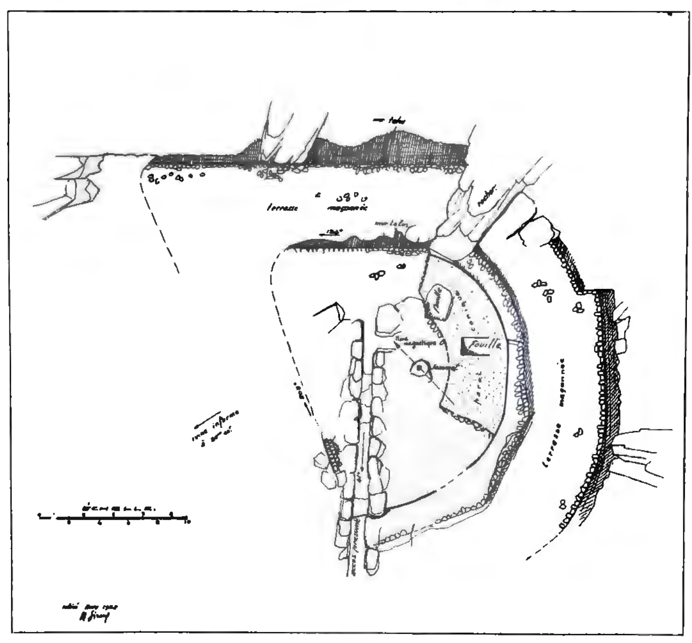


FIG. 61. TAKHT-É RUSTAM. LES PLATEFORMES SUPÉRIEURES

endroits il est taillé dans le roc et a été aménagé. Des restes de murs de soutènement sont nombreux.

Tout le sommet est inclu dans deux terrasses superposées, épousant les contours du rocher et de forme générale triangulaire. La terrasse supérieure sert de base à une sorte de pain de sucre dont il reste heureusement un gros fragment (fig. 61).

La construction de ces divers éléments, quoique moins soignée, est exactement de la même famille que celle de la plateforme analysée plus haut. Les matériaux, bien entendu pris à pied d'œuvre, sont liés à l'aide d'un copieux mortier de plâtre. Cette maçonnerie s'appuie directement sur le rocher, très fissuré, et non sur des blocs (fig. 62). Les parois des terrasses présentent également un fruit très marqué (hauteur = 1,00 m à 6,00 m, suivant les endroits). Quant au bizarre arrangement du sommet, qui a été la raison d'être de l'ensemble, il était, lui aussi, composé d'un blocage puissant, dont la surface a été rendue parfaitement régulière par l'emploi d'un enduit de stuc lissé très épais et le recouvrant entièrement. C'est au Sud que le sentier d'accès atteignait la première paroi et l'on note qu'en cet endroit le rocher forme une arête vive qui gagne le sommet. Cette arête est, sur toute sa longueur, parcourue par une rainure profonde d'un mètre qui forme un escalier naturel par où l'on parvient aux terrasses et au piton final.

Bien que les parois Sud des terrasses soient très abimées à l'Ouest par les pluies et les vents dominants, on en relève des traces suffisantes. Par contre elles sont partout ailleurs en bon état de conservation (fig. 63).

Les dimensions générales de l'ensemble sont 30,00 m × 30,00 m. (Voir le plan).[1])

La plateforme trapézoïdale, l'édicule voisin et les aménagements du sommet sont de même nature et inséparables. L'édicule est une annexe édifiée pour les cérémonies qui se déroulaient soit dans son voisinage, soit au sommet. Ce petit monument permet de dater tout l'ensemble. Par ses caractéristiques, mode de construction, tracé de la voûte et des portes, il appartient à l'époque sāsānide.

1. A trente mètres à l'ouest des terrasses et en contrebas on remarque les ruines informes de deux murs parallèles. Sans doute un abri s'élevait à cette place, adossé au rocher. Les éboulis des murs comprennent une forte proportion de plâtras.



FIG. 62. TAKHT-É RUSTAM. LE SOUBASSEMENT DU PLATEAU SUPÉRIEUR
CLICHÉ FRANKI

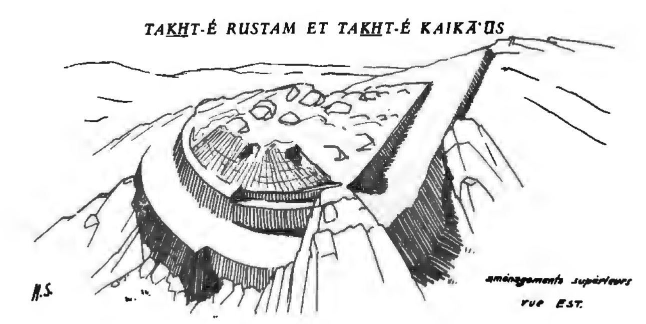


FIG. 63. TAKHT-É RUSTAM. AMÉNAGEMENTS SUPÉRIEURS

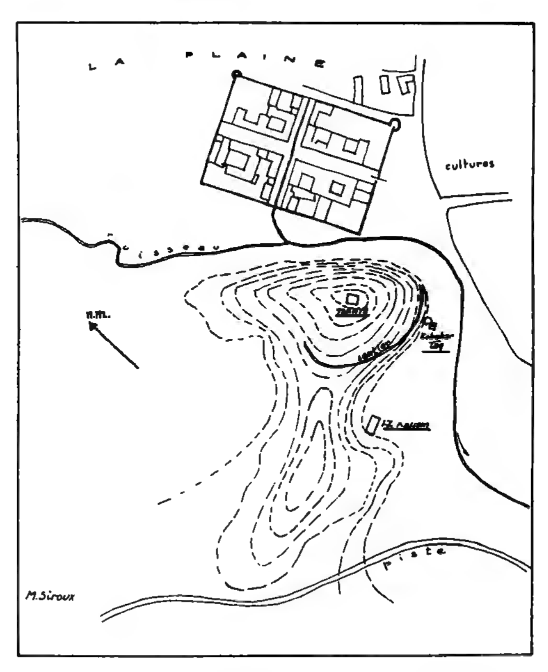


 FIG. 64. TAKHT-É KAIKĀ'ŪS. CROQUIS DE SITUATION



FIG. 65. TAKHT-É KAIKĀ'ŪS. VUE SUD
CLICHÉ M. SIROUX

La destination des constructions de Takht-é Rustam n'est pas douteuse, les payans du village voisin conservant la tradition orale des brasiers maudits qui le soir y brillaient. Et de fait, comme l'état de conservation en est assez bon, les zoroastriens durent le fréquenter pendant plusieurs siècles après la conquête arabe.

Le feu était pendant le jour conservé dans le réduit et le soir raminé à l'extérieur. On l'exposait alors soit sur l'esplanade proche, au milieu du petit cirque rocheux, ou tout au sommet. De ce dernier lieu la vue embrasse une étendue utile de 150 km. Ce merveilleux observatoire est un site idéal pour des cérémonies où n'était peut-être admis que le clergé. Par contre, la grande plateforme inférieure, plus accessible, était assez vaste pour recevoir une assistance relativement considérable (400 personnes environ).

L'aspect général de Takht-é Rustam est celui de nombre d'autres monuments ou hauts-lieux comme la plupart des religions antiques en connurent.

Takht-é Kaikā'ūs se trouve un peu plus à l'Ouest, d'une douzaine de kilomètres. L'endroit, croyons-nous, n'a jamais été décrit. C'est une réplique de Takht-é Rustam, mais moins importante.



FIG. 66. TAKHT-É KAIKĀ'ŪS. ANGLE OUEST
CLICHÉ M. SIROUX

Le site comprend trois monuments, tous placés sur ou au pied d'une colline haute de 100 mètres environ qui s'avance en éperon dans la plaine. Un ruisseau serpente au pied des roches et arrose un curieux village fortifié et ses cultures (fig. 64–66).

Au sommet de la colline, qui s'élève à pic au dessus de la plaine, se trouve une plateforme trapézoïdale dont les côtés mesurent respectivement 10, 11, 8 et 11 mètres. L'accès se fait par un large sentier creusé dans le roc et qui aboutit au Sud de la plateforme. Celle-ci est formée d'un blocage de moellons pris sur place et liés au plâtre. Par endroits le rocher affleure mais au centre il est aplani (fig. 67).

Au pied de la colline se trouve une petite construction appelée le čahār-ṭāḳ par les habitants. Son plan est carré (extérieurement, 4,90 m × 4,90 m) et elle s'ouvre au Nord par une baie de 2,30 m de largeur. Sur les deux autres faces sont ménagées deux meurtrières de 0,18 m et de 0,22 m de largeur (fig. 68–69). Les murs, larges de 0,77 m et hauts de 1,30, m, sont fort bien construits en moellons liés au plâtre. La voûte a totalement disparu, sauf en deux de ses angles. Elle était exactement du type de celle de Takht-é Rustam mais elle

FIG. 67. TAKHT-É KAIKĀ'ŪS. LA PLATEFORME

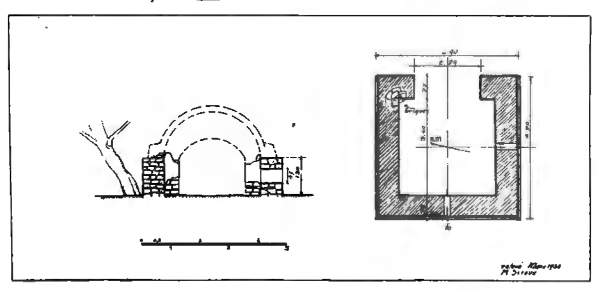


FIG. 68. TAKHT-É KAIKĀ'ŪS. LE ČAHĀR-ṬĀḲ



FIG. 69. TAKHT-É KAIKĀ'ŪS. LE ČAHĀR-ṬĀḲ
CLICHÉ M. SIROUX

était construite en briques et passait insensiblement du plan carré à la forme sphérique. A cet effet les briques des angles ont subi une taille spéciale (fig. 70). La porte devait être couverte par un arc surbaissé en briques entrant à pénétration dans la coupole. L'emplacement de cette porte a été fixé au N.E., de telle façon que les rayons solaires ne pouvaient s'y introduire.

Le mode de construction et le nom de cet édifice le classent dans l'époque sāsānide, mais on doit remarquer que le mot čahār-ṭāḳ ne lui a été attribué que par extension. Ce n'est pas en effet un pavillon ouvert sur ses quatre faces mais c'est cependant un édifice religieux. Le feu y était non pas exposé mais conservé, le lieu réel des cérémonies étant la plateforme. Le sentier qui y menait passait près du čahār-ṭāḳ.

Le troisième monument de l'endroit est un Īmāmzādè musulman dont la dernière restauration, toute récente, a modifié l'aspect. On ne peut discerner



FIG. 70. TAKHT-É KAIKĀ'ŪS. DÉTAIL DE LA CONSTRUCTION DU ČAHĀR-ṬĀḲ
CLICHÉ M. SIROUX

clairement l'époque initiale de sa construction. La présence de cet Īmāmzādè atteste la ferveur traditionnelle dont jouit le site.[1])

En résumé Ta<u>kh</u>t-é Rustam et Ta<u>kh</u>t-é Kaikā'ūs offrent de grandes analogies. Le premier semble le plus ancien et le plus important, sa configuration unique en faisant le signal religieux d'une vaste région. Le second paraît avoir été plus spécialement construit pour répondre aux besoins du culte des hameaux voisins.

Ṭeherān, 18 Février 1938. Maxime Siroux

1. Sans doute Sir Percy Lorraine, qui a presque certainement visité ce site, l'a-t-il ensuite confondu avec Ta<u>kh</u>t-é Rustam. Ceci expliquerait pourquoi Mr le professeur Herzfeld signale en ce dernier lieu la présence d'un Imāmzādè. La ruine la plus proche de Ta<u>kh</u>t-è Rustam est celle de l'Imāmzādè Čehel Du<u>kh</u>terān, situé à 1,5 km environ et à l'est. C'est un monument de l'époque mongole dont il ne subsiste que la base.

LE ḲAL'È DUKHTAR DE ḲUMM

Ce petit monument s'élève à 1500 mètres environ à l'Ouest de la ville, sur une colline qui s'étale entre la route de Sulṭānābād et la rivière. De cette hauteur on domine la plaine très fertile qui entoure la ville et le regard distingue au loin ses principales voies d'accès. Le voyageur averti venant de Ṭeherān, de Kāshān ou d'Iṣfahān n'éprouve aucune difficulté à découvrir les restes de cet édifice (fig. 71).

La colline, qui a supporté des installations fort anciennes, préhistoriques, comme de nombreux tessons en témoignent, est composée d'argile friable et de bancs de gypse, formation fréquente pour toutes les hauteurs voisines. Un tel sol, peu consistant, devait avec le temps causer la ruine du monument, qui

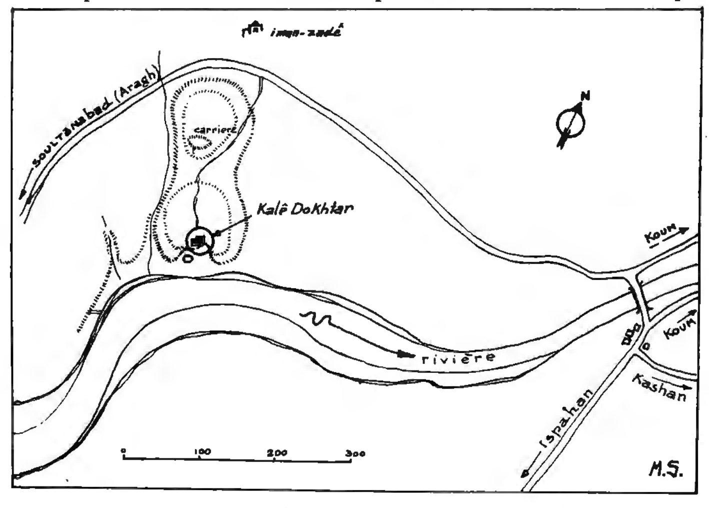


FIG. 71. ḲUMM. ḲAL'È DUKHTAR. CROQUIS DE SITUATION

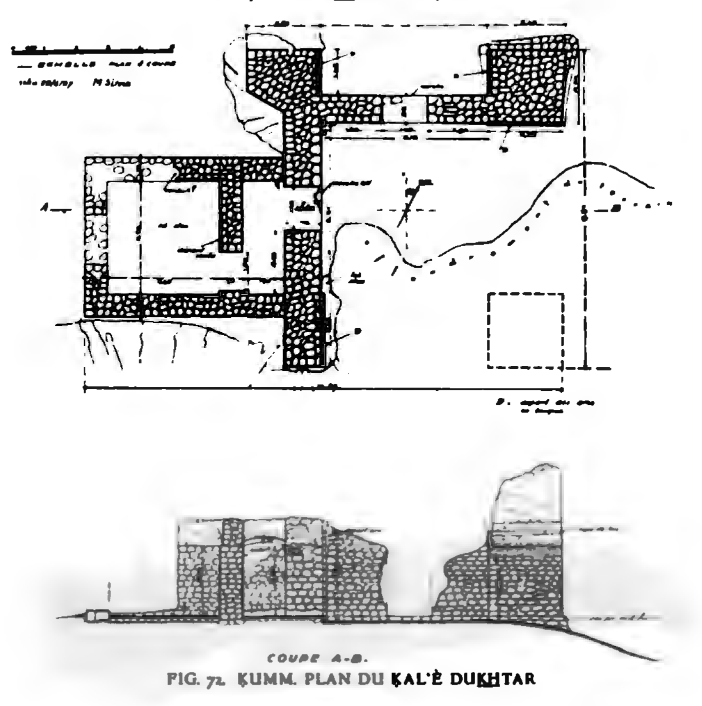


FIG. 72. ḲUMM. PLAN DU ḲAL'È DUKHTAR

comportait une salle ouverte communiquant par un petit couloir avec une pièce close (fig. 72).[1])

La salle ouverte, dont les dimensions entre points d'appui sont de 5,30 m × 5,18 m, prenait vue au Sud-Est et au Nord-Est par deux arcades dégagées. Les deux autres, voilées, sont seulement percées au N.O. par une baie de 1,40 m·

1. Les environs de Ḳumm sont, par suite de la nature du sol, en constante transformation. Par le ruissellement les collines s'amenuisent et la plaine se remblaie. J'ai constaté, lors de la construction du lycée, la présence de tessons vernissés à 4,00 m sous le sol actuel. Ces débris, qui dataient au plus tôt du VIIème siècle de l'Hégire, étaient inclus dans une couche d'argile alluviale récente de 14,00 m d'épaisseur.



FIG. 73. ḲUMM. ḲAL'È DUKHTAR. LE PORCHE
CLICHÉ M. SIROUX

ouvrant sur un porche ménagé entre les deux piles adjacentes (fig. 73), et au S.O. par une porte de 1,35 m qui donne accès au couloir (fig. 74). Les trois piles intactes mesurent 2,30 m × 2,30 m. Celle qui a disparu devait, logiquement, avoir les mêmes dimensions. Les ruines, dans leur état actuel, indiquent encore bien le mode de construction: les piles de la salle principale étaient soit jetées sur l'affleurement des roches de gypse, soit assises sur un empattement à double retrait (N. et E.). Les murs sont fondés de la même façon.

Jusqu'à la hauteur de 2,00 m, piles et murs sont en moellons calcaires dégrossis, posés par assises régulières de 0,20 m et liés au mortier de plâtre. A partir de 2,00 m on remarque un changement dans le mode de construction. Pour deux des piles de la salle ouverte l'appareil de moellon est remplacé par des lits de briques[1]) d'une seule épaisseur (voir croquis), qui montent verticalement jusqu'à 2,80 m, départ des arcs. Cependant le blocage de moellons continue derrière ces briques (garnissage des reins). Dans ce blocage étaient noyés des liens en bois. Les quatre grands arcs étaient de 2,30 m de largeur. Les deux arcs libres, si l'on en juge par leur naissance, furent construits en briques,

1. Dimensions de ces briques: 0,23 m × 0,05 m.



FIG. 74. ḲUMM. ḲAL'È DUKHTAR. LA PORTE D'ACCÈS AU COULOIR

CLICHÉ M. SIROUX

mais les deux autres, qui étaient soutenus par des murs, pouvaient être clavés en pierres. Le blocage des tympans est un opus incertum de petite dimension. Dans la petite pièce voisine la maçonnerie monte régulièrement jusqu'a la hauteur de 2,00 m, où apparait un retrait de 0,10 m au dessus duquel la maçonnerie devient, comme pour les typans, un opus incertum de faible dimension. Le voûtage des portes a disparu mais on remarque à 2,00 m de hauteur, dans l'embrasure de la porte du couloir, quelques rangs de briques, sommier d'un arc ruiné.

Il est à peu près certain que la coupole de la salle ouverte était en brique car il eut été illogique de réserver l'emploi de ce matériau commode à la seule construction de certains arcs. Néanmoins rien ne permet de supposer le tracé des arcs, des trompillons et de coupole.

L'état actuel du monument montre les traces apparentes de deux enduits superposés, l'un, épais de trois centimètres, qui date de la construction primitive et l'autre, léger, qui est relativement récent. Ceci indique qu'il y eut réemploi.[1]) L'existence de ces deux enduits empêche de déterminer le mode de couverture ancien de la petite pièce et du couloir. En effet les murs de ces locaux étant minces, 0,70 m d'épaisseur, la couverture pouvait aussi bien être une terrasse sur rondins en bois qu'une voûte légère prenant appui sur le retrait signalé plus haut mais dont les reins auraient été fortement chargés. Il n'est point impossible que cette petite pièce, voûtée à l'origine, ait été plafonnée lors d'une restauration postérieure car l'enduit, qui est daté, est identique au dessus et au dessous du retrait. Sur les parois du couloir l'enduit primitif épais a été jeté d'une seule venue depuis le sol jusqu'à l'arase actuelle (3,06 m), mais à 2,00 m de hauteur on remarque sur les deux grandes parois les traces d'un bandeau s'achevant à chaque extrémité par deux arcs surbaissés, de 0,30 m de flèche. Bandeaux et arcs ne sont pas une décoration, comme on pourrait le croire à première vue car les empreintes de la main du maçon ont parfois l'apparence de palmettes, mais l'appui d'une voûte légère, sorte de

1. Une inscription fort endommagée, gravée dans la petite pièce, sous le retrait, porte le nom de 'Alī Riḍā et la date de 1121 H. Il est possible qu'on ait réparé l'édifice à cette époque en vue de l'utiliser comme oratoire musulman. Son abandon définitif n'eut lieu que plus tard, lorsque l'effondrement du terrain rendit inutile toute consolidation. C'est sans doute après cet effondrement que l'on bâtit l'Imāmzādè actuel, au pied de la colline.

faux-plafond datant de l'époque du réemploi, comme tendraient à le prouver d'anciens grafitti visibles au dessous du bandeau.

Citons encore quelques particularités du monument. Le mur N.O. de la salle close porte les traces d'un conduit vertical de section ovoïde et la base de la paroi S.O. laisse apparaître deux retours à angles droits, derniers vestiges d'une porte ou d'une niche. Les piédroits arrachés de la porte de la salle ouverte présentent deux évidements oblongs, traces de bois employés comme chainage. Enfin les sols étaient formés d'un stuc épais posé sur un lit de galets et déjà noté au Ḳal'è Dukhtar de Shahristānek.

La technique générale de cette construction est sāsānide mais de basse époque. Quant à sa destination, si l'on en juge de sa situation, elle peut avoir été religieuse ou militaire. Dans ce dernier cas on ne s'expliquerait guère l'utilisation de la salle ouverte, car de gros murs percés de petites baies et un accès plus difficile eussent mieux convenu à la défense. Par contre nous retrouvons là les particularités d'un édifice zoroastrien, grande visibilité pour la salle belvédère qui abritait les cérémonies et réduit obscur pour la conservation du feu



FIG. 75. IMĀMZĀDÈS AU S.E. DE ḲUMM
CLICHÉ M SIROUX



FIG. 76. PETIT MONUMENT PRÈS DE SHIRĀZ
CLICHÉ M. SIROUX

sacré. Le soin avec lequel cette pièce a été isolée est remarquable. Le couloir étant une véritable chicane, les portes ne se trouvent pas sur un même axe et empêchent ainsi la pénétration des rayons solaires. Il se peut que le conduit ovoïde qui se trouve dans la pièce ait servi à canaliser les fumées, car ce n'est certainement pas la trace d'un bois de chainage. Notons enfin la proximité de la rivière, facilitant les ablutions rituelles.

Ce n'était point là, croyons-nous, une simple chapelle mais un petit sanctuaire. L'absence d'annexes s'explique par le voisinage de la ville qui rendait aisé le déplacement des prêtres. Sans doute l'endroit vénéré resta-t-il longtemps intact, car il devait être en assez bon état pour qu'on ait songé, à une époque relativement récente, à le réparer et à l'utiliser à nouveau. Sa ruine définitive fut seulement causée par un accident géologique inévitable dont le renouvellement certain fera disparaître les derniers pans de murs.

APPENDICE

La tradition veut que de nombreux āteshgāhs aient ceinturé la ville de Ḳumm, qui a toujours été un nœud important de communications. Au Sud-Est, sur une haute crête rocheuse, s'élèvent deux modestes Īmāmzādès. L'un d'eux, fort ancien, est une simple salle ronde, cônique extérieurement, dont la légende a fait le tombeau d'un frère du prophète Elie. Ce petit édicule a reçu l'adjonction récente de deux pièces de style ḳadjār. L'autre est un gunbad de l'époque mongole (fig. 75). On accède à ce haut-lieu par un escalier formé de larges dalles d'albâtre.

A Shīrāz on appelle encore āteshgāh un petit monument qui se dresse au nord de la ville, sur une crête proche de la porte du Ḳor'ān (fig. 76). L'ayant visité nous avons constaté que le dôme et la partie supérieure des arcs sont tout au plus de l'époque safawide. Par contre les bases des piles semblent plus anciennes et reposent sur un roc aplani et évidé. Le bassin ainsi constitué occupe toute la surface intérieure du pavillon. Peut-être est-ce une pyrée en plein air qui, par la suite, a supporté une construction islamique. La légende se vérifierait alors et serait encore une preuve de la permanence de l'utilisation des hauts-lieux.

Janvier 1938 — Maxime Siroux

LE ḲAL'È DUKHTAR DE SHAHRESTĀNEK

Ce petit édifice est construit sur une crête schisteuse dominant le col de <u>Sh</u>ahrestānek. Ce col, encore très usité par les caravanes muletières, est le point culminant d'une voie de rocade fort importante qui, joignant directement les vallées de <u>Dj</u>a<u>dj</u>erūd et de Kara<u>dj</u>, permet au voyageur venant du Māzandarān de gagner rapidement la plaine de Warāmīn (fig. 77 et 78). L'emplacement du monument n'a pas été le fait du hasard: de cet endroit on domine quatre vallées et l'on distingue parfaitement les principales cimes de l'Alburz, en particulier celle du Tawčāl.[1])

Son altitude (3120 m) est de 322 mètres supérieure à celle du col, celui-ci s'élevant à 682 mètres au dessus du village de Ahar (7 km à l'Est) et à 802 mètres au dessus de <u>Sh</u>ahrestānek (6 km à l'Ouest).

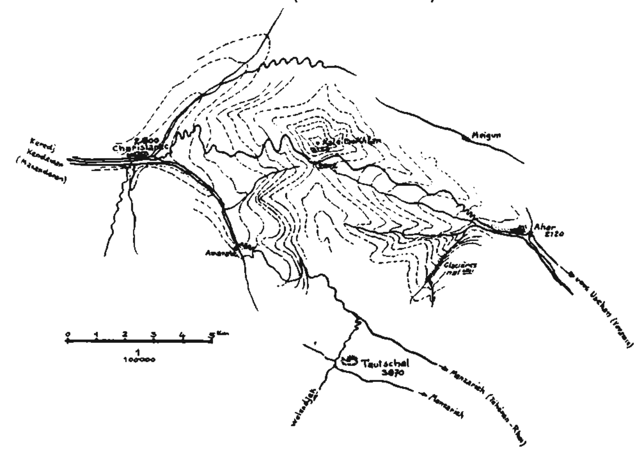


FIG. 77. <u>SH</u>AHRESTĀNEK. CROQUIS DE SITUATION

1. Voir la carte des environs de Ṭeherān de A. F. Stahl.



FIG. 78. SHAHRESTĀNEK. CROQUIS DE SITUATION

Quelques légendes, naturellement, expliquent ces ruines. L'une, assez commune, veut qu'une princesse brouillée avec ses parents se soit retirée avec son frère en cet endroit ingrat pour y édifier ce ḳal'è.[1]) Celui-ci, ajoute-t-on, est de pierre et solidement maçonné au moyen d'un mortier de lait de mouton, ou encore au moyen d'un stuc composé de coton, d'œuf et de chaux. Une autre légende y voit un château élevé par les troupes d'Iskandar (Alexandre). Enfin certains l'appellent Ḳal'è Māder-Dukhtar, le château de la mère-fille. Le site, continuellement balayé par des vents froids et violents, n'est pas accueillant. L'accès en est pénible, voire dangereux, car la seule façon d'y parvenir est de se cramponner depuis le col à des éboulis sans aucune consistance, ce qui n'enlève rien, au contraire, à la majesté du lieu, qui est grande.

L'édifice est fort simple. Il se compose de deux pièces voûtées en berceau ovoïde et donnant sur un couloir percé d'une large baie qui domine le col (fig. 79). Cette baie devait être l'unique moyen d'accès du bâtiment, comme semble en témoigner une échancrure dans le rocher sous-jacent. Les pièces mesurent 3,15 m × 4,60 m, et 2,60 m × 4,60 m, le couloir est large de 2,00 m et le vide de l'ouverture sud de 3,50 m. Les dimensions totales extérieures

1. Cette région de l'Alburz abrite quelques Ḳal'ès Dukhtar qui sont généralement les ruines informes de fortins en pisé, parfois aussi les restes de forts mongols. Quelquefois le nom seul est demeuré, ainsi Ḳūh-é Ḳal'è Dukhtar, chaine rocheuse à quelques kilomètres au nord de Shahrestānek. Le nom de Ḳal'è Dukhtar est une appellation courante qui s'applique aux ruines les plus diverses de l'Īrān.

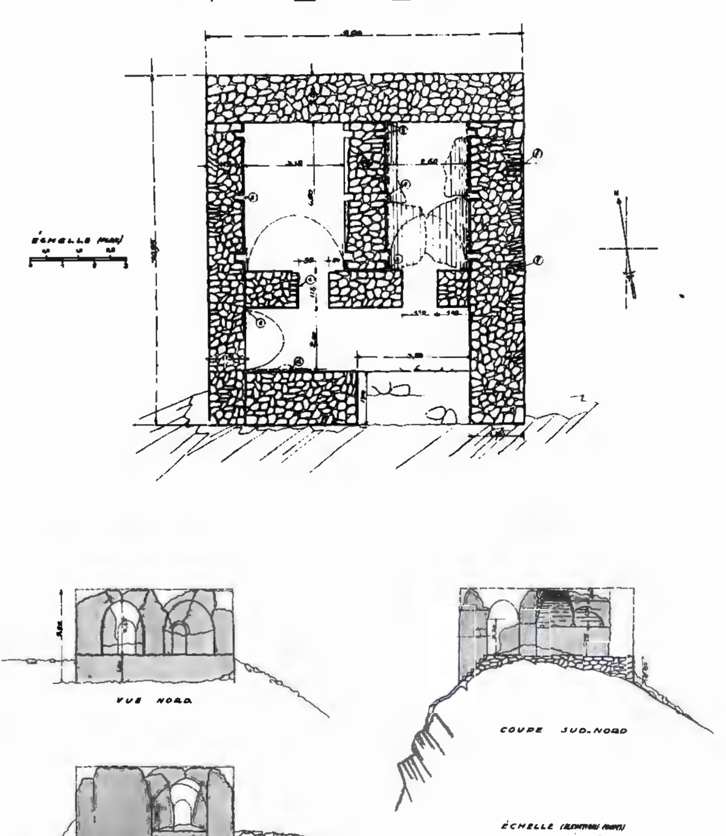


FIG. 79. PLAN DE L'ÉDIFICE DE SHAHRESTĀNEK

sont de 10,95 m × 9,90 m. Le principal intérêt du monument réside dans sa construction heureusement très visible. Les murs et une voûte sont encore intacts. Le processus fut le suivant: d'abord édification d'une terrasse plane rachetant une déclivité prononcée vers le Nord. Cette terrasse, haute de 1,80 m vers le Nord, affleure le rocher au Sud et s'y accroche. Elle est composée d'un blocage très compact fait au mortier de plâtre. Ces mêmes matériaux sont uniquement employés pour les murs et pour les voûtes. Les murs furent construits indépendamment les uns des autres, sans aucune liaison et dans l'ordre suivant: d'abord parois Est, Ouest et mur médian, sur lesquels furent jetées les voûtes des deux pièces, puis murs Nord, Sud et refend du couloir, dont la voûte fut jetée ensuite. De curieuses particularités permettent d'affirmer cet ordre. Le bois fut en effet employé à profusion, soit comme coffrage, soit comme cintrage. Les traces en sont restées: quatre rondins subsistent et les autres ont laissé leurs empreintes. Le mur médian, entre les deux pièces, est un mur coffré jusqu'à la naissance des voûtes. Les traces de planches sont visibles sur les deux faces et le stuc qui a servi à ce "bétonnage" se retourne net sur les petites faces Sud et Nord de ce mur. La paroi Sud et le mur de refend ont donc été édifiés après coup (fig. 80). De même les murs Est et Ouest ont été coffrés au moins intérieurement, comme le montre la figure 81.

Les voûtes ovoïdes, en blocage, ont été jetées sur des cintres en bois très puissants, eux-mêmes supportés par un échafaudage ingénieux. Dans chaque pièce, et dans le couloir, la naissance des voûtes est en saillie de 0,06 m sur le nu des murs et dans les pièces, au niveau et non au dessous de cette naissance, existe sur chaque paroi trois cavités de 0,20 m de diamètre, empreinte exacte des rondins qui, enjambant le vide, avaient supporté les cintres et les planchers provisoires. Ces indications permettent de tenter la reconstitution de tout le système de boisage (fig. 82).

Constatons encore que sur toutes ces planches avait été posé un stuc épais, d'une solidité remarquable (d'où les légendes rapportées plus haut), sur lequel le blocage fut maçonné. La porte de la pièce Ouest laisse voir ses quatre bois de cintrage, qui ont été simplement tranchés au ras de la maçonnerie avant l'exécution de l'enduit intérieur. Du côté de la pièce l'arc de cette voûte était doublé d'une archivolte de 0,20 m de largeur et 0,10 m de profondeur, obtenue par le cintrage et peut-être décorée.



FIG. 80. SHAHRESTĀNEK. VUE N.E.
CLICHÉ M. SIROUX



FIG. 81. SHAHRESTĀNEK. TRACES DE COFFRAGE
CLICHÉ M. SIROUX

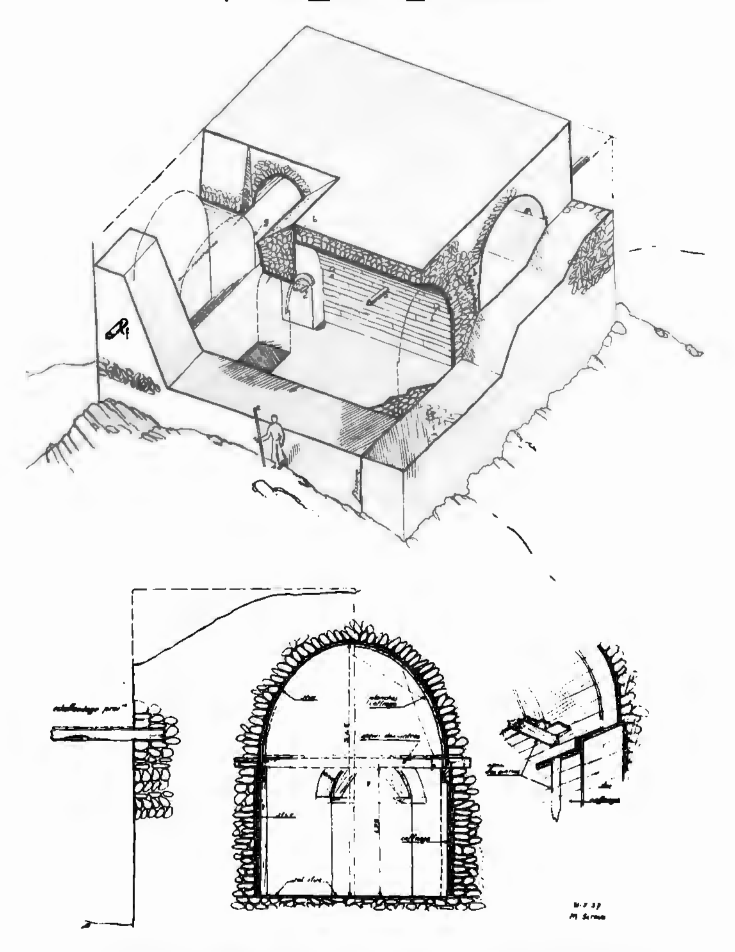


FIG. 81. S͟HAHRESTĀNEK. ESSAI DE RESTITUTION DU BOISAGE

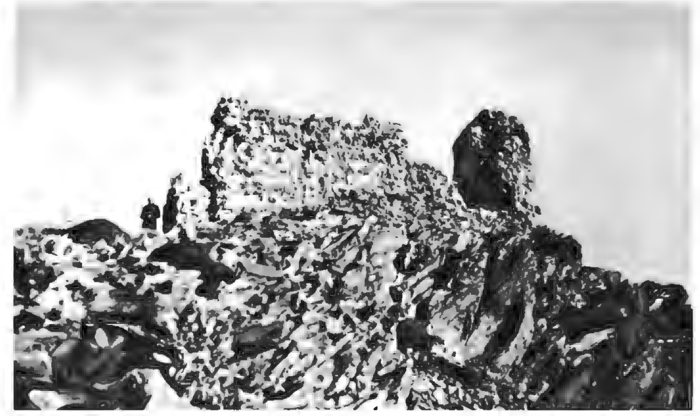


FIG. 83. SHAHRESTĀNEK. FACE OUEST
CLICHÉ M. SIROUX

Dans le couloir, où un départ de voûte est visible, le procédé fut le même. La porte d'accès de ce couloir était coffrée et cintrée, si l'on en juge par les traces.

Le constructeur, en somme, a eu plus confiance en la qualité du mortier qu'en celle des moellons qui, pris sur le sol même, sont des plaques schisteuses peu épaisses et se délitant facilement. Sans doute cette dernière particularité est-elle cause de l'appareil "en arête de poisson" qui est nettement visible dans les murs Est et Ouest. Les blocs sont posés par assises alternativement inclinées (fig. 84).[1])

Le monument était-il décoré? On ne saurait le dire. Cependant un fragment de moulure d'angle, de section carrée, qui se trouve dans le couloir et l'archivolte citée plus haut le laissent supposer. Il est au moins probable qu'intérieurement le monument était correctement enduit d'un plâtrage fin.

Les sols intérieurs, presque intacts, sont formés d'une couche épaisse de stuc (4 à 5 centimètres) posée sur la plateforme de fondation. L'accès se faisait

1. Cet appareil est encore employé de nos jours dans certains villages de montagne.



FIG. 84. SHAHRESTĀNEK. DÉTAIL DE L'APPAREILLAGE
CLICHÉ M. SIROUX

par la grande baie Sud dont le sol, en déclivité de 45 degrés, laisse apparaître quelques dalles, restes d'un emmarchement disparu.

L'ensemble des différentes pièces était couvert en terrasse. Les reins de la voûte subsistante sont en effet comblés jusqu'au niveau supérieur de l'arc. Là aussi le travail des maçons fut facilité par l'emploi d'un plancher provisoire en encorbellement. Les cavités dans lesquelles furent engagés les corbeaux sont au nombre de trois dans la paroi extérieure Est.

Sans doute pendant de longs siècles ce petit monument se dressa-t-il complet, mais l'ingéniosité dont on fit preuve pour l'édifier causa sa ruine. En pourissant les moignons des bois d'échafaudage, trop bien scellés, provoquèrent de dangereuses fissures. L'eau s'y infiltra, la gelée fit son œuvre et quelque séisme dut achever la destruction.

Tel quel ce Ḳal'è Dukhtar évoque l'époque sāsānide, mais sa construction timide et facile, où les moyens mis en œuvre sont disproportionnés au but à atteindre, le situerait à la fin de cette époque.

Quelle en fut la destination? Elle peut avoir été, si l'on considère son emplacement et le vaste panorama embrassé, militaire ou religieuse. Dans le premier cas cet édifice solide, très clos pour assurer une protection contre les tempêtes, n'aurait eu qu'un accès médiocre (une heure d'ascension) depuis le col, mais la défense de celui-ci n'eut demandé qu'une très légère fortification. Tout compte fait cette destination nous semble cependant peu probable. Par contre on pourrait lui assigner le rôle de signal, mais l'explication la plus séduisante serait d'y voir un des nombreux petits sanctuaires zoroastriens qui parsemaient le pays. Peut-être le feu sacré, soigneusement entretenu dans une des deux cellules, préservé de la lumière diurne, était-il, à la tombée du jour, exposé devant ou sur l'édifice d'où son vif éclat était perçu par les villages montagnards et les pâtres isolés sur les sommets.

Maxime Siroux

PETIT MONUMENT SĀSĀNIDE PRÈS DE KĀZERŪN

PETIT MONUMENT SĀSĀNIDE PRÈS DE KĀZERŪN

Parmi les paysages de l'Īrān, l'un des plus grandioses est le panorama qui se déroule du sommet du Kotal-é Pīr-é Zan (Col de la vieille femme). De cet endroit on voit la route inscrire de nombreuses sinuosités le long des pentes boisées et plonger dans la vallée incandescente de Kāzerūn par le Kotal-é Dukhtar (Col de la fille).[1])

Au débouché de ce paysage on laisse à droite une paroi rocheuse ornée d'un naïf relief ḳādjār (sculpté sur l'ordre de Tīmūr Khān) puis on traverse un marais et peu après le regard est attiré par une muraille percée de deux baies qui se dresse à environ 1 km de la route. Son aspect ruiné n'a retenu, croyons-nous, l'attention d'aucun voyageur.[2])

Le plan de l'édifice est d'une simplicité extrême. C'est une salle carrée dont chaque face était percée d'un arc ovoïde. Une coupole sur trompillons et pendentifs l'abritait (fig. 85). Une pile et deux arcs sont ruinés.

Les dimensions extérieures sont de 5,30 m × 5,30 m environ. Les murs sont épais de 1,00 m et l'ouverture des arcs mesure 2,50 m (fig. 86). Les points d'appui sont construits en moellons dégrossis, posés par assises régulières et liés au moyen d'un abondant mortier de plâtre. Cet appareil se continue à l'intérieur de la maçonnerie, ainsi qu'on le constate dans les arrachements Sud et Ouest. Les arcs ovoïdes (hauteur sous clef = 2,40 m environ), dont l'un est intact, étaient appareillés au moyen des mêmes moellons mais qui ne présentent aucune taille spéciale. Ils tiennent simplement par blocage au mortier de plâtre, qui est d'une qualité extraordinaire dans la région de Kāzerūn. Ce mode de construction suppose l'emploi d'un cintre. Quatre trompillons, jetés dans les angles au dessus du niveau supérieur des grands arcs, soutenaient la coupole. Ils sont d'un tracé timide et obtenus par la simple intersection de deux surfaces

1. C'est avant de descendre ce dernier col que l'ancienne voie quittait le tracé actuel pour rejoindre la ville de Shāpūr en suivant une vallée parallèle à celle de Kāzerūn.

2. Le comte de Gobineau dut camper une nuit en ces parages mais il ne mentionne pas cette ruine. *Trois ans en Asie.* Chap. VIII.



FIG. 85. KĀZERŪN. VUE SUD-OUEST DU ČAHĀR-ṬĀḲ
CLICHÉ M. SIROUX

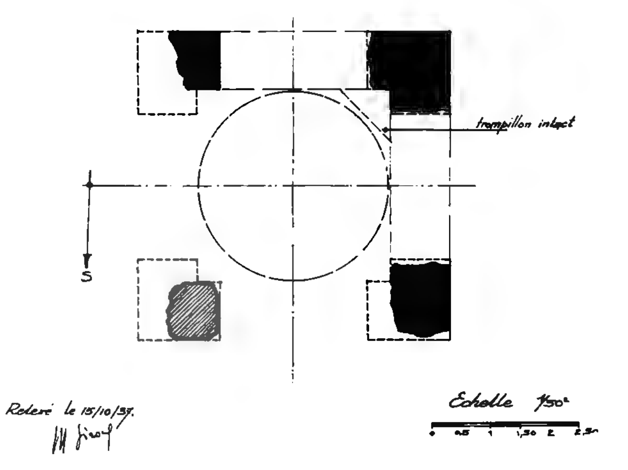


FIG. 86. KĀZERŪN. PLAN DU ČAHĀR-ṬĀḲ



FIG. 87. KĀZERŪN. LE TROMPILLON
CLICHÉ M. SIROUX

cylindriques (fig. 87). De part et d'autre de chaque trompillon deux petits pendentifs en triangle sphérique, peu prononcés, rejoignent le cercle de base de la coupole. On note également que ces pendentifs sont en légère saillie sur l'arc qui limite extérieurement le trompillon.

De la coupole il ne reste rien; elle est totalement ruinée. Nous ne savons donc si elle était en moellons ou en briques. En tout cas elle fut édifiée sans liaison avec l'infrastructure et simplement posée sur elle. On remarque en effet que la maçonnerie s'arrête net au dessus des trompillons, suivant un cercle horizontal bien tranché et sans traces d'arrachement. Ceci indique qu'il y avait à ce niveau un temps d'arrêt et qu'au dessus la coupole s'élevait en surplomb ou en retrait. Le monument était, semble-t-il, enduit et ses parois intérieures lissées.

Par son plan cet édifice est un čahār-ṭāḳ.[1]) De nombreuses constructions du même type existaient en Īrān. C'était probablement une chapelle destinée à abriter un autel du feu et sans doute autrefois entourée d'une agglomération disparue, ou encore élevée dans les cultures. Comme il se dresse au milieu d'un petit cirque formé de basses collines on ne pouvait le voir de très loin et c'est pourquoi nous croyons qu'il était un petit sanctuaire villageois, élevé, comme il l'est encore, sur une plateforme en terre de très faible relief. On ne remarque aux alentours immédiats aucun vestige d'annexes pour la conservation du feu ou le logement des prêtres.

Par son mode de construction et les matériaux mis en œuvre il est de la même époque que le palais de Sarwistān. Ayant visité ces monuments à deux jours d'intervalle nous avons noté l'identité de l'appareillage, la similitude du clavage des arcs, du tracé et des dimensions des trompillons. Peut-être, comme à Sarwistān, la coupole était-elle en briques.

Nous devons convenir qu'à prime abord nous avons cru nous trouver en présence d'un des quatre temples du feu cités par Ṭabarī comme construits par Mihrnarsè et que Mr Herzfeld situe dans la vallée, entre Kāzerūn et Farash-bend, sans donner de précisions.[2]) De ces temples, deux grands et deux petits,

1. Cf. E. Herzfeld. *Archaeological History of Iran* p. 90 et G. Salles et R. Ghirshman. *Revue des Arts asiatiques.* T. X. p. 120.

2. Idem. p. 91.

l'un de ces derniers serait, dit-il, celui de Farashbend, qui offre de grandes analogies avec le monument présenté ici. Inclu ou non parmi ces quatre sanctuaires (nous n'avons pu nous en assurer) il est tout de même de la même famille, de la même époque et daterait du règne de Bahrām V Gūr.[1])

Janvier 1938 — Maxime Siroux

1 A. Christensen *L'Iran sous les Sassanides*. Chap. VI p. 274.

ḲALABĀN

ḲALABĀN[1]

L'une des anciennes routes de l'Īrān joua, depuis la plus haute antiquité jusqu'à ces dernières années, un rôle considerable: c'est celle qui, passant au pied du Demāwend, établit une liaison rapide entre les bords de la mer Caspienne et le haut pays. Descendant du plateau le voyageur côtoie de nombreux précipices, s'engage en de profondes gorges puis, au sortir de l'une d'elles, celle de Band Buridè, voit la vallée s'élargir. Là s'élève encore, bien déchu, le village caravanier de Lār. Peu après et presque en face, sur la rive gauche du fleuve, s'étend le site de Ḳalabān, puis la vallée s'étrangle à nouveau avant d'arroser le village de Baid̲jun.

Sur une pente triangulaire dont le sommet est dirigé vers le Nord, s'étage une série de terrasses. En cet endroit devait se trouver une bourgade fortifiée dont les défenses étaient surtout naturelles. En effet la montagne et le fleuve Lār, qui constituent les deux grands côtés du triangle, ainsi que le torrent qui en est la base durent pendant longtemps assurer la sécurité à ce lieu choisi par les hommes. Tout cet espace, parsemé de tessons variés, n'est pas autre chose que le cône des alluvions déposées par le torrent, affluent du fleuve. Mentionnons encore la présence d'une source chaude et gazeuse qui jaillit à proximité, en aval, à l'entrée du ravin de Baid̲jun (fig. 88–89).

L'endroit ne mériterait pas une attention plus soutenue si l'on n'y remarquait quelques restes curieux. Comme nous le voyons sur le relevé schématique, l'ensemble des terrasses occupe la base du triangle, les terrasses supportent une ancienne route et l'on y trouve le soubassement d'une tour ainsi qu'un bâtiment allongé comprenant une suite de chambres. Il est difficile de dater ces ruines. Elles laissent seulement supposer que les chambres étaient voûtées en berceau. Quant aux murs de soutènement de ces deux terrasses, ils sont en maçonnerie de pierres sèches, opus incertum de blocs énormes entassés les uns sur les autres. Nous avons vu en Īrān deux exemples d'appareil de ce

1. Ḳalabān est aussi appelé Ḳal'è Gabrī par les habitants du pays.

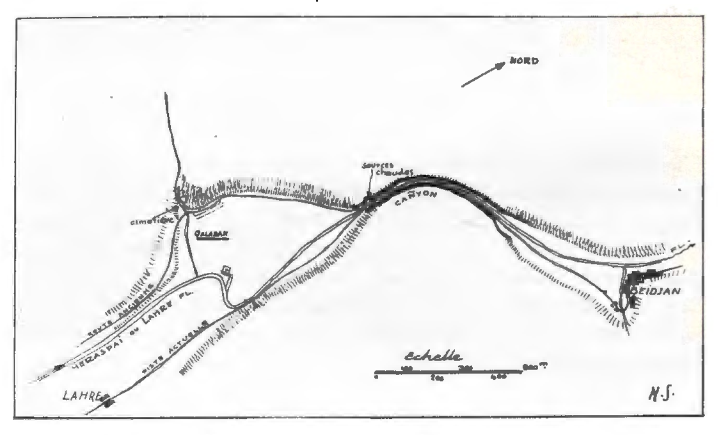


FIG. 88. ḲALABĀN. CROQUIS DE SITUATION

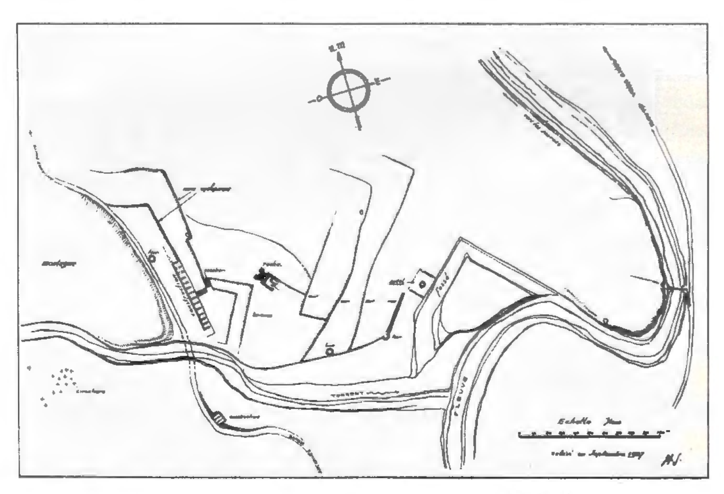
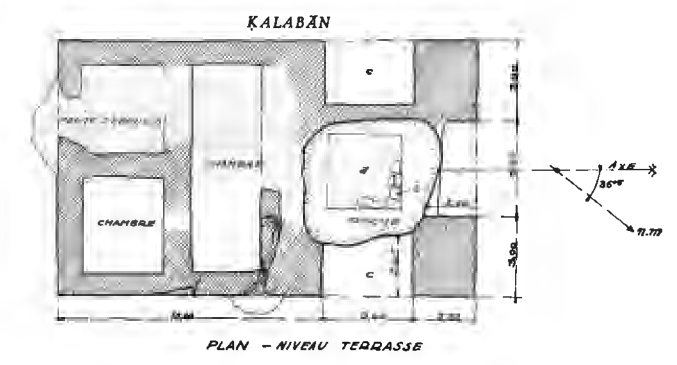
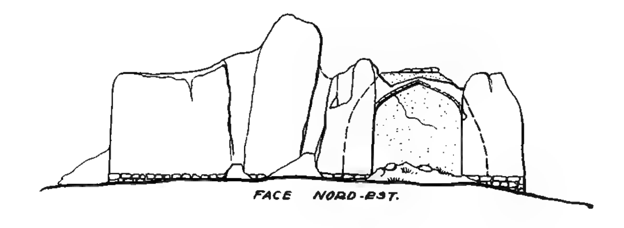
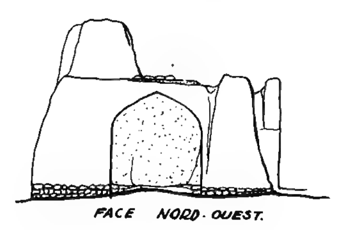


FIG. 89. ḲALABĀN. PLAN SCHÉMATIQUE DU SITE







10 FIG. 90. ḲALABĀN. LE MONUMENT À LA ROCHE



FIG. 91. ḲALABĀN. LE MONUMENT À LA ROCHE
CLICHÉ M. SIROUX

genre, l'un au château de Mala Kolo[1]) et l'autre au vaste sanctuaire de Masdjid-é Sulaimān.[2]) Un escalier conduit de ces terrasses à une esplanade en pente douce. Toutefois cet escalier est interrompu à mi-hauteur par un palier qui donne accès à deux terrasses dont les murs, en pierres sèches également, sont d'un appareil moyen et, semble-t-il, plus récent.

Sur l'esplanade en pente douce s'élève un bizarre monument en briques crues dont les dimensions sont, en plan (fig. 90), 15,75 m et 9,40 m. Il comprend essentiellement trois arcades ou īwāns de 2,40 m de profondeur et dont le fond est une grosse roche. Toute la construction a été motivée par cette roche dont le sommet aplani forme un plateau de 2,50 m de côtés. On pouvait accéder à ce plateau par un escalier partant de la face S.E. et dont il reste des traces. Deux chambres complétaient le monument. Nous bornant à constater que les īwāns présentent des arcs en ogive et qu'ils sont donc musulmans, nous ne chercherons pas, pour le moment, à expliquer la destination de cette construction (fig. 91).

1. Voir l'appendice.
2. Voir plus loin, p. 157 et suivantes.

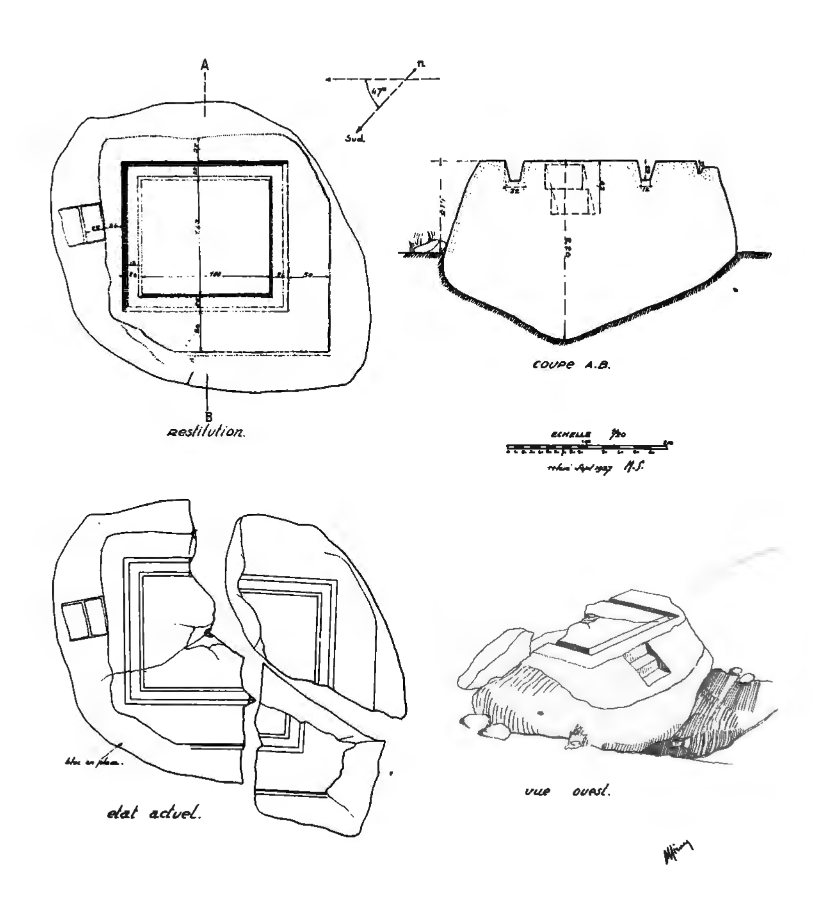


FIG. 92. ḲALABĀN. L'AUTEL RUPESTRE



FIG. 93. ḲALABĀN. L'AUTEL RUPESTRE
CLICHÉ M. SIROUX

Continuant à descendre vers le coude de la rivière, on rencontre ensuite trois terrasses dont la dernière se termine net sur un grand fossé à angle droit, creusé de main d'homme et sans doute pour détourner l'eau du fleuve. Sur le bord même de ce fossé on remarque une plateforme de plan carré. Deux de ses murs de soutènement existent encore, ainsi que des traces du troisième. Ils étaient formés de gros blocs posés sans mortier. Quant au quatrième mur il a disparu, éboulé, mais les pierres dont il était fait gisent sur le talus du fossé. Les dimensions de la plateforme sont d'environ 17,00 m × 17,00m. Le fait remarquable est qu'en son milieu s'élève un gros bloc de calcaire dur. La face supérieure de ce rocher (fig. 92–95), soigneusement aplanie, forme un rectangle de 1,60 m × 1,43 m dont les côtés sont creusés d'un canal de 0,22 m et 0,24 m de largeur aux lèvres, de 0,12 m au fond, et profond de 0,15 m. Au delà de ce canal, aux côtés S.E. et N.E., existe une zône plane de même niveau que le centre, large de 0,50 m et bordée d'une rainure profonde de 0,15 m. Tout ce travail est parfaitement soigné (fig. 96).[1])

1. Ces rigoles semblent répondre à un but spécial, sans doute rituel.



FIG. 94. ḲALABĀN. L'AUTEL RUPESTRE
CLICHÉ M. SIROUX



FIG. 95. ḲALABĀN. L'AUTEL RUPESTRE
CLICHÉ M. SIROUX



FIG. 96. ḲALABĀN. DÉTAIL DE L'AUTEL RUPESTRE
CLICHÉ M. SIROUX

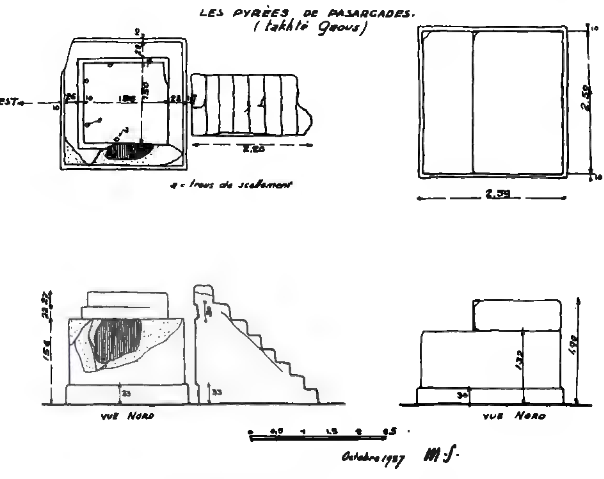


FIG. 97. PASARGADE. LES AUTELS DU FEU



FIG. 98. PASARGADE. LES AUTELS DU FEU
CLICHÉ M. SIROUX

On accédait à cette plateforme, actuellement à 1,15 m au dessus du sol, par deux gradins taillés dans le bloc, larges de 0,25 m et hauts de 0,67 m. Ils ne sont ni perpendiculaires à la face S.O. ni dans l'axe de la plateforme. L'orientation de celle-ci semble voulue. Son grand axe étant actuellement décalé de 47 degrés par rapport au Nord magnétique, ses angles correspondent donc à peu près aux points cardinaux.

Le bloc est cassé en trois tronçons. Déchaussé à sa base par des chercheurs de trésors qui interrompirent leur travail lorsque l'équilibre de la pierre devint menaçant, il fut ensuite brisé par un coup de mine dont on voit encore le fourneau au centre de la plateforme. Cette destruction fut probablement accomplie sous le règne de Nāṣir al-Dīn Shāh, lorsqu'on tenta d'aménager la piste voisine à grand renfort d'explosifs. Mais heureusement le bloc se rompit en trois morceaux si francs que l'on pourrait sans difficulté les réajuster.

Doit-on voir en ce curieux rocher un autel du feu? Les pyrées bien connus de Pasargade (fig. 97 et 98) et de Naḳsh-é Rustam (fig. 37) sont aussi taillés en pleine pierre.

En Īrān, longtemps après la conquête arabe, des sanctuaires zoroastriens

continuèrent d'être fréquentés. Au Ṭabaristān des dynasties sāsānides purent même se maintenir pendant un siècle et demi, conservant leurs coutumes et leur religion. Ķalabān semble être un des derniers sanctuaires de ce temps. Le souvenir s'en est d'ailleurs conservé: C'est un Ķal'è Gabrī, disent les habitants du pays.[1]) La grandeur du site, son emplacement sur une voie fréquentée et la proximité de sources chaudes permettent de l'imaginer.[2])

Il est également admissible de reconnaître une destination rituelle au petit monument décrit plus haut. Le soin que l'on prit de donner à cette roche un aspect monumental par l'adjonction des īwāns, par la construction des petites pièces attenantes (pouvant servir de dépôts pour les objets du culte)[3]) et enfin la forme de la partie supérieure indiquent une destination spéciale. D'ailleurs encore maintenant le but de cet édifice est bien visible: c'est un grand piédestal sur lequel avait lieu une cérémonie qui pouvait être suivie facilement par une assistance nombreuse. Là aussi, malgré l'énorme différence des dates, je ne puis m'empêcher de mettre en parallèle ce monument et les pyrées de Naķsh-é Rustam ou de Pasargade, dont le principe est identique et dont seules les dimensions diffèrent.

En résumé ces deux monuments encore inconnus méritent attention. Je n'ai désiré que les présenter. Sans doute une étude plus approfondie permettrait-elle d'en tirer des conclusions moins sommaires.

Qu'il me soit encore permis d'ajouter que le site a dû être, grâce à sa situation, habité depuis une assez haute antiquité. Sur la rive Sud du torrent on peut voir des excavations mettant à jour des tombes. Bien que fort abimées par des fouilleurs maladroits elles présentent les caractéristiques suivantes. Enfouies à 0,50 m, orientées Est-Ouest, leurs parois en blocs de pierre supportaient des

1. Certains lieux du culte sont encore fréquentés par de modernes zoroastriens. Aux pyrées de Naķsh-é Rustam nous constations, il y a deux ans, le présence de cendres dans les cupules supérieures.

2. Takht-é Sulaimān, en Ādharbaidjān, comprend, une série de bâtiments entourant une source chaude. De même le palais de Fīrūzābād est édifié à proximité d'une source chaude.

3. Ces pièces, qui se trouvaient au même niveau que la plateforme, paraissent n'avoir été percées d'aucune fenêtre. Peut-être le feu y était-il conservé dans l'obscurité, comme on le voit encore dans les temples zoroastriens modernes. Les trois arcs sont de l'ère musulmane et remontent, au maximum, au VIIIème siècle de l'Hégire, mais ils ont été, semble-t-il, refaits sur des piles anciennes. Sans doute la destination du bâtiment fut-elle changée depuis de nombreux siècles. Il est difficile de dire si la plateforme était à l'air libre ou protégée par un pavillon à coupole. On peut tout au plus le supposer car la maçonnerie dépasse sensiblement le niveau de la plateforme.

dalles formant couvercles. Elles seraient donc proches parentes des tombes du Taliche décrites par Mr de Morgan et de celles du Lūristān.[1]) Malheureusement le mobilier funéraire ne s'y manifeste que par des tessons épars sur le sol, fragments de poterie grossière en pâte rouge, épaisse et mal cuite.

APPENDICE

Le château de Mala Kolo, dont J. de Morgan a donné un assez bon plan et une description, se trouve en amont de Ḳalabān, près du village appelé Djangal-Deh, sur un piton abrupt. L'escalade en est encore plus pénible qu'à l'époque où Mr de Morgan la pratiqua. Au prix de grandes difficultés notre compagnon de voyage, Mr Schrey, put seul visiter le château en détail.

Mr de Morgan dit qu'il est difficile de déterminer la date de ces ruines. Elles sont de diverses époques. On peut distinguer d'abord le château, isolé sur son piton rocheux, ensuite quelques terrasses cyclopéennes et, à environ 600 mètres de là, les restes d'un Īmāmzādè qui, d'après la tradition, dépend du château.

Les terrasses, encore surélevées par endroits de 4 à 5 mètres, devaient servir de support à des installations disparues. Leurs murs sont composés de blocs énormes, certains de plusieurs mètres cubes, posés sans mortier. L'appareil semble très ancien et ne se retrouve pas à l'époque islamique.

Le château comprend, à la partie inférieure de ses murs, un bon appareil opus incertum de moellons moyens liés au mortier de plâtre. Les superstructures sont en briques crues, plus récentes. Les rares tesons que l'on y trouve dateraient ce château de l'époque mongole.

Les restes de l'Īmāmzādè ont une certaine analogie avec des monuments bien connus du Māzandarān, Imāmzādè Zain al'Ābedīn, de Sārī, par exemple, qui est daté de l'année 864 H. Il doit être à peu près du même temps.

Maxime Siroux

1. G. Contenau et R. Ghirshman. *Fouilles du Tépé Giyan. Sondages du Tépé Djamshidi.* Paris 1935. p. 94–95

MASDJID-É SULAIMĀN

MASDJID-É SULAIMĀN

Le vaste sanctuaire de Masdjid-é Sulaimān, dont les ruines se trouvent au milieu des puits de l'active et toute moderne cité pétrolière, Maidān-é Naftun,[1]) laisse au visiteur une impression insaisissable de calme et de force grandiose. Son architecture, si l'on juge de ce qui en subsiste, devait parfaitement mettre en valeur les phénomènes d'origine souterraine attribués à la divinité. De nos jours les habitants des maisons voisines aiment à conter la force des "dives" dont les jeux démoniaques se déroulaient sur ces puissantes terrasses par eux construites. Le site se présente actuellement comme une succession de plateformes dont les destinations respectives semblent avoir été différentes.

En les parcourant de l'Est vers l'Ouest (fig. 99) on remarque que la première est, de toutes, celle dont les accès sont les plus nombreux. Trois escaliers la desservent, dont l'un, large de 22,00 m, ne compte pas moine de 22 marches coupées par un palier. La terrasse Ouest, légèrement surélevée par rapport à la précédente, supporte une plateforme rectangulaire déterminée par un soubassement en pierres taillées. Une autre terrasse, moins étendue, secondaire, se trouve au Nord. Tout cet ensemble, soutenu de trois côtés par un mur cyclopéen comportant de nombreux redans, s'achève à la base d'une colline haute de 25,00 à 30,00 m.

Quelques particularités de la terrasse Est donnent à penser que cette aire était réservée aux grandes cérémonies publiques. D'abord, comme nous l'avons dit, le nombre des accès, ensuite un petit édicule situé en bordure de la face Sud. De ce monument il ne reste, à vrai dire, que peu de chose, mais on en peut encore lire le plan qui est celui d'une pièce carrée ouvrant sur deux de ses côtés, au Nord par une grande baie et au Sud par une petite fenêtre. Cette construction, en moellons posés à sec,[2]) indique que la couverture, s'il y en

1. Le site de Masdjid-è Sulaimān, signalé par E. Herzfeld dans son *Archaeological History of Iran* (p. 93) est situé dans la concession de l'Anglo-Iranian Oil Company.

2. Les murs peuvent avoir été liés au mortier de terre, mais ce n'est pas certain car la disparition de ce mortier aurait provoqué des tassements qui auraient entrainé une ruine totale.

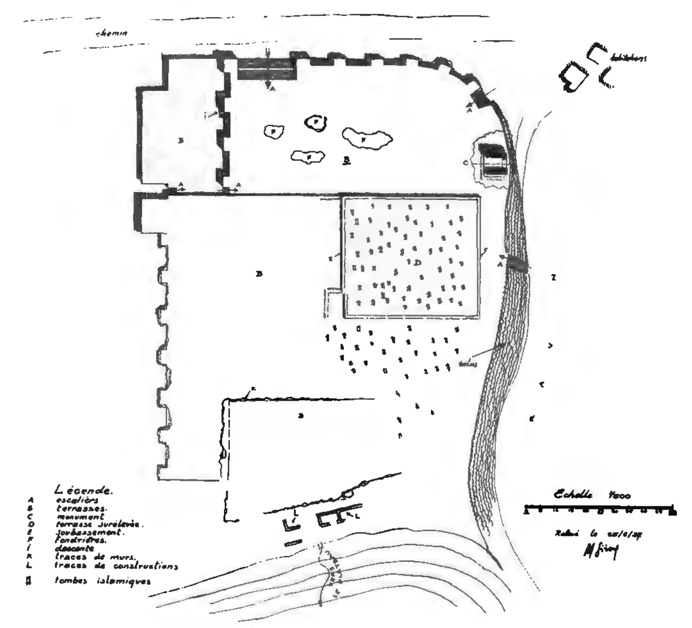


FIG. 99. PLAN DE MASDJID-É SULAIMĀN

avait une, était plutôt une terrasse qu'une voûte. Quelle en était la destination exacte? Il est possible que les émanations souterraines se soient dégagées en cet endroit précis, mais nous croyons plutôt que les phénomènes se produisaient au centre de l'esplanade, là où l'on distingue des zônes d'effondrement indiquant que le sous-sol est fissuré et même évidé. Hypothèse valable (un sondage permettrait de la vérifier) si l'on tient compte de l'existence, sous le mur de soutènement, d'une descente (indiquée en i sur le plan) aboutissant à la petite terrasse Nord. Comme cette descente n'a pas été pratiquée par pure fantaisie, il est juste de penser qu'elle conduisait à quelque grotte ou crypte

d'un usage spécial[1]) et maintenant comblée. En conséquence ces souterrains seraient à l'origine de l'escalier et de la plateforme. Si donc le feu jaillissait au centre de l'esplanade le monument construit au Sud de celle-ci peut avoir été une tribune ou cathèdre pour un personnage important.

La grande terrasse Ouest est en grande partie bouleversée par un cimetière musulman, mais la plateforme rectangulaire légèrement surélevée se détache nettement. Le muret formant soubassement est d'un travail soigné; chaque pierre est correctement aplanie et ses arêtes sont vives. L'arase supérieure est franche car au dessus s'élevait sans doute une haute clôture entourant plusieurs constructions ou même le mur extérieur d'un palais. La face Nord du soubassement donne sur un sol dégagé et plat qui peut fort bien avoir été un jardin. S'il en était ainsi, deux traces de murs de faible hauteur, se détachant à angle droit du soubassement principal, indiqueraient que la façade Nord du palais ou du mur de clôture était ornée d'une verandah, la façade Sud s'achevant net à 8,00 m en retrait du rempart où est pratiqué un escalier particulier. D'autres constructions, modestes, s'élevaient au pied de la colline. Seules les bases en sont visibles, nettement arasées. Le fait de ne constater en cet endroit aucun éboulis sérieux fait supposer que toutes les superstructures étaient en briques crues séchées au soleil (supposition valable également pour les constructions citées plus haut).

Il est bon d'escalader la colline. Son sommet, scrupuleusement débarassé de toute pierraille, forme esplanade. Peut-être y avait-il là une annexe du sanctuaire d'en bas.

L'examen des matériaux mis en œuvre dans les diverses parties du site conduit à en dater les constructions de plusieurs époques. Il y a, par exemple une disproportion entre l'appareil énorme des remparts (certains blocs pèsent plusieurs tonnes), le soin pris pour les entasser et la médiocrité des moyens usités pour le petit monument et les autres édifices. Il semblerait que le sanctuaire, d'une haute antiquité, ait été réemployé à une époque plus rapprochée,[2]) celle des Sāsānides. On est en effet frappé du manque de composition de l'ensemble. La terrasse Ouest, en particulier, a du être exécutée très postérieure-

1. Peut-être ces cavités servaient-elles à emmagasiner ou à régulariser l'émission des gaz.
2. Un réemploi analogue a vraisemblablement eu lieu à Ḳalabān et au château de Mala Kolo.

ment. Par contre les remparts forment un tout compact et de même niveau. (Ils comprennent aussi la petite terrasse Nord).

L'architecture des remparts est très impressionnante. L'opposition de l'ombre et de la lumière par la combinaison de talus et de puissants redans, la perspective des emmarchements, la percée des niches entre de gros quartiers de roc sont autant d'éléments propres à frapper l'imagination et qui évoquent les monuments massifs des civilisations de la Mésopotamie et de l'Assyrie.[1])

De très nombreuses piécettes de bronze[2]) trouvées sur place attestent la ferveur d'une foule de pélerins et, même si les traces d'une grosse agglomération n'existaient pas sur une éminence, en face et à l'Est du site, au bord du même ravin, suffiraient à montrer que Masdjid-é Sulaimān était très fréquenté.

Signalons enfin que ce sanctuaire n'était pas unique en ces parages où les dégagements gazeux sont fréquents. Il existe, dit-on, un autre site tout proche et analogue.

Juin 1937 — Maxime Siroux

1. Par exemple les remparts du palais de Sargon à Khorsābād.

2. Nous en avons rapporté quelques unes qui ont été examinées par le Dr Unvala et attribuées par lui aux princes suivants: Orodès I ou Phraatès I, Orodès III, Ardashir I, Shāpūr I.

LE MONUMENT DE NEISAR

LE MONUMENT DE NEISAR

(Fig. 100–106)

Le monument de Neisar est un modèle parfait de coupole sāsānide sur plan carré. L'impression de grandeur qui se dégage de ce čahār-ṭāḳ tient à l'équilibre des masses et à une composition harmonique.

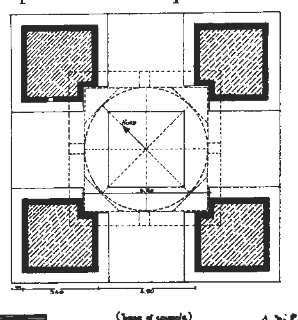


FIG. 100. LE MONUMENT DE NEISAR. PLAN

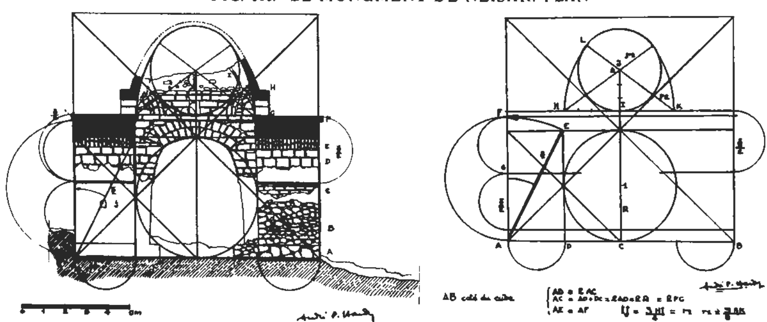


FIG. 101. LE MONUMENT DE NEISAR. COUPE ANALYTIQUE

FIG. 102. LE MONUMENT DE NEISAR. TRACÉ GÉOMÉTRIQUE



FIG. 103. LE MONUMENT DE NEISAR
CLICHÉ A. P. HARDY



FIG. 104. LE MONUMENT DE NEISAR
CLICHÉ A. P. HARDY



FIG. 105. LE MONUMENT DE NEISAR
CLICHÉ A. P. HARDY



FIG. 106. LE MONUMENT DE NEISAR
CLICHÉ A. P. HARDY

ANALYSE ESTHÉTIQUE

Le volume général est un cube harmonieusement divisé.

L'intrados de l'arc d'une porte est au centre du cube. Par rabattement de AE en AF (voir fig. 102) on obtient le lit inférieur de la corniche supportant la coupole. Celle-ci, d'apès la partie restante, s'apparente par sa courbe à celle de Fīrūzābād.

Cette utilisation de la diagonale AE du carré de côté AC=2R est à la base même des proportions harmonieuses puisque c'est elle qui conduit à la proportion "divine", au "nombre d'or".[1])

Le module dynamique observé est celui de Φ et $\frac{\Phi}{2}$. En effet le lit supérieure de la corniche est à $\frac{\Phi}{2}$ du point C, équidistant des banquettes et de la corniche.

CONSTRUCTION

Le monument est fondé sur le rocher.

Le matériau de construction est le moellon, d'abord naturel, lié par un mortier au plâtre. Puis les blocs de pierre sont choisis au fur et à mesure de la construction et ensuite équarris, à la hauteur des arcs.

C'est alors l'utilisation de moellons taillés en forme de grandes briques. C'est une stéréotomie ingénieuse qui permettra de jeter les arches des trompes d'angles qui supporteront la coupole ovoïde. Les premières assises de la coupole seront encore en moellons équarris puis ce sera un remplissage de galets et de plâtre qui donnera de la légèreté à la voûte. Cette légèreté est augmentée par quatre ouvertures rectangulaires et huit orifices. Le monument était enduit au plâtre et portait de petites moulurations encore visibles sous les arcatures des portes.

Une petite niche semble avoir été faite à l'époque islamique avec, par endroits, des enduits de paille et de terre.

Ce monument affirme donc le goût des Sāsānides pour les mises en proportions harmoniques et l'utilisation de la géométrie pour la mise en place des grandes lignes de leurs monuments.[2])

André P. Hardy

1. Matila C. Ghyka. *Esthétique des proportions dans la nature et dans les arts.* p. 35, 242—364.

2. François Benoit. *L'architecture.* L'Orient médiéval et moderne. p. 15 et suivantes. Voir aussi M. Dieulafoy. *L'art antique de la Perse.*

LES QUATRE CAHĀR-ṬĀḲS DE LA VALLÉE DE DJERRÈ[1]

Nous savons par Ṭabarī que Mihrnarsè, "le premier en puissance et en autorité personnelle" des hauts dignitaires du temps de Bahrām V, fit construire, dans ses vastes propriétés des districts d'Ardashīr-Khurrè et de Shāpūr, plusieurs châteaux, un temple du feu connu sous le nom de Mihrnarsiyān et, près de sa ville natale, Ābruwān, quatre villages et des āteshgāhs. Fervent zoroastrien, il fonda aussi trois jardins et les planta de douze mille arbres chacun. Ṭabarī ajoute que tous ces villages, jardins et āteshgāhs étaient encore, de son temps, aux mains des descendants de Miharnarsè et qu'ils passaient pour se trouver "dans le meilleur état."[2])

La petite localité d'Ābruwān n'existe plus mais était située dans le Dasht-é Bārīn,[3]) c'est à dire non loin de Djerrè. Or à Djerrè même, que Mihrnarsè avait hérité de ses ancêtres en même temps qu'Ābruwān,[4]) il y a un āteshgāh et il y en a un autre à cinq ou six farsakhs de là, dans le Dasht-é Bārīn, en un endroit appelé Tūn-é Sabz, qui marque sans doute le voisinage d'Ābruwān et peut-être l'emplacement d'un des fameux jardins.

L'āteshgāh de Djerrè est un grand čahār-ṭāḳ isolé, de plus de quatorze mètres de côté (fig. 107), qui se trouve, comme l'indiquent le dessin et les photographies ci-joints (fig. 12–13, 107–108), à la pointe d'une hauteur qui domine la rivière de Djerrè et où de nombreux restes de constructions marquent l'emplacement de l'ancienne ville.[5]) Bâti tout au bord de la falaise à pic, il avait pour fonction d'être vu de toute la région, à la fois des deux branches de la vallée. C'est un signal zoroastrien. Il n'a pas, en conséquence, de mur d'enceinte mais seulement, au N.O., à la base de l'espèce de cap qu'il

1. Ou Jirrah (G. le Strange), Gira (E. Herzfeld), Gireh (A. Christensen).
2. A. Christensen. *L'Iran sous les Sassanides.* p. 273.
3. idem, p. 100.
4. Ṭabarī. p. 870. Voir aussi A. Christensen. *L'Iran sous les Sassanides.* p. 100.
5. "The city of Jirrah is described by Muḳaddasi as crowning a hill-top, and possessing many palm gardens". G. le Strange. *The Lands of the Eastern Caliphate.* p. 268.

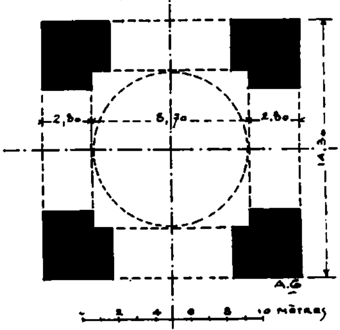


FIG. 107. LE ČAHĀR-ṬĀḲ DE DJERRÈ. PLAN

occupe, une ligne de dépendances, chambre du feu, magasins divers et locaux d'habitation des prêtres. Sans doute, en raison de la proximité de la ville, ce signal bien caractérisé servait-il aussi de temple et peut-il être considéré comme tel.

Je n'ai pu voir le čahār-ṭāḳ de Tūn-é Sabz, n'ayant pu traverser la rivière de Djerrè, mais le ketkhodā (le maire) du village de Fāmur[1]) qui m'accompagnait et plusieurs autres habitants du pays m'assurèrent que l'aspect et les dimensions de cet édifice sont tout à fait semblables à ceux du čahār-ṭāḳ de Djerrè. Ils déclarèrent aussi qu'il y a dans la vallée de Djerrè, non pas trois, non pas cinq, mais exactement quatre čahār-ṭāḳs, les deux grands dont il vient d'être question et deux autres, plus petits, qui se trouvent l'un à l'entrée et l'autre au fond de la vallée, le premier à une dizaine de kilomètres de Kāzerūn, au bas du Kotal-é Dukhtar, et le second près de Farashbend. Ce dernier est connu depuis longtemps par les photographies, les dessins et les descriptions de Dieulafoy, Flandin et Coste.[2]) L'autre, celui de Kāzerūn, a été étudié l'an dernier par M. Siroux.[3])

Les trois édifices de Djerrè, Kāzerūn et Farashbend sont à coup sûr du même temps. Ils sont tous trois des čahār-ṭāḳs isolés et témoignent des mêmes modes

1. Famūr se trouve près de l'extrémité sud du lac de Famūr, non loin de Djerrè. Voir fig. 9.
2. Voir à la page 26 la bibliographie de ce monument.
3. P. 135 et suivantes. Voir aussi p. 29—30.

de construction. Leurs formes, leurs proportions, celles de leurs vastes baies sont les mêmes et l'on y constate le même emploi, si particulier, de moellons retaillés, rectangulaires, souvent carrés et légèrement bombés en façade. Quant au monument de Tūn-é Sabz, qui est aussi un čahār-ṭāḳ isolé et dont l'aspect et les dimensions sont "tout à fait semblables" à ceux de l'āteshgāh de Djerrè, il est vraisemblablement de la famille des trois autres. De plus leur architecture, large, puissante et souple, comme modelée, est si exactement identique à celle du palais de Sarwistān qu'on les croirait sortis des mêmes mains et



FIG. 108. LE ČAHĀR-ṬĀḲ DE DJERRÈ
CLICHÉ A. G.

qu'il faut bien, puisqu'on attribue la construction des bâtiments de Sarwistān à Mihrnarsè, lui attribuer aussi celle des quatre čahār-ṭāḳs.

Il semble donc qu'il y ait dans la vallée de D̲jerrè quatre monuments du feu construits par le ministre de Bahrām Gūr. Cependant E. Herzfeld, dans son *Archaeological History of Iran*, présente les dessins d'un autre édifice qu'il appelle temple du feu et dont il dit qu'il n'y a aucune raison pour ne pas le considérer comme l'une des constructions de Mihrnarsè.[1]) Je dois dire, à la vérité, qu'il me paraît impossible de voir en ce bâtiment le contemporain du palais de Sarwistān et de nos quatre čahār-ṭāḳs. Autant l'architecture des uns est large et vaste, autant celle de l'autre est mince et sèche, entièrement différente. De plus sa façade est d'un tout autre esprit. Mais il y a plus. Comment imaginer la salle où est conservé le feu sacré, celle qu'entoure le couloir d'isolement, ouverte au sommet et le feu exposé aux intempéries? Et que penser de ce couloir d'isolement divisé par des piédroits et des doubleaux qui n'ont jamais appartenu à l'architecture sāsānide? Que penser de ces petites coupoles d'angles qui ont un sens quand elles ont à contrebuter la poussée de voûtes, comme c'est le cas dans les églises de Rusafa[2]), du Pantocrator,[3]) dans la Kilissè D̲jāmi' de Constantinople,[4]) etc. . . . mais n'en ont aucun dans l'occasion, à l'extrémité de tunnels reposant sur les deux murs du couloir? Je pense que la salle à coupole n'avait rien à voir avec le feu, que ces piédroits insolites et ces petites coupoles inutiles, sans valeur statique, ne sont autre chose qu'ornements empruntés à des monuments d'un autre art et que nous nous trouvons peut-être en présence d'une église, non d'un monument du feu.

Rien d'étonnant d'ailleurs à ce qu'on trouve des églises dans l'Īrān sāsānide, puisque nous savons que la religion chrétienne y fut alors officiellement reconnue et protégée par plusieurs souverains. Yazdegerd, disent les Actes du Concile de Séleucie, "ordonna que dans tout son empire les temples détruits par ses pères fussent magnifiquement reconstruits, que tous ceux qui avaient été éprouvés pour Dieu fussent remis en liberté, que les prêtres, les

1. P 91—93. fig. 12—13.
2. U. Monneret de Villard. The Fire Temples, dans *Bulletin of the American Institute for Persian Art and Archaeology*. Décembre 1936. fig. 5.
3. F. Benoit. *L'architecture*. L'Orient. fig. 91. XVII.
4. Idem. fig. 91. XV.

chefs et le clergé circulassent en liberté et sans crainte."[1]) Rien d'étonnant à ce que les églises ressemblent à des āteshgāhs. Les premières mosquées furent bien aussi des āteshgāhs où le miḥrāb remplaça simplement l'autel du feu. D'autre part nous savons par de nombreux récits que les mêmes édifices furent souvent, sans la moindre difficulté, sans autre changement que du matériel du culte, tantôt des églises et tantôt des temples du feu. L'histoire du chrétien Narsai est connue: "... Cependant le mobed local s'empara de l'église et la convertit en pyrée. Narsai revient dans le bourg, ouvre l'église comme à l'ordinaire. Tout étonné d'y trouver les appareils appropriés au culte du feu, et ignorant sans doute l'intervention officielle du mobed, il éteint le feu, fait place nette, remet en ordre le mobilier de l'église et y célèbre l'office divin. Etc. ..."[2]) Rien d'étonnant non plus à ce qu'une église, qui pouvait si facilement devenir un āteshgāh, et même une mosquée, se soit conservée jusqu'à nos jours. Dès lors pourquoi n'admettrait-on pas que certains constructeurs d'églises, de ces Syriens chrétiens qui avaient été "transplantés" en Īrān[3]) aient imaginé de marquer leurs œuvres au moyen de formes architecturales qui leur étaient certainement plus familières qu'elles ne pouvaient l'être aux constructeurs sāsānides?

A peu de chose près, cette ouverture dans la voûte principale, ces piédroits et ces inadmissibles coupoles d'angles, l'édifice en question est d'ailleurs un pur sanctuaire du feu.

André Godard

1. J. Labourt. *Le christianisme dans l'empire perse.* p. 92.

2. Idem. p. 107.

3. "Le roi des Iraniens, dans ses expéditions de Syrie, faisait enlever parfois tous les habitants d'une ville ou d'un district pour les transplanter à l'intérieur du royaume. Ces colonistes étant en grande partie des chrétiens, le christianisme se répandit un peu partout". A. Christensen. *L'Iran sous les Sassanides.* p. 261.